

5 cts — NUMERO DE 32 PAGES — 5 cts

Le Samedi

VOL. IX. No 20
MONTREAL, 16 OCTOBRE 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

SUR LE CHEMIN



AVEUGLE!

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 16 OCTOBRE 1897

FORTE EN ARITHMÉTIQUE



La dame.—Vous devriez vous contenter de moins que cela. C'est pas beau-coup vous demander que la cuisine pour deux personnes.

La servante.—Pardon, madame: mais si je m'arrange avec vous, cela fera bien trois personnes, je pense.

LA SAGESSE RUSSE

MAXIMES ET PROVERBES

(Fin)

Quand il est ivre, l'homme a au bout de la langue ce qu'il a dans la tête quand il ne l'est pas.

x

Le bonheur vous donne de l'esprit, le malheur vous enlève le peu d'esprit qui vous reste.

x

Qui n'a pas éprouvé le besoin ne connaît pas le bonheur.

x

Le morceau de pain reproché s'arrête dans le gosier.

x

On ne prête ni son fusil, ni sa femme, ni son chien.

x

Les mains blanches aiment le travail d'autrui.

x

Dieu est bien haut, et le tsar est bien loin.

Recueillis et traduits par

O. D'ENGELHARDT et CH. DUMERCY.

Les partis sont toujours en retard sur les idées.—LÉON BOURGEOIS.

x

Une fausse science enlève l'esprit, comme une mauvaise nourriture enlève l'estomac.—ERNEST LAVISSE.

x

On ne pense pas le mal qu'on dit du mariage, on n'en dit pas celui qu'on pense.—MICHEL CORDAY.

x

Temps bizarre que celui où les couloirs du juge d'instruction font suite aux couloirs de la Chambre.—LÉON DAUDET.

x

L'heure de la réparation sonne toujours pour les intelligences d'élite qui cherchent à élever l'homme et à le réconcilier avec la vie.—MÉLINE.

x

Une élégance trop raffinée cache les lignes d'un beau caractère et défigure ses traits: le vernis mal employé surcharge un tableau et l'assombrit.—M^{me} EDGAR QUINET.

ELLE PRÉFÉRerait ÊTRE AVEUGLE

L'ami de la maison (à la dame qui vient de subir une opération à la suite de laquelle elle a recouvré la vue).—Vous êtes bien heureuse, à présent, ma chère madame Pitouche; avoir recouvré la vue! Quelle bénédiction du ciel!

La dame (aigrement).—Ah, bien non, par exemple!

L'ami de la maison.—Comment! Vous n'êtes pas heureuse de voir encore le beau ciel bleu.

La dame.—Pas du tout.

L'ami de la maison.—Et le soleil qui brille?

La dame.—Pas davantage.

L'ami de la maison.—Mais enfin, pour quelle raison?

La dame (pleurant).—C'est que mon mari est devenu si vilain qu'il me fait peur, maintenant.

UN BON PLACEMENT

Grigou.—Un bon placement, vois-tu, c'est d'acheter un bicycle à ta femme.

Cerveau lent.—Un bicycle! Comprends pas!

Grigou.—Voyons, tu achètes un bicycle à ta femme, elle va se promener dessus, n'est-ce pas?

Cerveau lent.—Oui, et après? elle y gagne un appétit terrible.

Grigou.—Mais, si elle mange un peu plus elle n'a, d'un autre côté, pas le temps de s'arrêter à regarder les marchandises à bon marché qu'il y a dans les vitraux.

CE QUE VAUT LE SAUVETAGE D'UN BANQUIER

Un banquier de Strasbourg, trompé par l'obscurité, s'était laissé choir dans le canal de l'Il.

Au bruit de sa chute, un homme qui passait, un portefaix, se jette à l'eau tout habillé, et parvient à ramener sain et sauf le maladroit financier.

Celui-ci remercie vivement son sauveur, lui prend les mains et ne veut pas le quitter avant de l'avoir récompensé.

Arrivé chez lui, le banquier raconte son aventure, puis il s'écrie:

« Que l'on donne vingt sous à ce brave homme!

—Oh! Monsieur, répliqua le portefaix, justement blessé, vous êtes trop bon, et je ne mérite pas tant. Quand je rapporte un paquet, c'est vingt sous; quand je rapporte un banquier... ce n'est rien »

SON RÉVEIL-MATIN

Bouleau.—Quel sorte de réveil-matin avez-vous donc, pour être ainsi debout tous les matins, sans jamais y manquer?

Rouleau.—Le coude de ma femme.

AH, QUE LES REMÈDES SONT CHERS



Bouleau.—Ah, que les remèdes sont chers!

Rouleau.—A qui le dites-vous, mon cher. Tous les pharmaciens sont de misérables voleurs. Pas plus tard qu'hier, je vais chercher un remède. Crac! Deux piastres.

Bouleau.—Deux piastres! Mais vous êtes un veinard. Le docteur est venu chez moi, hier, et m'a donné une prescription qui m'en coûte soixante-quinze.

Rouleau.—\$75.00!

Bouleau.—Oui; il a prescrit un bicycle pour ma femme et j'ai été obligé d'en acheter un de suite.

IL AURA UNE MAUVAISE NOTE



Madame Maigrechair. — En fait de revêtement pour les chaises, il n'y a rien de tel que le cuir.

Monsieur Dentruelle. — Le cuir ! Ah bien oui ! Je connais quelque chose qui est bien plus résistant.

Madame Maigrechair. — Plus résistant que le cuir ! Quoi donc ?

Monsieur Dentruelle. — Ce steak, par exemple.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXXXXI

LA PERDRIX

Hélas ! celle qui, jeune en la belle saison,
Causa dans les blés verts une ardente querelle,
Et suivit le vainqueur ensanglanté pour elle,
La compagne au bon cœur qui bâtit la maison,

Et nourrit les petits aux jours de la moisson,
Vois : les chiens ont forcé sa retraite infidèle,
C'est en vain qu'elle fuit dans l'air à tire-d'aile,
Le plomb fait dans sa chair passer le grand frisson.

Son sang pur de couveuse à la chaleur divine,
Sur son corps déchiré mouille sa plume fine,
Elle tournoie et tombe entre les joncs épais.

Dans les joncs, à l'abri de l'épaveuil qui flaire,
Triste, s'enveloppant de silence et de paix,
Ayant fini d'aimer, elle meurt sans colère.

ANATOLE FRANCE.

INSTANTANÉS PARISIENS

II. — FUSAIN

Le corridor de la maison s'enfonce dans une perspective de ténèbres, ou le noir s'ajoute incessamment au noir, sans empêcher, toutefois, de distinguer, là-bas, tout au fond, l'étincelle de jour qui s'accroche à la pomme de la rampe et le gras luisant des premières marches humides. Plus près, le seuil de la porte est d'un gris sale. La ménagère, qui bavarde sur le trottoir, est plus claire déjà. Quant au charbonnier, sa face de suie donne plus d'éclat à l'émail de ses dents et à l'argent de ses yeux de nègre. Enfin, au premier plan, triomphante, brutale, la blancheur s'épanouit soudain dans le jet d'eau qui gicle du tonneau, un jet tout d'une coulée, presque solide tant il est dense, un jet qui semble une barre de lumière. De loin, on ne voit plus que du noir tranché par ce blanc cru. C'est comme une draperie de velours subitement crevée d'un coup de sabre.

JEAN RICHEPIN.

UNE BIEN BONNE

En voici une bien bonne, arrivée à un de mes excellents amis de X... (cachons soigneusement le nom de l'ami et de la localité par crainte de la vengeance de l'administration).

Mon ami V... avait à envoyer une somme de trois dollars soixante à un négociant de Québec, son fournisseur, un monsieur du nom de Paul Henri ; n'ayant pas un moment pour se déranger, il prie sa femme, qui justement allait en course, de bien vouloir prendre un mandat postal au bureau et elle y va, munie de l'enveloppe à l'adresse du fournisseur pour y inclure le susdit mandat. Aux noms de Paul Henri, l'employé du guichet se gratte la tête, puis le menton et, finalement se décide à interroger madame V...

— Est-ce Henri ou Paul qui est le nom de famille ?

— Je n'en sais rien, monsieur, répond madame V... mais voici l'enveloppe de la lettre que mon mari lui adresse, veuillez faire le mandat comme les noms y sont indiqués.

— Je n'ai pas besoin d'observation, vocifère le plunitif. Est-ce Paul ou Henri, voilà tout ce que je vous demande ?

— Mais, monsieur, je vous répète que je n'en sais absolument rien, et que la lettre...

— Du reste, je ne ferai pas le mandat ; que votre mari vienne lui-même.

Si bien que madame V..., renonçant aux quelques courses qu'elle avait à faire, dut revenir chercher son mari et que ce pauvre V..., pas content du tout, mais du tout, fut obligé de se rendre en personne au bureau de poste avec une facture à entête de son fournisseur.

Il n'a pas fallu moins que cette production pour obtenir la délivrance du mandat et encore l'employé est tout perplexe, Paul ou Henri, Henri ou Paul ! Quel peut bien être le nom de famille ?

Ah, mes amis, la foorme, comme disait Bridoisson.

KADIO.

PLUS FACILE

Bidou. — J'aime mieux être pauvre que riche.

Pitouchs. — En voilà une bonne, par exemple !

Bidou. — Dame, on connaît la pauvreté on 10 jours.

Pitouchs. — Et alors ?

Bidou. — Alors que la richesse, ça prend au moins 10 ans.

PAS DIFFICILE A OBTENIR

Le visiteur. — Et comme cela, mon petit ami, c'est Valentine qui est l'aînée de la famille ! Qui vient après elle ?

Le petit Gustave. — Personne encore, m'sieu ; mais papa disait, hier encore, que si quelqu'un voulait l'avoir, il n'avait qu'à la demander.

UN VRAI MALHEUR

Madame (pleurant). — Que je suis donc malheureuse !

Monsieur (avec intérêt). — Qu'as-tu donc, ma chère amie ?

Madame. — Ma sœur m'a confié un secret et je ne me rappelle plus ce que c'était !

MAL RENSEIGNÉ



Le vieux Penoute. — Eh ! là, le jeune homme. Ne savez-vous pas lire l'anglais, que vous pêchez là ?

Le pêcheur. — Si j'o le sais ! Mais vous êtes mal renseigné, brave homme, il y a de la pêche, ici.

SCÈNES FAMILIALES



UNE HISTOIRE INTÉRESSANTE.

SONNET

J'ai cherché bien longtemps la compagne attendue,
Dans tous les coins du monde et sous des cieus divers,
J'ai marché longuement, et la tête perdue,
Me consolant tout seul avec de mauvais vers.

J'allais, l'âme oppressée et le cœur à l'envers,
Ouvrant mes yeux tout grands et sondant l'étendue,
Croyant toujours ouïr la voix inattendue,
Et les printemps passaient comme aussi les hivers.

Enfin, las de l'attendre, et l'espérance morte,
Je condamnais mon cœur, quand soudain à ma porte,
Ton cher aveu — si doux ! — retentit un beau jour.

Et trouvant bonne encor la vie et ses alarmes,
Je me repris à croire et j'essayai mes larmes,
Pour me donner à toi dans un dernier amour !

FERDINAND HUARD.

RAVAGEAU

Au temps où j'étais un infatigable coureur de bois, j'avais lié amitié avec Michel Trinquesse, le berger de la friche de Vivey. Cette friche onduleuse et grise étend pendant des lieues sa nudité pierreuse entre les villages de la montagne langroise et les versants où commencent à moutonner les premières forêts bourguignonnes. Ça et là, d'antiques buissons d'épines noires ou quelques poiriers sauvages en rompent seuls la monotonie et servent de points de repère aux piétons qui s'y aventurent pour accourcir leur chemin. Aucune route ne la traverse ; chacun s'y fraie un sentier à sa guise, et il faut une longue habitude ou un flair particulier pour ne pas s'y égarer. A l'heure du couchant, cette lande ne manque pas d'une âpre beauté : les forêts lointaines l'encadrent de vaporeuses lisières violettes ; les ombres des moindres touffes de génévriers projettent sur ses ondulations empourprées de grandes hachures noires ; dès que le soleil a disparu, ces couleurs se fondent en une teinte grise veloutée, d'une douceur mystérieuse et propice au rêve. L'hiver, sa physionomie devient tragique,

quand le vent de bise balaie sans relâche ses pelouses raidies par le gel, quand ses buissons se couvent de givre et que, dans le silence crépusculaire, des hurlements de loups montent, lugubres, du fond des bois effeuillés.

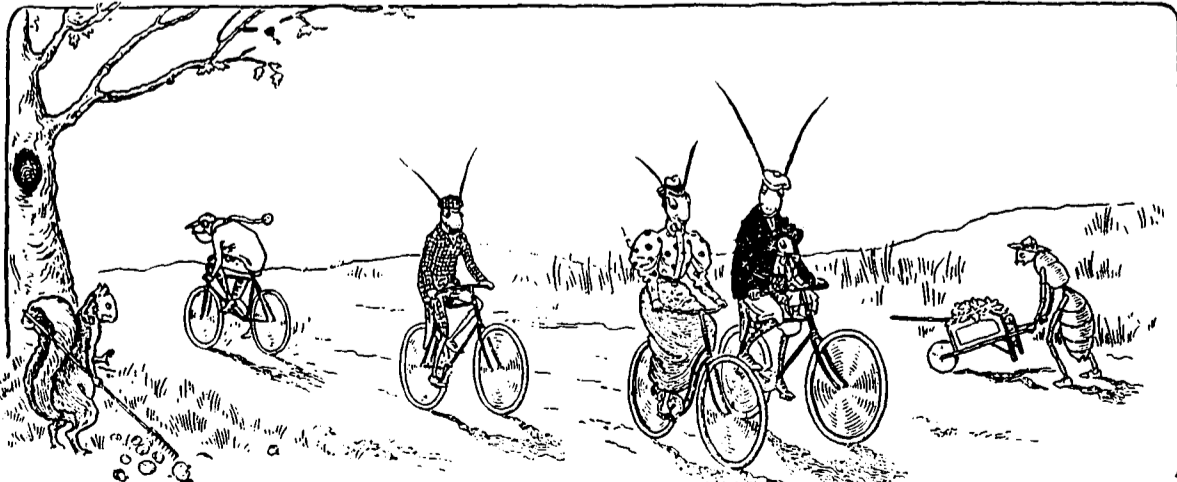
Le berger Trinquesse était le roi de la friche de Vivey. En toute saison, je l'y rencontrais, coiffé de son feutre en cloche, drapant son maigre corps de quinquagénaire en sa limousin brune et poussant son troupeau vers de problématiques pâtis. Il ne payait pas de mine, avec son visage renfrogné, ses petits yeux de renard, son nez en bec d'oiseau et sa barbe rousse mal plantée ; mais ses longues stations contemplatives emmi la lande solitaire, l'avaient rendu observateur, lui avaient donné un tour d'esprit philosophique et raisonneur. Ayant acquis une connaissance approfondie des simples qui poussent en forêt, il s'en servait pour médicamenter les bêtes et parfois les gens. Aussi, les paysans des entours le tenaient-ils pour sorcier.

« Sorcier ! me disait-il en se gaussant, je le suis tout de même un peu davantage qu'eux, car ils sont plus brutes que mes moutons. Quand ils ont besoin de moi, ils me flagornent ; dès que je les ai tirés d'affaire, ils me traitent de méchant *jeteur de sorts*, et, pour un peu, ils me

brûleraient vif, comme dans le temps passé. Ne trouvez vous pas, monsieur, que souventes fois les animaux ont plus de cœur et moins de vice que les gens ? Moi, je pense que, s'il y a un ciel là-haut, certaines bêtes auraient plus de droits au paradis que bien des chrétiens. Tenez, par exemple, j'ai eu pendant dix ans un chien nommé Ravageau, avec lequel je vivais de pair à compagnon et qui montrait plus d'esprit et de sentiment que le meilleur des hommes. — C'était un danois mâtiné de griffon, quasi haut comme un petit âne, agile comme un écureuil, et fort comme un taureau. Son poil gris fer frisait ainsi qu'une toison, sa tête solide se terminait en un museau fin aux crocs terribles et ses yeux fauves flambaient comme braise. D'un coup de mâchoire, il vous décarcassait un loup, comme il eût fait d'un simple lapin. Et doux avec ça, nullement hargneux ; il n'avait qu'à regarder les moutons, pour les faire obéir recta. Nous étions une paire d'amis. Pensez ! nous ne nous quittions pas depuis tantôt dix ans, dormant côte à côte, mangeant le même pain et, après le repas, nous payant un brin de conversation. Nous nous comprenions si bien ! Il connaissait le sens de mes mots et de mes gestes ; moi-même, à force d'attention et de pratique, j'avais fini par entendre son langage de chien, car ces animaux-là, monsieur, parlent tout comme nous. Ils ont une manière d'exprimer leur opinion, leurs désirs, leurs peines ou leurs joies au moyen d'aboiement différemment répétés, chantés pour ainsi dire : tantôt aigus ou caressants, tantôt courts ou allongés, selon les sentiments qu'ils ont au cœur ou les idées qui leur trottent dans le cerveau...

Cependant, les années défilaient l'une après l'autre, comme les grains d'un chapelet, et Ravageau prenait de l'âge. Dans notre métier, où l'on

SAISON D'AUTOMNE



CE QU'ON RENCONTRE SUR LES ROUTES.

LA RAISON



Mme Nathaniel. — Voyons, Jérémie, pourquoi as-tu attaché ce coq-là pa la patte ?
Jérémie. — Probablement parce que le coq y n'est pas à nous.

couche sur la dure, où l'on est exposé à toutes les changeantes humeurs des saisons et à toutes sortes d'alertes, on s'envieillit plus vite. Donc, Ravageau devonant vieux, je songeai à me procurer un jeune chien qui entrerait en apprentissage sous ses ordres, lui servirait d'aide et le remplacerait plus tard, quand le pauvre camarade serait au bout de son rouleau. En ce temps-là, j'avais un petit pâtureau qui gardait le troupeau avec moi. Il m'apporta un jour un jeune barbet de quatre mois, intelligent et alluré, qui promettait de rendre de bons services. Nous le baptisâmes "Roussillon" à cause de la couleur roussâtre de son poil, et je le présentai à Ravageau. Dame ! l'entrevue ne fut pas d'abord très amicale. Le danois regardait de travers cet étranger qui venait se mêler de ses affaires. Il tournait autour de lui, grondait sourdement en retroussant ses babines, et le flairait d'un air soupçonneux. Probablement, néanmoins, que cet examen fut à l'avantage du petit barbet, car, au bout de quelques minutes, Ravageau se cambra sur ses quatre pattes, lança à Roussillon une œillade plus gaie et, cabriolant lestement devant lui, l'invita d'un jappement bref à faire une partie de jeu. Le barbet s'y prêta de bon cœur ; il était à l'âge où l'on est joueur et vite familiarisé. A la fin de la journée, il s'entendaient déjà et Ravageau, accroupi auprès de Roussillon, léchait complaisamment son jeune camarade.

Dès le lendemain il l'avait franchement adopté et l'apprentissage commençait. Quand le troupeau s'éparpillait trop et semblait vouloir pousser une pointe vers les bois, Ravageau, debout devant son élève, le guignait d'une certaine façon en tournant significativement la tête du côté des moutons et en jetant un aboiement impératif. Le barbet sans expérience ne semblait pas comprendre ; alors notre chien courait tout seul vers les trainards, les rassemblait et les ramenait en deux coups de temps, puis, quand le troupeau cheminait en ordre, il revenait triomphant vers le petit et aboyait deux ou trois fois, comme pour lui dire : "Voilà !... C'est ainsi que ça se pratique !" — L'éducation prit du temps ; Roussillon était jeune, musard et très distrait. Ravageau ne se lassait pas, il recommençait patiemment et avait bien des maux à inculquer à l'apprenti les roueries du métier. Il ne se fâchait jamais, nonobstant, et prenait, au contraire, son camarade en plus grande amitié. C'est comme ça : nous aimons davantage ceux qui nous donnent le plus de tablature, et les femmes n'ont jamais plus de tendresse que pour les nourrissons dont l'élevage a été pénible. L'affection de Ravageau pour son Roussillon était vraiment plaisante à voir. Il ne touchait jamais à sa pitance que lorsque le barbet était rassasié. La nuit, dans le parc, il s'étendait sur la paille, invitait par un grognement sec son protégé à venir se blottir entre ses pattes et ne s'endormait que lorsque le petit, couché bien au chaud contre son ventre, commençait à ronfler doucement...

Trois mois coulèrent ainsi et on atteignit la mi-octobre. Les bois rougissaient, les soirées fraîchissaient ; nous parquions néanmoins encore dans la friche, attendant les premiers givres pour dévaler dans les prés et hiverner au village. Une nuit que nous dormions serrés, le pâtureau et moi, dans notre loge roulante, Ravageau et Roussillon, entre les roues, je fus brusquement réveillé par un violent coup de gueule de notre danois. "Décanille ! dis-je au pâtureau qui se frottait les yeux ; il se passe quelque chose de pas ordinaire." J'empoigne ma houlette et nous nous glissons dehors. Le ciel était clair, fourmillant d'étoiles, avec un bout de lune rongée qui descendait vers les bois. Les moutons pelotonnés en un tas, tremblaient et bélaient d'une façon gémissante, tandis que Ravageau et Roussillon, dressés sur leurs pattes, grognaient à qui mieux mieux. "Ils sentent le loup, murmurai-je au pâtureau ; reste dans le parc et ouvre l'œil ; moi, je vais voir ce qui se mitonne dehors..."

Accompagné des deux chiens, j'avance hors des clôtures avec précau-

tion. Tout à coup, grâce à un dernier rais de lune, j'aperçois les maraudeurs qui causaient tout ce raffut, et je me rase contre l'angle des barrières. C'étaient deux loups. Sans bruit, à pas allongés, flairant le vent, ils pointaient sur le parc, et dans l'ombre leurs prunelles brillaient comme des vers-luisants. A ce moment, je regardai Ravageau : il avait généreusement abrité le petit Roussillon entre ses quatre hautes pattes et n'attendait qu'un signe pour s'élançer. Déjà j'entendais le souffle haletant des deux loups qui se rapprochaient. "Hardi ! Ravageau !..." D'un bond, le chien sauta sur l'un des brigands, tandis que je tapais sur l'autre à coups de houlette. Le loup, mordu en pleine échine, avait roulé par terre. Les crocs du chien le travaillaient ferme, car il hurlait comme un damné. Ah ! le brave Ravageau... Il prit la maudite bête à la gorge et l'étrangla net. Le loup n'eut pas le temps de crier : ouf ! Il raidit ses quatre pattes et creva. L'autre avait lâchement décampé. "Bon voyage !" pensais-je, et je m'apprétais à rentrer, quand je vis Ravageau éfaré flâner de droite et de gauche avec des grognements plaintifs, et je compris qu'il cherchait Roussillon, que nous avions totalement oublié dans la bagarre. "Roussillon ! Té !... Roussillon !" Mais j'avais beau hucher, plus de barbet !... Le pâtureau ne l'avait pas revu. "Bah ! dis-je, il se retrouvera demain, recouchons-nous !" Et nous nous endormîmes, le pâtureau et moi, dans la loge. Mais le lendemain, au petit matin, quand on se réveilla pour faire sortir le troupeau, en voilà bien d'une autre !... Ravageau à son tour manquait à l'appel. Pendant la nuit, il avait franchi la clôture, et était parti en quête de son ami.

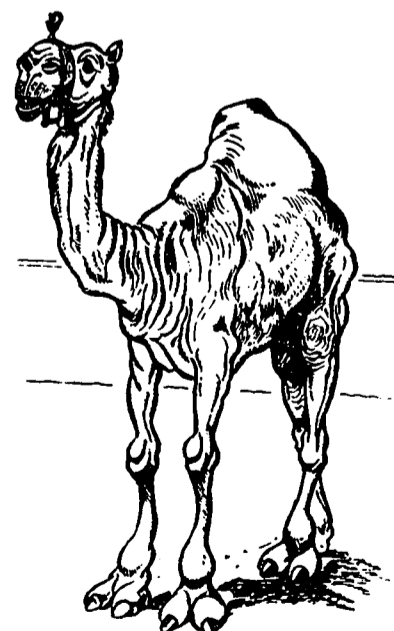
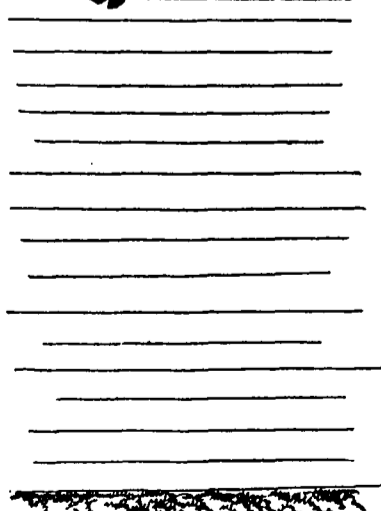
Tout le jour, nous l'attendîmes vainement. Nous commençions à être cruellement inquiets, quand, vers le coucher du soleil, nous ouïmes un aboiement de détresse du côté des bois de Charbonnière. "C'est lui ! m'écriai-je, reste là, je vais voir..." Je courus droit au taillis d'où les aboiements résonnaient par intervalles. Guidé par cette clameur, je pénétrai à travers les ronciers jusqu'à une ancienne place à charbon, et qu'est-ce que je vois, monsieur ? Ravageau, accroupi sur son train de derrière, la robe hérissée, les yeux blancs, la tête levée au ciel et bramant comme un désespéré. "Sur la terre piétinée et presque sous ses pattes, des débris d'os sanguinolents, des bouquets de poils fauves, un morceau de carcasse écrabouillée, voilà tout ce qui restait de Roussillon... Paoure petite cagne !... Tandis que Ravageau s'acharnait après le loup, elle avait été emportée par l'autre brigand, qui l'avait dépotée et mise en briques... La désolation de Ravageau fendait le cœur. J'avais beau l'appeler, il ne voulait plus quitter la place... Je ne trouvai d'autre moyen de l'emmener que de ramasser les os dans ma limousine. Alors, docile comme un agneau, il me suivit, la tête basse, la queue entre les jambes, geignant et flairant lamentablement le paquet qui contenait les restes du malheureux Roussillon..."

La semaine d'après, on redescendit à Vivey. Mais la mort du barbet avait porté un coup à Ravageau. Il était devenu inquiet, farouche, hargneux et ne pouvait supporter la vue des roquets du village. Un jour, il mordit celui de la maïresse. Le maire, furieux, prétendit que notre danois était enragé et donna l'ordre de l'abattre. Le garde forestier mit deux balles dans la tête au brave Ravageau, qui alla rejoindre ainsi plus vite son ami Roussillon au paradis des chiens...

ANDRÉ THEURIET.

Une place pour chaque chose, et chaque chose à sa place. — PHILOSOPHE.

ILLUSION D'OPTIQUE



I
Quelle drôle de tête nous regarde par dessus le mur du jardin zoologique ! Quel peut bien être cet animal-là ?

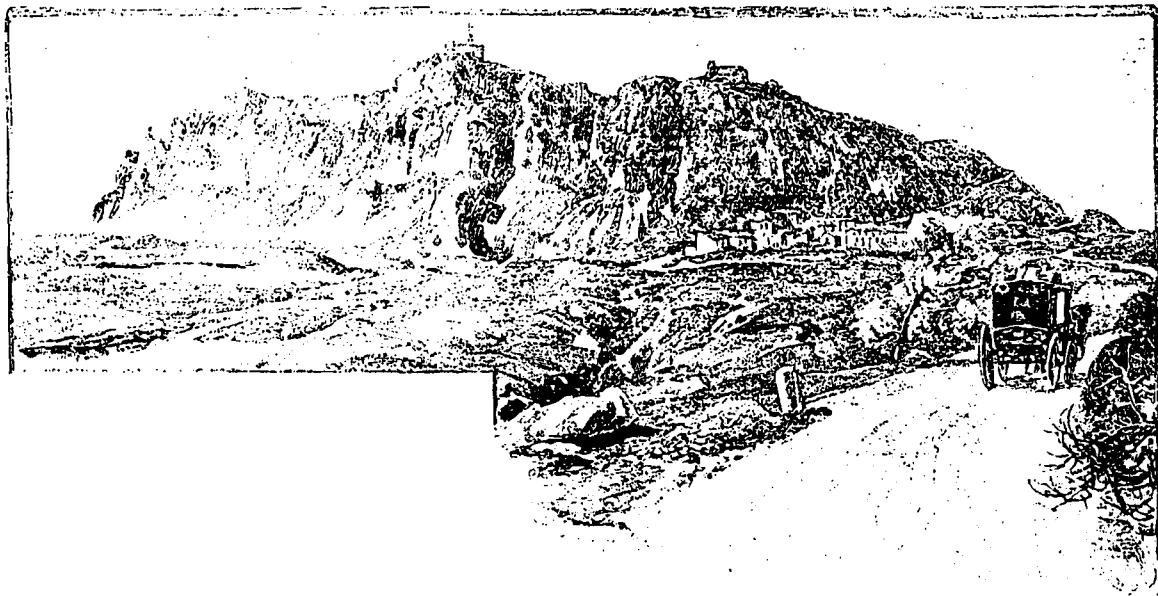
II
Passez le mur, ami lecteur, et vous vous apercevrez que c'est un animal que nous connaissons tous.

PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,

contre la Fatigue ou Epuisement Cérébral. Idées Fixes, Scrupules, Maladies Nerveuses, Débilité Générale.

(Voir l'annonce)

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



VUE DE SAINT-MARIN.



La République de Saint-Marin, dont nous donnons la vue générale avec, à l'horizon, le Mont Titan, est le plus minuscule des Etats d'Europe et aussi le plus ancien. Superficie, 62 kilomètres carrés ; population, 9,500 habitants, soit 153 par kilomètre carré, chiffre relativement élevé.

Son territoire est enclavé dans le royaume d'Italie, entre la province de Forli, au nord, à l'est et au sud, celle de Pesaro, à l'ouest.

Saint-Marin est situé à 225 kilomètres de Rome, 85 de Florence, 15 de l'Adriatique ; son sol est très accidenté et rocheux.

Ceci, ce sont les renseignements géographiques, mais ce qui fait l'originalité de ce singulier pays c'est d'abord son antiquité, (il remonte au VI^e siècle de notre ère) et l'inébranlable foi de ce petit peuple en la liberté.

Siège du gouvernement et de la noblesse, la ville de Saint-Marin compte environ 3,500 habitants, et les rochers à pic, rempart naturel du côté de l'Adriatique ainsi que son enceinte de murailles crénelées, l'ont, aux temps belliqueux, garantie contre toutes les tentatives d'annexion et les attaques à ses libertés. A présent, ces mêmes obstacles ne sont plus qu'une barrière contre le modernisme, ce qui fait que Saint-Marin a conservé presque intactes la physionomie, les traditions et les mœurs d'un autre âge.

Aucun des moyens de locomotion du progrès moderne n'en facilite l'accès, car le chemin de fer n'existe qu'à l'état de projet sur le territoire de la République. Il faut donc se contenter des routes et des véhicules par chevaux. C'est avec une diligence (?) à six places qui, chaque jour, part de Rimini, qu'on accède à Saint-Marin. Au trot allongé de ses chevaux, elle s'avance sur la route montueuse jusqu'à la rivière de Marignano que l'on franchit sur un pont de pierre. C'est la frontière. Après le pont, la première station est Serravalle, où 5 kilomètres seulement, mais les plus pénibles à parcourir, nous séparent du Mont Titan et de la ville de Saint-Marin.

La ville n'est qu'un labyrinthe de rues étroites, tortueuses et escarpées, se terminant en escaliers et nullement carrossables. Pas de plaques indicatrices, les habitants les désignant par les noms des monuments auxquels elles aboutissent. Aussi l'aspect général est-il assez morne, surtout pendant l'hiver, long et rigoureux à cette altitude.

Néanmoins, les Saint-Marinois sont fort accueillants aux visiteurs étrangers, et Garibaldi y trouva un sûr asile en 1849 lorsque, poursuivi par les Autrichiens, il vint s'y réfugier.

Longeant les fortifications, on arrive à la *Porta della Rupa*, admirable belvédère d'où le regard embrasse un merveilleux panorama : Les Apennins, les montagnes de Toscane, l'Adriatique. Par un temps clair on aperçoit distinctement, comme sur un vaste plan en relief : Ravenne, Faenza, Forli, Cervia, Cesène, Pesaro, Gradara, Rimini, Ancône, Venise et, au delà de la mer, les lointains bleuâtres de la Dalmatie...

Sur le pic le plus élevé du Titan se dresse le fort della Rocca, prison d'Etat où sont enfermés les condamnés à de courtes peines.

La peine de mort est abolie à Saint-Marin depuis 1859, et d'après des Statuts en vigueur

depuis la fin du XVI^e siècle, l'administration de la justice est confiée à un des capitaines-régents.

La République est gouvernée par un conseil de 60 membres nommés à vie : 20 nobles, 20 bourgeois, 20 artisans, l'assemblée pourvoyant elle-mêmes, par voie d'élection, aux vacances qui s'y produisent. Un conseil des XII, sorte de sénat, joue le rôle de cour suprême de justice et le pouvoir exécutif est délégué, pour une période de six mois, à deux capitaines régents, pris parmi les membres de l'assemblée principale et rééligibles trois ans seulement après la cessation de leurs fonctions.

La République possède une milice de 9 compagnies, comptant un effectif total de 950 hommes, plus 38 officiers, sous les ordres d'un général. La Garde-noble (24 soldats) commandée par un général (?). Le corps des Vétérans (100

hommes) chargé de la police de la ville. Huit carabiniers constituent la gendarmerie. Tous les citoyens valides de seize à cinquante-cinq ans font partie de la milice nationale qui possède une excellente musique.

Deux petits mortiers de bronze, conservés au fort della Rocca, constituent toute l'artillerie de cette si curieuse petite république.

* *

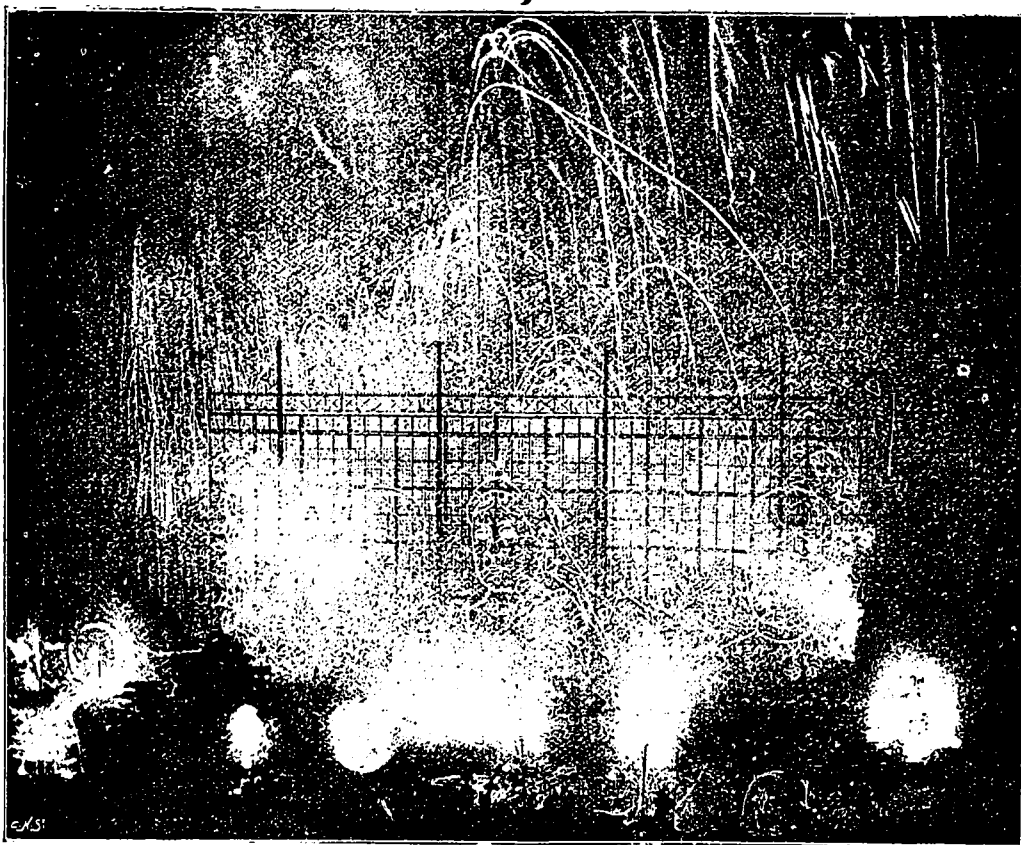
Parmi les grands divertissements pyrotechniques modernes, citons celui du Crystal Palace de Sydenham, la semaine dernière, et qui a été un des plus gigantesques qu'on puisse imaginer.

Comme on pourra s'en rendre compte par notre gravure, la principale pièce du feu d'artifice était la représentation, à une échelle énorme, des membres de la famille royale : S. M. la reine Victoria, le prince et la princesse de Galles, le duc et la duchesse d'York, y figuraient au milieu d'un déploiement inouï de girandoles, de gerbes, soleils, étoiles et fusées de toutes les couleurs.

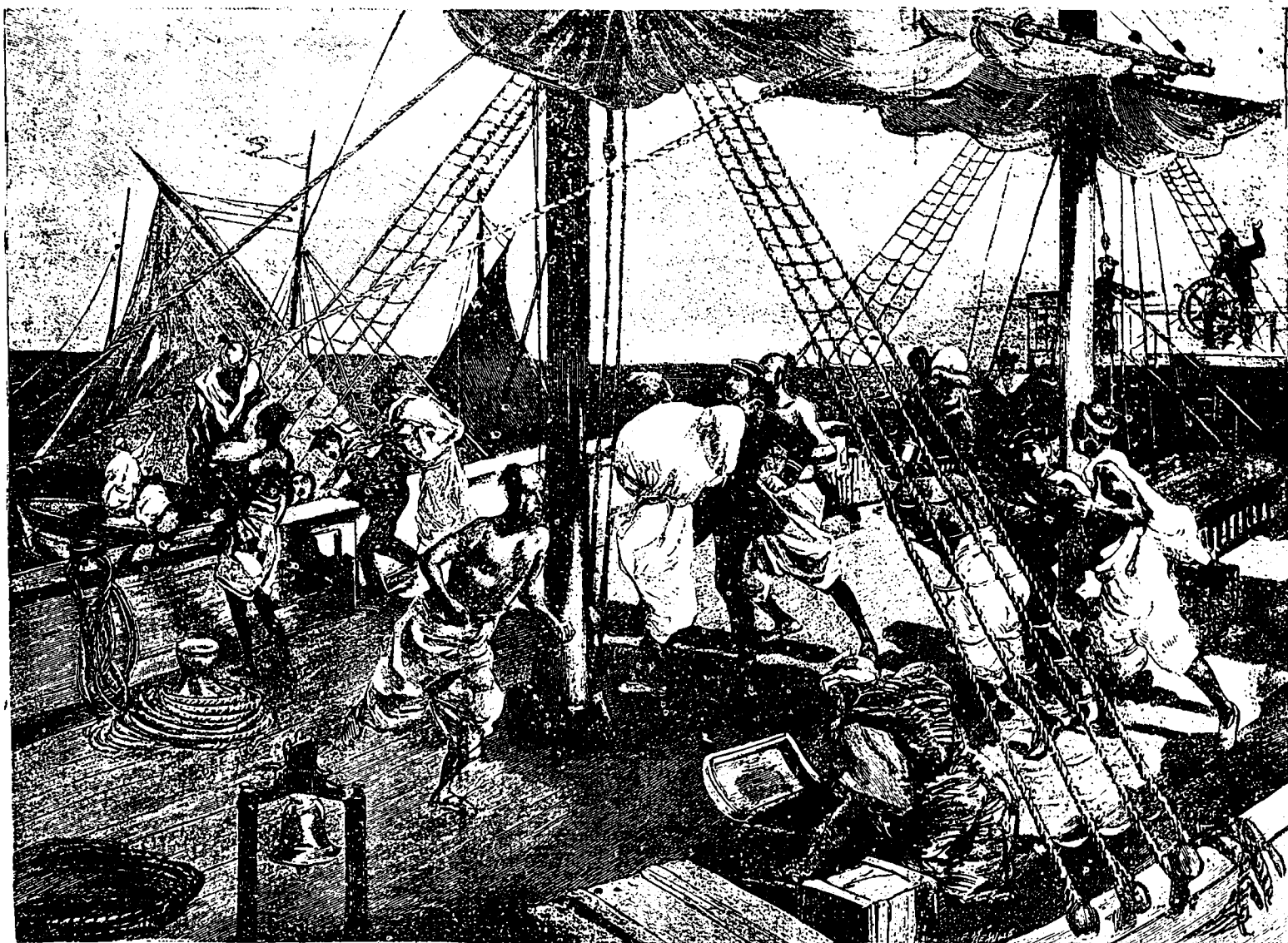
Les habitants de Sydenham, ceux venus de toute part de l'Angleterre pour ces fêtes, se souviendront longtemps du spectacle imposant qui leur a été donné d'admirer.

* *

Jadis la France, exaspérée des exactions commises par les pirates d'Alger, allait les assiéger dans leurs repaires et rendre la liberté aux mers. De nos jours, encore, il existe, dans la Méditerranée, des pirates dont la présence est une constante menace pour les navigateurs de ces parages et, malgré la puissance maritime dont dispose l'Europe, il lui a été impossible de protéger la Méditerranée contre les pirates du Rif, cette chaîne



FEU D'ARTIFICE AU PALAIS DE CRISTAL, DE SYDENHAM.



LES PIRATES RIFFAINS.

montagneuse qui s'étend depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à notre frontière algérienne occidentale.

Le long des petites anses dentelant le rivage marocain, de petites barques, d'un aspect inoffensif, semblent échouées sur le sable, d'autres se cachent dans des grottes ou sous des huttes couvertes de paille et de branchages. A peine un navire de commerce de faible tonnage, immobilisé par le calme, s'arrête-t-il à quelque distance de la côte, que les bandits rifsains, sortant de leurs repaires, se précipitent dans leurs embarcations, nagent vers le navire et après avoir massacré les matelots sans défense et les passagers sans rançon, emmènent les autres dans l'intérieur de la montagne d'où ils les échangeront contre espèces sonnantes à moins qu'ils ne les emmènent en esclavage.

Ce que la France a fait pour la destruction des pirates d'Alger, l'Europe peut bien le faire pour réduire ceux du Rif. Il suffit d'une entente pour écraser, dans leurs nids sauvages, ces féroces écumeurs, puisque le sultan du Maroc est impuissant à le faire.

Notre gravure représente un des derniers méfaits des pirates, l'attaque et le pillage d'une goélette portant pavillon italien, dont une partie de l'équipage, y compris le capitaine, a été emmenée par les barbares et qu'ils ne veulent restituer que contre quelques-uns des leurs, détenus dans la forteresse de Ceuta.

* *

L'éléphant, ce si utile commensal de l'homme sous le climat brûlant de l'Inde, est, depuis quelques années, l'objet d'une destruction systématique qui, si l'on n'y porte promptement remède, va, avant qu'il soit longtemps, faire disparaître cette si intéressante race.

Quand on pense que, l'année dernière, plus de 94,000 défenses d'éléphants ont été vendues, rien que sur le marché de Londres, on comprendra ce que cette chasse stupide et barbare de près de 50,000 éléphants doit créer de vides dans l'espèce.

En effet, ces animaux qui, dans l'Afrique centrale, pullulaient il y a seulement quinze ans, commencent à être extrêmement rares et si l'on pense que c'est pour l'ivoire seul, 40 ou 50 livres en moyenne, que les chasseurs jettent à bas ce magnifique spécimen de la faune africaine, on ne peut que

déplorer amèrement qu'il ne soit pas mis de frein à cette hécatombe.

L'éléphant, outre les services qu'il rend comme porteur de lourds fardeaux, est encore une incomparable monture de guerre dans les redoutables chasses aux tigres, ces terribles hôtes de la jungle indienne.

Sur cette forteresse vivante et intelligente qui sait seconder le chasseur, le défendre même contre son gibier devenu, lui-même, chasseur à son tour, ceux qui se livrent à ce sport peu banal, protégés jusqu'à mi-corps par une sorte de caisse solide, ont toute la liberté de leurs mouvements, et la puissante et intelligente bête semble s'intéresser, de la manière la plus complète, à la part qui lui revient dans cette poursuite du fauve.

Notre gravure représente des chasseurs de tigres montés sur leurs éléphants de combat et s'avancant en ligne compacte vers les fourrés inextricables où vivent les tigres, redoutable engano qui, bon an mal an, détruit, rien que sur le territoire indou, près de 4,000 existences humaines.

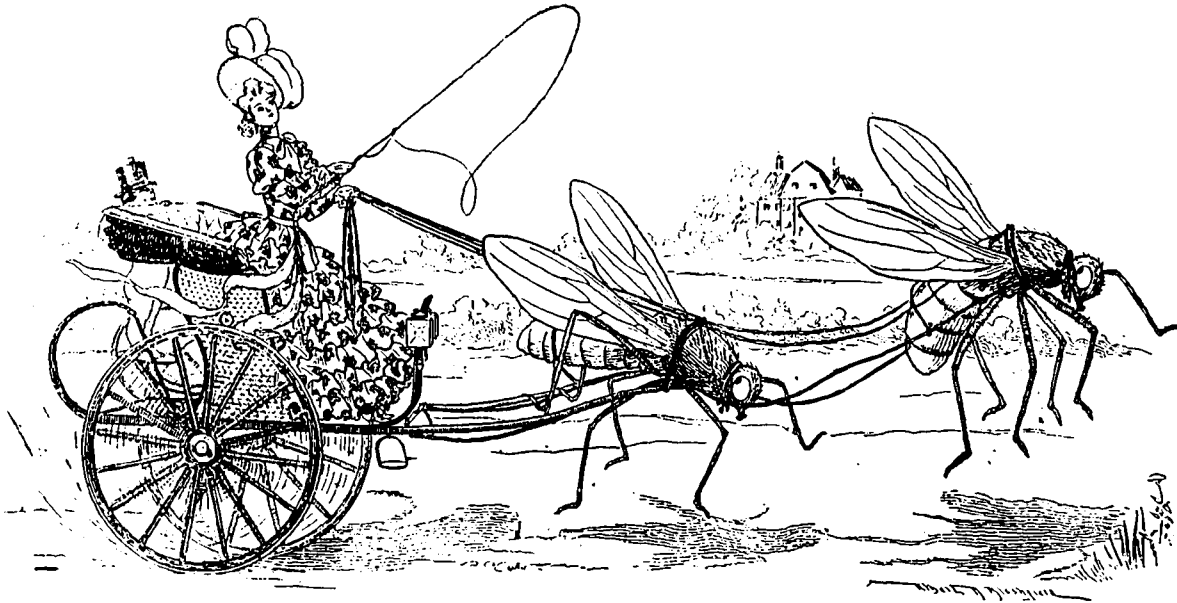
LOUIS PERRON.

Il y a quelque chose de démoralisant dans l'air de la Chambre : les meilleurs y deviennent vains et s'attachent à la tribune comme une femme à la toilette.—BISMARCK.



LA CHASSE AU TIGRE, AUX INDES.

L'AUTOMNE



UNE ATTRAPPE MOUCHES.

LES ELFES

C'est au fond des bois de Norvège
Et de Thuringe, que Schiller
Fait valser les elfes de neige
Au bord des sources au flot clair.

Les nuits d'avril, où l'ombre est douce
Et toute pleine de clartés,
Leurs pieds nus argentent la mousse
Au fond des sentiers écartés.

Le vieux gitane hésite et tremble,
En passant au coup de minuit
Sous le feuillage ému du tremble,
Où la source miroite et luit.

La nuit, sous la lune sersine,
Il sait, le gai coureur de bois,
Qu'il faut éviter la fontaine,
Où l'on entend rire des voix.

Les ténèbres sont provocantes,
Le souffle ardent des temps anciens
Emplit de nocturnes buccantes
Les bois redevenus païens.

Des rires sonnent, des bruits d'ailes
Vibrent et, dans l'ombre entrevus,
Des fronts couronnés d'asphodèles
Tournoient vaguement éperdus.

Des rires aigus, des huées
Ec'atent le long des talus.
Entre les feuilles remuées
On voit fuir des râbles velus.

L'antique Evohé des Ménades
Retentit au creux des ravins.
Les elfes blancs sont des dryades.
Les elfes noirs sont des sylvains.

Dryades aux grands yeux sauvages,
Sylvains couronnés de roseaux,
Dans l'ombre errante des feuillages
Tournoient en chantant sur les eaux ;

Et c'est le joyeux chœur antique
Des nymphes et des cépigans
Qui valse, étrange et fantastique,
Sous les clairs de lune allemands.

JEAN LORRAIN.

L'ANGLETERRE FLOTTE !

« Il fallait s'y attendre, d'ailleurs, et, depuis longtemps, les savants prévoient cet événement sensationnel.

« — Les temps sont proches ! disaient-ils.

« L'heure est venue.

« L'Angleterre, vidée de sa houille, creusée au plus creux de ses sous-sols, délestée de ses minerais de fer, l'Angleterre est arrivée à un tel point d'allègement qu'elle flotte.

« Depuis avant hier, l'ANGLETERRE FLOTTE !

« Certes, elle ne flotte pas à la crête des flots, comme un vieux bouchon de champagne, mais elle flotte.

« A l'Observatoire de Greenwich, où je me trouvais jeudi dernier, tout le monde était en proie à la plus vive inquiétude.

« L'honorable sir Loin of Wildhog, un des astronomes les plus réputés de l'établissement, ne m'a pas caché son angoisse.

« — Nous ne constatons pas encore de ballotement bien sensible, mais nous avons relevé, ce matin, un déplacement de l'île vers l'ouest d'environ un demi-degré.

« — Diable ! fis-je.

« — En continuant notre route à cette allure, nous serons sur les côtes d'Amérique avant la fin de l'année, à moins que...

« — A moins que ?

« A moins qu'un dénouement plus tragique ne survienne.

« En disant ces paroles, le vieil astronome prit un ton dont la gravité frisait le fatidique.

« — *God save the Queen !* fis-je en serrant la rude main tannée du savant grand seigneur.

« Et sir Loin of Wildhog ne put se défendre d'une larme qui — je ne m'en cache pas — trouva dans mon cœur un sympathique écho. »

ALPHONSE ALLAIS.

ETAT PÉNIBLE

La dame âgée. — Alors, mon petit ami, vous et votre frère êtes deux jumeaux ?

Le petit Pierre. — Oui, madame.

La dame âgée. — Que c'est donc gentil d'être comme ça deux frères du même âge, du même visage...

Le petit Pierre. — Vous croyez ça, vous ? moi je dis que c'est être bien malchanceux.

La dame âgée. — Comment cela ?

Le petit Pierre. — Quand maman ne sait pas lequel de nous deux a fait quelque mauvais tour, de peur de se tromper elle nous bat tous les deux.

PROPOS EN L'AIR

— Croyez-moi, baronne, il n'y a pas d'être au monde pour s'attacher à l'homme comme le chien !

— Et la sangsue !

— Oh ! Alors, il y plus fort : la femme, par exemple !

IL N'Y A PAS QUE LES GARÇONS

L'Allemand. — Je ne disconviens pas qu'il y a de grandes choses en Amérique, mais si vous voyiez, en Allemagne ! Aussi, je suis persuadé que vous n'avez pas ici ce qu'il y a dans la ville où je suis né !

L'Américain. — Qu'est-ce donc ?

L'Allemand. — C'est une église qui est si grande que ça prend une heure de marche pour aller depuis l'entrée jusqu'à l'autel.

L'Américain (dédaignusement). — Ça seulement ! Eh bien, moi, dans le village, le simple village où j'ai reçu le jour, il y en a une église, mais là si grande qu'un enfant qu'on porte au baptême et qui entre par la porte de l'Est, quand il arrive à celle de l'Ouest est assez grand pour être marié.

LA RAISON POURQUOI

Le pasteur. — Eh bien, mon petit Victor, comment se fait-il que je ne t'ai pas vu à l'église depuis un mois, aurais-tu été malade ?

Le petit Victor. — Non, monsieur, c'est papa qui ne veut plus m'y laisser aller.

Le pasteur. — Comment ! Que me racontes-tu là ?

Le petit Victor. — Il dit comme ça que je le pique toujours avec des épingles quand il ronfle au sermon.

A L'HOPITAL

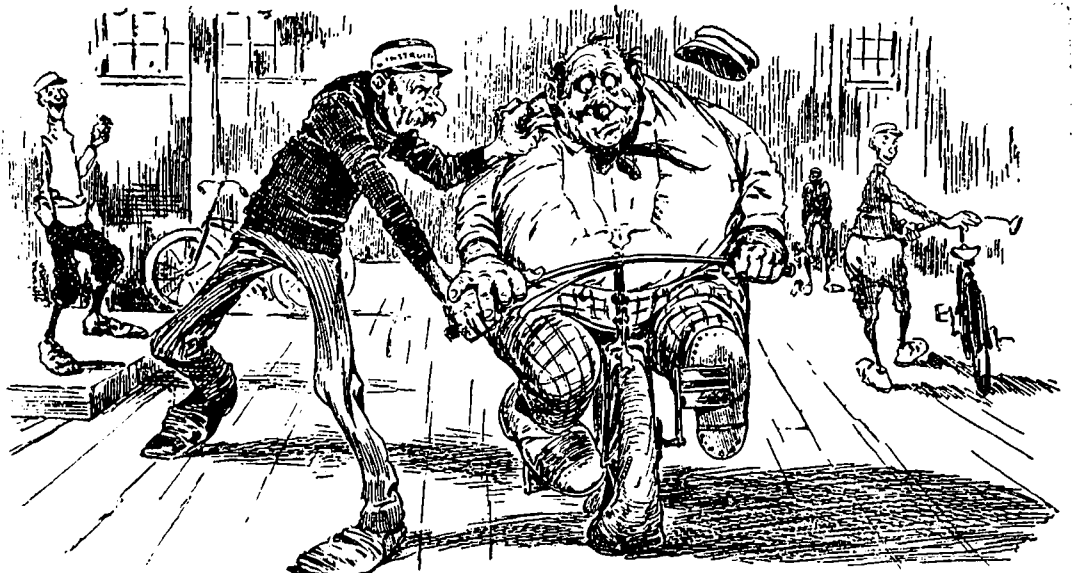
Le docteur. — Sapristi, huit jours de diète ! Mais, mon garçon, vous devez avoir joliment faim. Infirmier, donnez-lui quatre pruneaux... qu'il s'en fiche une bosse !

AUX GRANDES MANŒUVRES

— Trempés comme des soupes ! Dis-donc, Pitou, et l' capitaine qu'apelle ça l' baptême du feu !...

Si vous êtes ennuyé par la chute de vos cheveux, par des pellicules, démangeaison du cuir chevelu ou si vous êtes enclin à grisonner, employez la meilleure préparation faite pour guérir : Le Rénovateur des Cheveux, de Hall.

ÉTONNEMENT JUSTIFIÉ



Monsieur Grosillard. — En vérité, garçon, je ne sais où vous faites confectionner vos machines, mais voilà cinq minutes seulement que je suis sur celle-là et elle est déjà fatiguée.

TRIO D'AMIS

On ne savait pas au juste s'il était Belge, Suisse, Italien ou Espagnol, peut-être était-il tout simplement Français comme vous et moi, mais lui-même aurait été fort embarrassé de le dire. Le grand air avait bruni son teint et fortifié ses membres ; à dix ans il connaissait toutes les capitales d'Europe, les grandes routes qui y conduisaient, les forêts et les fleuves qu'on traversait pour y parvenir ; il avait raclé du violon à Saint Pétersbourg et Moscou, chanté sur les places de Vienne, joué de l'orgue de Barbarie à Copenhague, dansé sur des œufs à Venise, marché sur la corde à Londres et à Madrid ; les Parisiens l'avaient vu manger des bougies allumées ; enfin, revenant de Bruxelles où il vendait à la fois un élixir souverain contre les rages de dents, et un excellent tripoli, il s'était échappé sur le chemin de Berlin au moment où des gendarmes capturaient ses maîtres (les saltimbanques, qui l'avaient volé étant petit). Longtemps il avait avancé sans but, marchant par habitude, dormant sous les haies, au pied des meules, et partageant le pain qu'on lui donnait le long de sa route avec un terre-neuve "Grand-Turc" et le basset "Black", les deux seuls êtres qui eussent de l'affection pour lui. La bande dont il avait fait partie était composée d'hommes et de femmes de toutes les nations ; il avait appris à demander du pain et des sous dans tous les idiomes, mais à part cela, son langage, assemblage bizarre de tous les argots du monde, ne lui permettait guère de causer avec les gens qu'il rencontrait. Un jour, en pleins champs, sur le territoire français, des polissons allant en bande marauder des cerises les avaient vus cheminant doucement : un chien de chaque côté, lui au milieu, cassant du pain par bouchées, mangeant et

poussins quand l'orage gronde. Une vieille petite chaumière, sans porte, sans fenêtre, isolée dans un champ de betteraves au milieu d'un buisson de ronces, leur avait tendu ses bras, figurés par deux volets disjoints que le vent faisait battre, et mettant pied à terre, le gamin était entré le premier, les mains en avant pour garantir son visage, et le poil emmêlé de Grand-Turc, des dards acérés, hérissés sur les longues branches flexibles qui gardaient le seuil. L'intérieur de la mesure répondait à l'aspect extérieur : une cheminée croulante ; des cailloux plats, des débris de briques et de tuiles enfoncés dans la terre en manière de carrelage. Pour tous meubles il y avait deux caisses, un tronc d'arbre, un buffet boiteux vermoulu, défoncé. Sous la fenêtre, en tas, comme si on les eût lancés du dehors, se trouvaient des ferrailles de toutes sortes et des poteries dont on aurait eu peine à deviner l'usage primitif, tant elles étaient brisées, bossuées, rouillées, ébréchées, des sabots débridés et percés, des loques de toutes couleurs. Aussitôt entré, le gamin avait cherché un coin à l'abri des courants d'air et s'était couché avec ses deux compagnons, il dormait sur le sol inégal comme dans un excellent lit ; des gémissements le réveillèrent : le pauvre Black, souffrant de sa blessure, quêtait une caresse de son petit maître et réclamait les consolations de son camarade le Grand-Turc, qui lui allongea un coup de langue avec un jappement de condoléance.

Au déjeuner, Black refusa les croûtes qu'on lui présenta et se contenta de quelques lampées d'eau claire puisée au fossé dans un tesson de bouteille, puis il s'étendit en geignant et ne voulut plus bouger.

"Puisque Black se plaint ici, nous y resterons tant qu'on voudra nous y laisser", dit le gamin ; le Grand-Turc remua la queue en guise d'assentiment et l'installation commença.

Il fallait d'abord trier dans le tas tout ce qui était susceptible de servir et jeter l'inutile, laver les chiffons, récuser la vaisselle, arracher au talus un balai de genêt, ramasser le bois mort pour le feu, la bruyère et la fougère pour le lit ; boucher la porte avec les planches des caisses et le buffet employé en arc-boutant.

Les ronces poussaient moins drues devant la fenêtre que devant la porte qu'elle allait remplacer, un rideau de lierre en fermait une partie et de l'autre côté justement le volet, presque bon, permettait une fermeture suffisante pour la nuit.

Cependant Black continuait à gémir, à ne pas manger, à boire beaucoup, le museau toujours brûlant et sec ; le second jour, très inquiet, le gamin prit un petit pichet de grès et seul alla frapper à la maison la plus voisine demandant "par pitié un peu de lait pour son chien qui se mourrait de faim, faute de pouvoir mâcher du pain dur" ; la fermière le regarda, méfiante, devinant le saltimbanque sous son accoutrement baroque de velours et de laine fanés. Elle questionna beaucoup et tant bien que mal comprit l'ambition du gamin, de rester là toujours dans la mesure, travaillant à tout ce qu'on voudrait, pour son pain et quelques légumes avec un peu de graisse — une vieille marmite trouvée dans les décombres lui avait rappelé la soupe, régal oublié depuis longtemps. — Il n'osait compter sur rien, craignant qu'on ne voulût point le tolérer

dans le pays... La mesure appartenait au fermier, maire de la commune ; la fermière ne répondit point à l'interrogation muette contenue dans les paroles de l'enfant, elle voulait attendre, voir quelle espèce de gamin c'était, savoir s'il vagabonderait, volerait comme tant d'autres et d'abord, désireuse de s'assurer s'il n'avait pas menti, si le lait était bien pour un chien malade, elle le suivit de loin et se dissimula derrière le lierre de la fenêtre pour regarder sans être vue. Le gamin agenouillé sur le sol tenait le terre-neuve par une oreille et surveillait le basset qui buvait le lait à petites lampées dans une assiette de fer-blanc. Le Grand-Turc se lèchait les lèvres, impatient de donner le dernier coup de langue, de recueillir la dernière goutte ; Black, par politesse, allait se retirer, laissant à son ami un peu de ce régal inusité, mais le gamin ne l'entendait pas ainsi, il se pencha brusquement en avant pour défonder l'assiette contre le Grand-Turc et rappela Black, qui acheva son souper.

Mme la mairesse s'en retourna chez elle, pensive ; elle fit à son mari un tableau merveilleux de l'ordre et de la propreté qui régnaient déjà dans la chaumière ; il l'écouta, surpris grandement, et en secret alla inspecter à son tour, réservant aussi son opinion ; mais comme autorité supérieure, il décréta que le gamin devrait suivre assidûment l'école : le pauvre petit eut le cœur gros : laisser ses chiens si longtemps seuls matin et soir ! rester lui-même si longtemps enfermé sans mouvement et sans parole ! apprendre à lire et à écrire une langue qu'il ne comprenait et parlait qu'à peine ! et travailler pour le pain et la soupe !... de quoi vivrait-on tous les trois ? M. le maire avait dit que dans sa commune la mendicité était interdite... "formellement !"

Mais pendant les récréations, avant et après les classes, il eut suffisamment d'occupation : Mme la mairesse lui avait donné mission de cueillir



Black acheva son souper. (P. 9, col. 2.)

distribuant sa part au vol à chacun de ses compagnons, avec équité. Des cris, des huées avaient éclaté aussitôt ; habitué aux quolibets, aux rudoiments, il ne s'était pas même retourné, pressant le pas un peu plus seulement et serrant dans sa main le pain qui restait ; les chiens, moins endurants, grondaient, les dents en avant, le poil hérissé, prêts à s'élaner, effrayants : les polissons s'étaient dispersés, épeurés, ils grimpaient aux arbres avec l'agilité des singes et la main tendue vers la crête d'un vieux mur, détachaient des pierres qu'ils lançaient ensemble sur les voyageurs : eux détalèrent à toute vitesse dans un nuage de poussière, sous la grêle siffante. Déjà, point trop meurtris, ils se croyaient hors d'atteinte et, essoufflés autant de frayeur que de fatigue, ralentissaient leur course folle : un dernier caillou, un silex aigu et tranchant comme une lame de fer, frappant un pavé en saillie, ricocha brusquement, et Black s'affaissa, blessé au cou... Un aboiement de rage et le Grand-Turc s'élançait, mais au loin le képi du garde champêtre avait paru et les polissons dégringolaient prestement, disparaissaient à l'autre horizon, chacun courant se cacher dans les jupons maternels. Il fallait panser Black, laver sa plaie profonde et saignante avec l'eau d'un fossé, la couvrir de feuilles cicatrisantes que le gamin connaissait bien, puis, un mouchoir noué par dessus, se remettre à la recherche d'un endroit plus hospitalier.

Dans la nuit, la lune étant levée, ils faisaient leur entrée dans un joli village, le gamin à califourchon sur le Grand-Turc, avec quelques croûtes secs dans une vieille toile sous le bras et Black suivant, l'oreille et la queue basses, le nez par terre, l'air harassé. Au premier coup d'œil le pays plaisait avec sa grande place plantée de tilleuls en fleurs, son puits enguirlandé de plantes grimpantes, et ses maisons blanches, à toits rouges, pressées les unes contre les autres par groupes, comme des couvées de

l'herbe pour ses lapins ; il connaissait les bons endroits au revers des fossés, dans les prés communaux et son panier était vite rempli : de son côté, M. le maire l'avait chargé de sarcler ses betteraves, et pour prix du travail lui "louait gratuitement" un petit coin de jardin planté de carottes, de navets et de choux ; il y avait encore par-ci par-là d'autres petites choses : cueillette des fruits, arrosage des fleurs, etc... Le gamin était enchanté et ses progrès étonnaient tout le monde : avant l'hiver il écorchait le français aussi aisément que M. le maire et signait son nom tout comme la maïresse, même il épelait fort bien.

Vingt ans plus tôt, les fermiers avaient perdu un fils, tout petit encore, noyé dans la rivière et dont le corps n'avait jamais reparu, et pour l'enfant

abandonné, sans famille, honnête et travailleur, malgré le milieu où il avait grandi, leur vieux cœur s'amollissait, assoiffés de tendresse. Ils ne se parlaient plus, caressant tous deux le même projet et n'osant se le communiquer, enfin, brusquant tout, chacun voulait faire une surprise à l'autre pour un anniversaire quelconque : fiançailles ou mariage — mais, devant la porte de la mesure ils se rencontraient, le souffle court, les yeux humides et se comprenant sans parler, s'embrassaient, heureux de se sentir encore si bien unis que leurs pensées étaient toujours semblables... Ils ravinrent avec l'enfant entre eux, les chiens gambadant à leur suite, ce fut le plus doux moment de leur vie.

OLIVIER BACHELLE.

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI"

SALTIMBANQUE !

PREMIÈRE PARTIE

I

Il était environ neuf heures du soir. C'était sur le bord de la Marne, dans cet adorable paysage que traverse, à Nogent, la jolie rivière, si chère au canotage parisien.

Le soleil venait de se coucher, les bruits de la campagne s'apaisaient peu à peu. Une grande paix montait là-bas des collines de Champigny, judis ensanglantées par la mort de tant de braves, et ça et là se dressait la noire silhouette d'un ouvrier attardé parmi les florissantes cultures.

Le viaduc profilait sur le fond d'or brun du ciel ses hautes arcades. Les îles vertes et touffues, semées au long de l'eau, balançaient aux premiers souffles du crépuscule de grands bouquets d'arbres qui frissonnaient doucement.

Derrière, la ville de Nogent s'étagait, et dans un ravissant pêle-mêle de luxueuses villas nichées dans la verdure, apparaissait ce val de Beauté où la nature semble mettre une coquetterie à justifier la flatterie que lui ont adressée les hommes.

Sur le flot paresseux de la rivière, envahie par places de larges nénuphars et d'herbages, des canots passaient, s'en allaient comme alentis par la langueur de l'heure, laissant derrière eux un long sillage de molles rides.

La journée avait été lourde ; des nuées d'innombrables cousins tourbillonnaient par endroits, et la chanson joyeuse de quelque canotier, écho des derniers succès des Ambassadeurs ou de l'Horloge, se mêlait aux sifflements stridents des trains de passage.

On était dans ces longues journées de juillet dont les crépuscules tardifs et prolongés dégagent de si pénétrantes et douces mélancolies.

Dans la salle à manger d'une petite maison de campagne assez élégante, située au bord de la Marne, à cinq cents mètres environ du viaduc, trois personnes étaient réunies. Elles respiraient la brise légère qui entrait par la fenêtre grande ouverte et dont les rideaux s'agitaient lentement.

Le repas était terminé depuis une heure environ, mais comme il arrive souvent après le café, la conversation s'était attardée autour de la table desservie, se faisant plus intime, plus confiante.

De ces trois personnes, l'une qui se nommait Mme de Serlay, était une jeune femme au visage délicat et pâli, au type expressif, finement dessiné, et tout empreint de ce charme pénétrant que donne aux traits une longue habitude de la souffrance.

Elle pouvait avoir vingt-quatre à vingt-cinq ans. Très blonde, son visage s'illuminait de l'éclair de deux yeux noirs, où le feu d'une fièvre continuelle mettait par instants un maladif éclat. Sa bouche légèrement déprimée vers les commissures, l'ensemble de ses traits tirés, la maigreur de son cou qui semblait trop fragile pour supporter le poids d'une lourde chevelure dorée, tout indiquait qu'elle avait dû traverser de cruelles épreuves, et que des chagrins profonds avaient assombri prématurément sa jeunesse.

Celui qui lui faisait face était un gros homme, petit de taille et frisant la cinquantaine.

L'encolure courte, les cheveux poivre et sel taillés en brosse autour d'un front dur et buté, le visage apoplectique, envahi par une barbe intempérante et drue, d'épais sourcils de crin grisonnant, sous lesquels luisaient deux petits yeux gris que la cupidité semblait aiguïser, tout annonçait la brutalité, la couardise et l'hypocrisie.

Les bras croisés sur sa large poitrine, il fumait avec une béatitude parfaite une superbe pipe en écume, culottée avec soin.

Sa femme était assise près de lui : petite personne proprette et rondolette, d'aspect débonnaire, mais dont le filet de voix dure, aigre

et mauvais, semblait tout naturellement destiné à distiller des perfidies. Un sourire facile d'ancienne commerçante, stéréotypé sur une bouche sans lèvres, atténuait mal cette impression que renforçait au contraire à de certains moments, un regard acéré.

M. et Mme Merlin — tels étaient les noms de ces deux personnages — avaient été établis, pendant vingt-cinq ans, rue des Francs-Bourgeois, à Paris. Il tenaient là une maison de passementerie en demi-gros.

Doués de cet esprit d'économie rapace qui confine à l'avarice, ils y avaient arrondi leur petit "magot" et se sentant avec l'âge venir le goût du repos, ils avaient cédé leur établissement à bon compte, puis s'étaient retirés à Nogent-sur-Marne où ils avaient acheté la petite maison qui fait le rêve de tout honnête commerçant parisien.

Mme Merlin, disons-le tout de suite, était la forte tête de la maison.

C'est elle qui, dans les circonstances graves, avait toujours pris les décisions, et comme les événements lui avaient jusque-là donné raison, M. Merlin, reconnaissant la supériorité de sa femme, avait depuis longtemps abdiqué entre ses mains, bien qu'il osât le regretter parfois.

Il suffisait de l'entendre dire avec un jeu de physionomie curieux et une intonation particulière : "Madame Merlin" pour être aussitôt fixé à cet égard.

Le ménage avait été longtemps sans enfants, il semblait que la vie de ces deux êtres, totalement absorbée par le souci des affaires, ne leur laissât point le temps nécessaire à la fondation d'une dynastie.

Puis brusquement, après huit ans de mariage, Mme Merlin mit au monde une petite fille. Cette bénédiction inespérée avait surexcité encore l'instinct d'épargne des deux époux.

Il s'agissait maintenant de travailler pour amasser une belle dot à Claire, et lui assurer, avec le concours d'une brillante éducation, un "rang choisi" dans la société.

La fortune de Claire devint l'invariable thème des conversations du ménage ; Mme Merlin surtout, plus ambitieuse que son mari, poursuivait opiniâtrément la réalisation des rêves qu'elle faisait pour l'avenir.

D'ailleurs, la jeune fille qui, maintenant, atteignait ses dix-huit ans, achevait ses études dans une grande maison religieuse de la rue Lafayette.

— On n'y voit plus, dit tout à coup M. Merlin, après un de ces silences qui se produisent souvent au cours des entretiens familiers. Il va falloir, ma bonne amie, allumer la lampe.

En effet, l'obscurité envahissante noyait la petite pièce où l'on ne distinguait plus que la blancheur de la nappe, avec quelques reflets aux vitres du buffet, et aux cuivres de la suspension.

— Encore un peu de thé ? fit Mme Merlin en penchant la théière de métal blanc vers la tasse de Mme de Serlay.

— Non Je vous remercie, j'ai peur que cela ne m'énerve.

Je ne me sens pas à mon aise ce soir.

Ne trouvez-vous pas que la température est étouffante ?

— C'est vrai, on ne respire pas.

— Voici deux jours déjà que nous avons ce temps-là, fit Merlin à son tour. Cet après-midi le ciel a été couvert un instant. Je ne serais pas étonné si nous avions un orage cette nuit.

Comme pour justifier les paroles du bon-homme, un de ces éclairs de chaleur qui traversent les soirs lourds de la saison chaude illumina subitement la salle à manger. Sous cette lueur blafarde Mme de Serlay apparut plus pâle encore.

— Il faut absolument vous soigner, fit Mme Merlin d'un ton de sollicitude évidemment exagéré. Je vous trouve moins bien portante en effet depuis quelque temps.

— Oh ! je sais ce qui me rend ainsi. Chaque fois que je vais à Paris, c'est la même chose.

— Je suis sûre que vous avez encore fait le grand tour ?

— Oui, je ne puis m'en empêcher... En sortant de chez M. Bernard, avec les valeurs que vous savez, je suis passée par la rue de Boulogne.

Quelqu'un qui eût pu examiner à ce moment les époux Merlin aurait saisi, malgré l'obscurité, l'expression cupide de leurs physionomies.

—Je sais bien que cela ne sert à rien, reprit la jeune femme d'une voix mélancolique. Après tout ce que Me Bernard m'a dit, après tout ce que je sais par moi-même, je n'ai plus d'espérance à conserver. Mais quand je me sens si près de cette maison où j'ai passé tant d'années heureuses, où ma pauvre mère adorée est morte, où vit mon...

Elle s'arrêta un instant, comme si le mot qu'elle allait prononcer paralysait sa langue et d'un geste instinctif elle porta la main à son cœur.

Cependant elle continua, plus forte :

—Mon père a ses raisons pour se montrer aussi sévère vis-à-vis de la fille qui l'a abandonné pour suivre l'homme qu'elle aimait.

Pourtant s'il savait mes souffrances, s'il comprenait bien tout ce que j'endure, il serait trop malheureux lui-même pour ne pas me pardonner.

—Bast, ne causez plus de cela, chère madame, dit Mme Merlin ; ce sujet vous fait trop de mal. Et puis, mon Dieu, ne vous désespérez pas ainsi, le temps finit toujours par arranger les choses.

La jeune femme hocha la tête d'un air de doute.

—Peut-être, dit-elle. Avec les années Gaston grandit ; ce que le père a refusé à la fille, il l'accordera peut-être au petit-fils ?

—A propos, demanda Merlin, vous avez de bonnes nouvelles des Lorrains ?

—Oui, leur dernière lettre me disait que l'enfant était superbe de santé. Le grand air de la campagne est si bon !

Ah ! j'en aurais bien besoin moi-même, et j'irai probablement d'ici peu à Vasset ; cela me changera.

A ces mots, Mme Merlin poussa son mari du coude et dit de sa voix mielleuse :

—Oh ! certainement, vous devriez aller là-bas, et pour y partir bien tranquille terminer tout de suite l'affaire en suspens. Je crois, d'ailleurs, que c'est le bon moment ; cette baisse qui a fait descendre toutes les valeurs ne peut plus durer longtemps. Merlin croit qu'il se produira sûrement un mouvement d'ici peu.

Il faudrait en profiter ; les placements sûrs et rémunérateurs à la fois sont si rares !

—C'est ce que j'ai dit à Me Bernard qui formulait quelques objections.

—Alors vous avez circulé dans Paris avec cette grosse somme : quatre-vingt-dix mille francs environ, n'est-ce pas ?

—Oui.

—C'est bien dangereux. Enfin l'important c'est qu'il ne vous est rien arrivé !

—Oh ! j'ai vérifié tout à l'heure, en rentrant. J'ai bien toute la somme. Ce n'est d'ailleurs pas bien gros ; trente mille francs de billets de banque, le reste en obligations ; en tout quatre-vingt-quinze mille. Tout cela tenait dans mon sac. J'ai placé le tout dans mon secrétaire, et me voilà tranquille. Le pays est sûr ; et puis pour entrer chez moi, il faudrait passer devant la porte de votre chambre, et vous ne pourriez faire autrement que d'entendre.

De nouveau Mme Merlin poussa dans l'ombre le coude de son mari.

—Ne vous mettez point de pareilles idées en tête, et dormez sans crainte, dit-elle.

D'ailleurs, cet argent ne doit pas rester ici plus de quatre ou cinq jours.

—C'est vrai, répliqua la jeune femme.

Mon Dieu, que je me sens lasse !

En disant cela, elle se leva. Mme Merlin en fit autant et se mit en devoir d'allumer une bougie pour la jeune femme, et la lampe pour eux.

Les yeux de Merlin, comme fascinés par une méditation secrète, s'attachaient obstinément sur Mme de Serlay.

Elle s'en aperçut, et avec un demi-sourire :

—Qu'avez-vous à me regarder ainsi, ce soir ?

—Rien... rien du tout, affirma Merlin d'un air singulier.

Je... je pensais à autre chose, à...

Il fallut quo sa femme vint rapidement à son secours.

Elle dit avec un gaieté affectée :

—Ah ! mais tu sais, si cela continue, je vais être jalouse, moi !

L'ex-passementier partit d'un gros rire.

Pendant ce temps la jeune femme s'était emparée du bougeoir que lui tendait Mme Merlin.

—Au revoir, mes amis, dit-elle, et lentement elle ouvrit la porte, puis se retira.

Les Merlin étaient seuls.

L'obscurité du dehors était maintenant profonde. Les plateaux de Villiers et de Champigny situés en face de la Villa étaient noyés de lourdes ténèbres, ça et là piquées de points lumineux.

L'air devenait de plus en plus étouffant ; les rideaux de mousseline pendaient maintenant aux fenêtres, complètement immobiles. Au loin le train de Paris s'enfuyait dans la nuit avec un sifflement plaintif.

Merlin avait repris sa pipe, et, retournant le fourneau, s'apprêtait

à la secouer sur le bord de son assiette quand sa femme l'arrêta en lui saisissant la main.

—Chut ! dit-elle.

En même temps, elle étendit le bras d'un air mystérieux.

On entendait le pas dolent de la jeune femme qui faisait craquer le plancher de sa chambre, située au fond du rez-de-chaussée sur le jardin, immédiatement après celle des propriétaires.

Le bruit d'une porte qu'on ferme se fit entendre.

—Elle est entrée chez elle, fit Mme Merlin, maintenant nous pouvons causer.

Tout à coup Merlin eut un sursaut.

—Imbéciles que nous sommes ! grogna-t-il d'un air de dépit.

—Quoi donc ?

—Eh bien, le verrou ? ... Tu sais bien qu'elle a l'habitude de s'enfermer.

—Est-ce que je ne pense pas à tout, mon pauvre homme ! L'autre jour j'ai fait légèrement dévier le pêne d'un coup de marteau. Il n'entre plus dans la gâchette, et j'ai dit à Marguerite que le serrurier viendrait l'arranger sous peu.

Merlin regarda sa femme avec admiration.

—Voyons, reprit-elle, en s'asseyant en face de lui, nous n'avons plus de temps à perdre.

La façon dont elle prononça ces mots, en fixant sur son mari ses yeux noirs perçants, le fit tressaillir malgré lui.

Elle le remarqua et continua :

—C'est que maintenant, vois-tu, il ne s'agit plus de reculer.

Si nous attendons un jour ou deux tout est perdu. Tu as entendu ce qu'elle disait tout à l'heure ?

Elle compte partir à la campagne et y rester quelques semaines.

D'un autre côté, jamais l'occasion n'a été plus favorable ; elle ne se doute de rien. Cette histoire des actions des Grands Immeubles à racheter a pris à merveille ; elle nous a rapporté la somme en billets de banque et en obligations au porteur. C'est tout ce que nous demandions.

J'avais pour que le notaire, le vieux Bernard, qui est un finaud pourtant, n'éventât la mèche et ne voulut pas donner l'argent, ou qu'il vint lui-même avec des valeurs nominatives.

Mais tout a réussi, il ne s'agit plus maintenant que de frapper le grand coup !

Merlin, la tête basse, silencieux, tressaillit une seconde fois.

—Voyons, reprit-elle, pas d'enfantillage ! Ce n'est pas à présent que tu vas te mettre à avoir des scrupules ? Ah ! voilà bien les hommes !

Ça fait le malin, ça prend des airs terribles ; et puis tout à coup plus personne !

Allons qu'est-ce qui t'arrête ?

Tout ce qu'il y avait à dire, nous l'avons dit... .

—C'est vrai, mais tout à l'heure quand je l'ai regardée elle s'en est aperçue ; et il m'est passé des tas de choses dans la tête.

Il m'a semblé qu'elle me devinait ; pendant une seconde j'ai senti quelque chose d'intolérable... .

J'ai cru que j'allais crier la vérité... .

—Tu es fou, tu t'imagines des bêtises. As-tu seulement pris ton rhum, ce soir ?

—Non... oui, je ne sais plus.

—C'est à dire que déjà tu perds la tête... Or, ce n'est pas le moment ; tiens, avale-moi ça.

Et Mme Merlin, débouchant un carafon, d'où s'échappa une pénétrante odeur de vieil alcool, remplit jusqu'au bord un verre à Bordeaux.

—Tu veux que je boive tout cela ?

—Oui, oui, va donc ! C'est nécessaire ce soir. Tu vois, moi-même qui ne prends jamais rien, je vais m'en verser un grand coup.

Ils burent silencieusement. La violence du spiritueux fit presque aussitôt monter une flamme à leurs joues.

—Tu as raison, fit Merlin ragailardi, en se levant et en marchant doucement dans la salle à manger.

Et puis, nous ne faisons pas grand mal, la particulière est déjà aux trois quarts fichue ; elle n'irait pas jusqu'à l'automne !

Ainsi tu as bien pensé à tout ?

—A tout, te dis-je.

—Et du côté des Ferron, il n'y a pas de danger ?

—Tu sais bien qu'ils ne viennent jamais que le samedi soir pour jusqu'au lundi. Il n'y a que la vieille mère Dartoy, leur tante.

Mais, à cette heure-ci, elle est déjà couchée depuis longtemps ; de plus, elle est sourde comme un vieux pot !

Merlin s'était arrêté près de la fenêtre, sondant les ténèbres d'un regard fouilleur.

La berge de la Marne s'étendait au loin, déserte, et la rivière silencieuse semblait une lente coulée d'encre.

Il se retourna vers sa femme.

—On n'entend plus rien... Elle doit être couchée.

—Elle dort, sans doute.

Tous deux croisèrent un regard sinistre.

Tout à coup un fracas d'argenterie les fit sursauter comme si une explosion eût eu lieu à deux pas d'eux.

Ils devinrent affreusement pâles, et furent obligés de s'asseoir.

—Que nous sommes bêtes, fit Mme Merlin, c'est toi qui, en te retournant, vient de faire tomber une petite cuiller.

Ils respirèrent, à demi étouffés d'émotion.

Bertin vint vers la table, et, coup sur coup, se versa deux pleins verres de rhum qu'il vida d'un trait.

Des plaques rouges marbrèrent son cou trapu, les veines de ses tempes se gonflèrent, ses yeux verts s'illuminèrent de lueurs.

—Allons ! dit sa femme.

Et, lentement, elle ouvrit la porte dont elle avait exprès huilé la serrure et les gonds, et qui tourna sans bruit.

Puis tous deux retirèrent leurs chaussures et s'avancèrent sur la pointe du pied, retenant leur souffle.

Un bruissement sourd de branches et de feuillages venait du jardin ; le vent se levait. On entendait au loin, vers Neuilly, les sourds grondements de la foudre, l'orage se rapprochait.

Les misérables avançaient, Merlin le premier.

Tout à coup, un formidable roulement de tonnerre éclata.

D'instinct l'homme recula, se colla contre la muraille, une sueur froide aux tempes.

Toute sa force venait de l'abandonner.

Il prit le bras de sa femme.

—Non, non, je ne peux pas !... J'ai peur !

Et ses dents claquaient.

—Allons donc, lâche, lui souffla sa femme au visage.

Et lui prenant la main, elle la serra avec une violence indicible, comme pour lui faire entrer de force sa volonté, à elle, dans la peau. En même temps, ses yeux étincelaient.

Honteux, Merlin se raidit, fit un pas, pénétra dans sa chambre, puis vint à la porte de Mme de Serlay et mit la main sur la clef.

Mais comme il allait tourner, la porte s'ouvrit brusquement, tirée de l'intérieur.

En même temps un éclair terrible fulgurait.

Sur le seuil, toute blanche dans son déshabillé de nuit, la jeune femme apparut, surgissant comme un fantôme.

Les assassins reculèrent terrifiés d'épouvante.

Au même instant un coup de foudre effroyable ébranla la maison, tandis qu'un serpent de feu aveuglant plongeait en face dans la rivière.

—Que voulez-vous ? fit Mme de Serlay, en apercevant les Merlin.

Mais elle n'acheva pas, en une seconde d'indicible horreur elle venait de tout deviner.

Elle jeta un cri fou !

Mais déjà une main velue s'était abattue sur sa bouche qu'elle comprimait étroitement, en même temps un terrible étai serrait son cou. Elle recula, fléchit sur ses genoux, tomba à demi renversée sur le lit.

Alors ce fut un groupe hideux ; les torsions atroces de l'étouffement jetaient ce corps jeune et souple en d'épouvantables sursauts ; mais l'étai vivant tenait bon, se resserrait toujours, broyant les chairs.

Marguerite, inerte, glissa sur la descente du lit. Aussitôt Merlin mit ses deux genoux sur sa poitrine qui craqua ; les jambes, les bras s'agitèrent convulsivement.

De minute en minute de larges éclairs déchiraient la nuit. A la lueur blafarde, Merlin voyait les yeux hagards de sa victime fixer sur lui un effrayant regard. Mais le vent du crime avait soufflé dans son sang, son âme de brute était descendue toute entière dans ses mains féroces, et la folie du meurtre vibrait jusque dans ses cheveux dressés !

Mme Merlin qui demeurait à quelques pas, haletante, s'approcha, s'accroupit pour voir.

Dans le silence horrible on n'entendit plus qu'un râle sourd, coupé de hoquets sinistres où palpait encore la vie brusquement arrachée.

Le corps se raidit dans un spasme épouvantable, avec une tension de tous les muscles contractés, puis la tête retomba lourde, la chair s'affaissa.

Les assassins reculèrent.

Merlin alla chancelant vers la fenêtre, l'ouvrit toute grande et, penchant la tête au dehors, il aspira goulûment une longue gorgée d'air frais, saturé de l'électricité flottante.

La femme s'était approchée.

Brutalement il la repoussa, et de ses lèvres qui tremblaient machinalement, il répéta :

—Elle est tuée ! tuée !

Mme Merlin, glissant dans l'ombre, était allée dans la salle à manger.

Alors, se voyant seul, tout à coup, l'assassin eut peur, il fut sur le point de crier.

Mais la lumière apparut, il respira. Sa femme rentrait apportant le rhum qu'elle était allée prendre.

Alors, sans attendre, il lui arracha le flacon, appliqua violemment ses lèvres au goulot et renversa la tête.

On entendit le bruit sourd de ses larges gorgées.

—Malheureux ! cria Mme Merlin, tu vas être ivre !

Mais il ne l'écoutait pas, continuant de boire, secouant négativement la tête.

Enfin il reposa lourdement le flacon sur la cheminée, puis passa la main sur son front tout brillant de sueur.

Tout à coup, en se tournant, il aperçut sa victime au pied du lit. Un frisson le saisit, secoua tous ses membres. Il voulut fermer les yeux, mais une force mystérieuse le poussait vers l'horrible spectacle.

Il se pencha, regarda d'un air idiot le visage de Mme de Serlay tout marbré de plaques violacées, avec des yeux dilatés d'épouvante, et qui semblaient le poursuivre d'un regard obstiné.

Hypnotisé, il se courbait de plus en plus, et il sentait couler le long de son dos des filets de sueur glacée.

—Eh bien ! que fais-tu là lui demanda Mme Merlin qui conservait toute sa tête. Pourquoi la fixes-tu ainsi ?

Puis elle saisit une serviette et la jeta sur le visage de leur victime.

—Au secrétaire, maintenant, dit-elle.

A l'aide d'une petite clef qu'elle venait de prendre dans le portemonnaie découvert dans une jupe, elle ouvrit le meuble d'acajou incrusté de cuivre dans lequel Mme de Serlay avait enfermé ses valeurs et ses bijoux.

Elle n'eut pas de peine à les trouver dans un tiroir secret, dont la pauvre jeune femme lui avait enseigné l'ingénieux mécanisme, au cours d'une confidence intime.

Les billets de banque, rapportés de Paris le jour même, étaient là en liasses épinglées, auprès se trouvaient les obligations dans une serviette de cuir.

Mme Merlin se mit à compter. Derrière elle, son mari, muet, la regardait faire.

A palper ces papiers précieux, la misérable femme sentait flamber en elle l'ardente cupidité qui faisait le fond de son âme ; ses mains avaient un tremblement.

—Quatre-vingt-seize mille francs, dit-elle les yeux étincelants ; et ce n'est pas tout, il doit y avoir encore là, dans le tiroir de gauche, quelques billets bleus.

—Economies de femme seule, conclut-elle, ironique et cynique.

Effectivement, elle les découvrit, les ajouta aux autres, y mêla l'or et l'argent qu'elle draina de tous les coins du meuble, et, versant le tout sur le tablier du secrétaire, dans la griserie de ce spectacle, elle ne put réprimer un battement de mains.

—Vois, Merlin... tout ça, à nous !... C'est une fortune... une fortune... pour Claire... la chère enfant ! Et pour nous aussi... pour nous.

Ah !... de l'or !

Et elle répétait les mêmes phrases avec obstination pendant que Merlin gagné par sa fièvre, plongeait à son tour ses grosses mains brutales dans le tas frissonnant des billets de banque et faisait couler des pièces d'or entre ses doigts.

—Maintenant, dit Mme Merlin, après un instant, il ne faut pas perdre la tête, tout est loin d'être fini... Tu sais ce qu'il nous reste à faire ?

Agissons vite, le jour se lève à trois heures à présent, nous avons tout au plus le temps.

En disant ces mots, elle le prit par la main.

Inerte, il la suivait comme un enfant.

Ils sortirent alors de la pièce, traversèrent la salle à manger et descendirent dans le jardin. Puis ils s'engagèrent dans l'allée du milieu qui aboutissait à une sorte de petit rond-point, où s'arrondissait une corbeille.

Le passementier, qui portait une lanterne sourde, s'arrêta, tourna sur lui-même et projeta la lumière sur le sol comme s'il cherchait à s'orienter.

—C'est ici, fit la Merlin, avec autorité, en désignant du pied un endroit de l'allée imperceptiblement renflé.

—Tu as raison, c'est en face du deuxième rosier en partant du rond-point.

—Eh bien ! va chercher ta pioche.

Un petit hangar, formé de quatre ou cinq planches clouées ensemble, s'appuyait à la muraille de clôture, au fond du jardin, à gauche. C'est là que Merlin enferma ses outils de jardinage : bêches, pelles, arrosoirs, binettes, etc...

Il s'y rendit, et comme il se penchait en tâtonnant pour saisir une pioche perdue dans un fouillis hétéroclite de débris, de pots à fleurs et de bouteilles vides, quelque chose jaillit de l'ombre, glissa entre ses jambes et disparut.

Il recula, terrifié, laissant échapper la lanterne qui roula sur le sol et faillit s'éteindre.

—Que tu es bête ! Mon pauvre ami, fit Mme Merlin qui l'avait suivi, tu perds la tête absolument.

—Mais... ce... cette, enfin tu n'as pas vu ?

—Eh bien, quoi ? C'est la chatte des voisins qui rôde tous les soirs par ici.

Je l'ai rencontrée cent fois, toi aussi.

Allons, viens !

Saisissant la pioche et ramassant la lanterne, elle l'entraîna derrière elle d'un geste impérieux.

L'orage avait cessé, mais la pluie diluvienne qui l'avait suivi continuait à tomber, noyant les allées, transformant les ornières en torrents.

Tous deux étaient trempés, mais ils ne s'en apercevaient point, respirant à pleins poumons, pour apaiser leur sang enflammé, la fraîcheur qui montait de la terre mouillée.

L'assassin prit sa pioche en mains, et se mit en devoir de déblayer une étendue de terrain qui couvrait à peu près deux mètres carrés.

Au bout d'un moment, sous les gravats et le cailloutis, il mit à jour une surface qui sous la pioche rendit le son du bois. C'était la plaque d'une ancienne citerne, ou mieux un couvercle, destiné à fermer une excavation que les Merlin avait supprimée.

Cette citerne, qui servait au précédent propriétaire de la villa, leur avait causé, dès les premiers temps de leur séjour, quelques inquiétudes au sujet de Claire, leur fille, encore petite, et qui jouait habituellement dans cette partie du jardin.

Dans l'horrible plan qu'avait adroitement machiné Mme Merlin, elle devait être utilisée de nouveau.

Quelques coups de pioche dégagèrent la couverture sur ses quatre côtés, et bientôt, elle fut enlevée, laissant voir l'intérieur de l'excavation assez large, et profonde de deux mètres environ.

—Tout va bien, fit Mme Merlin, en se penchant vers le trou qu'elle sembla mesurer du regard.

Mais brusquement, elle se redressa, hagarde, le bras tendu vers la grille, les prunelles dilatées, livide.

—As-tu entendu ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

—Quoi donc ? fit l'homme qui se dressa à son tour, abandonnant son travail, et qui, lui aussi, prêta l'oreille.

—La sonnette... la grille... quelqu'un est entré... Va voir.

Mais il ne bougea pas, comme hypnotisé tout à coup ; il ne put même pas parler.

Elle le regardait hésitante. Puis elle eut un haussement d'épaules, un regard pitoyable.

—Nous sommes fous, dit-elle, c'est le vent !

Allons, allons, tout est prêt, finissons, continua Mme Merlin.

Et tous deux reprirent le chemin de la maison.

Au moment où ils mettaient le pied sur la première marche du perron, Merlin s'arrêta brusquement, écoutant.

—On dirait qu'on a parlé, fit-il, tu n'entends pas ?

Oh ! ce serait épouvantable, si elle n'était pas morte !

A cette idée ses jambes se dérochèrent sous lui, il se laissa tomber sur les marches.

Mme Merlin se pencha, anxieuse.

—Non, c'est impossible.

D'ailleurs, je me souviens, ce bruit c'est la grande horloge de la salle à manger.

Puis, rudoyant son mari, elle le força à se lever, et à rentrer dans la maison.

—Tu as raison, fit-il entre ses dents, lorsqu'en entrant dans la pièce il reconnut la nature du son qui l'avait effrayé.

Puis ils pénétrèrent dans leur chambre et Mme Merlin y prit dans son armoire un drap destiné à servir de linceul à leur victime.

Ensuite ils entrèrent dans la seconde pièce, et s'approchèrent de la morte.

Il fallait la déshabiller, mais ses membres, quoique tièdes encore, s'étaient en partie raidis dans les terribles convulsions de l'agonie ; ils se prêtaient mal à l'opération.

Merlin n'avancait pas, se reprenait à vingt fois pour recommencer la même besogne.

—Tiens, laisse-moi, fit sa femme, tu m'agaces avec tes maladresses... J'en sortirai mieux toute seule.

En effet, le cadavre apparut bientôt, revêtu seulement de la chemise.

Alors, prenant le drap, les assassins y roulèrent la malheureuse jeune femme, et, pour éviter les flottements de la toile, la garrotèrent à la taille, au cou et aux genoux avec le cordon de tirage que, dans le désarroi de cette situation tragique, ils arrachèrent comme ils purent aux grands rideaux de la fenêtre.

La lumière de la bougie, posée tout près d'eux sur une chaise, éclairait crûment la scène, découpant sur la muraille des ombres agrandies et monstrueuses.

Ils ne parlaient pas, le crime a peur du bruit, ils se passaient les objets en une hâte fébrile.

Et c'était un spectacle effrayant que cette veillée funèbre d'un nouveau genre, passée par les assassins auprès de leur victime, dont on apercevait le lamentable corps, rigide et tendu sous les sinistres bandelettes d'un épouvantable ensevelissement.

Après l'orage, le vent un instant apaisé, s'était élevé de nouveau, violent ; par moments de brusques rafales faisaient battre les fenêtres, menaçaient d'éteindre la bougie dont la flamme vacillait éperdument... alors, ils s'arrêtaient.

Tout à coup, dans le grand silence de la nuit, l'horloge sonna, tel un glas.

—Deux heures, dit Mme Merlin, tressaillant...

Vite... Dépêchons-nous.

Ils prirent le cadavre, l'un par les pieds, l'autre sous les bras, le transportèrent à travers le corridor, et le descendirent jusqu'au bas du perron.

Là, ils s'arrêtèrent et respirèrent bruyamment.

—Elle est lourde, dit Mme Merlin, je n'en peux plus, allons, Merlin, va chercher à boire là-haut !

Heureux d'échapper, ne fut-ce qu'un instant à la terrible besogne, Merlin remonta, puis redescendit bientôt avec la bouteille de rhum.

Et tous deux, avides de s'étourdir, y burent à même une copieuse gorgée.

Puis ils reprirent leur sinistre fardeau, et vinrent le déposer à terre, tout au bord de la citerne mise à découvert tout à l'heure.

Merlin alla chercher une échelle courte dans le hangar et descendit dans l'excavation dont il voulait explorer le fond.

Elle allait en s'évasant, offrant en bas, sur un côté, une largeur de près d'un mètre cinquante qui s'augmentait encore par l'ouverture d'une galerie de trente centimètres de profondeur, creusée autrefois pour un projet de pièce d'eau auquel on n'avait pas donné suite.

—Tout va bien, fit Merlin en remontant un peu, maintenant pousse-la de mon côté, et va doucement.

Mais, comme la misérable se mettait en devoir d'obéir, elle se sentit tout à coup le bras saisi, pendant que la voix de son mari lui soufflait sur un ton d'indicible terreur.

—Nous sommes perdus... regarde... là... là...

Et le bras tendu, il désignait dans l'ombre, à vingt pas d'eux environ, un homme frappé par la projection du rayon lumineux de la lanterne. Immobile, effrayant, il semblait les contempler.

—Malheureux ! vociféra le Merlin qui devint à son tour effroyablement pâle, se dressa dans un sursaut de terreur et de rage à la fois, et se rua en avant.

Mais elle s'arrêta brusquement, secouée des pieds à la tête d'un rire nerveux, dont les éclats sonores avaient dans cette situation quelque chose de monstrueux.

—Tu me feras mourir de peur, imbécile !

Ne vois-tu pas que c'est l'épouvantail des Tochart que nous apercevons d'ici, par dessus la haie ?

—C'est vrai ! exclama Merlin qui rit à son tour d'un air stupide.

Mon Dieu ! mon Dieu ! quand tout cela sera-t-il fini !...

Puis, la besogne lugubre fut reprise.

Se tenant d'une main à l'échelle, Merlin fit basculer le cadavre lentement, tandis que sa femme assurait la descente en le retenant de son côté sous les bras.

La victime fut ainsi descendue, échelon par échelon. Arrivée au bas, Merlin la prit et l'introduisit la tête en avant dans la galerie de côté.

Mme de Serlay était de taille moyenne, aussi les prévisions des misérables se trouvèrent-elles justifiées.

Le corps remplissait le fond de la citerne de son côté le plus large.

Merlin jeta un dernier coup d'œil, puis remonta.

Quelques minutes plus tard la citerne était refermée comme primitivement.

Dans sa tombe improvisée Marguerite de Serlay, victime de l'or, dormait son dernier sommeil.

Armé d'une pelle, Merlin rejeta la terre qu'il avait déblayée tout à l'heure, et la tassa soigneusement.

Ensuite il râtissa méthodiquement les cailloux, de façon à dissimuler complètement les traces de piétinement, puis il se redressa un instant, le visage inondé de sueur.

A ce moment, les ténèbres opaques jusque-là semblèrent, vers les coteaux de Champigny, se diluer dans une luminosité blafarde.

La nuit, complice du crime, s'enfuyait la première.

—Dépêchons, Merlin, voici le jour.

—C'est fini.

En disant cela il donna encore quelques coups de rateau, puis, se reculant un peu, jeta un coup d'œil sur son travail.

Il avait opéré d'une adroite façon : nul n'eût pu deviner maintenant quel atroce mystère se cachait sous le sable honnête de ce jardin bourgeois.

Merlin essuya son front du revers de sa manche, puis il alla reporter ses outils dans le hangar où il les serrait d'ordinaire.

Dans le demi-jour il aperçut presque à la place où il l'avait trouvé dans la nuit le chat des voisins qui, accroupi sur le fond d'une futaille, fixait sur lui ses yeux d'or étincelants et mystérieux.

La vue de cet animal, énigmatique entre tous, et qui semblait

avoir assisté en témoin au sombre travail de la nuit, causa un indéfinissable malaise à Merlin.

Un accès de fureur empourpra son visage, il fut sur le point de l'étrangler.

Mais il se retint ; dans les circonstances présentes, tout incident qui eût pu faire intervenir le voisinage devait être soigneusement évité.

Il rentra dans la maison où, déjà, sa femme l'avait précédé.

Activement, elle rangeait la chambre de la victime, faisait disparaître les traces de la lutte, secouait les tapis, mettait les meubles en place, et pendait soigneusement les jupes dans l'armoire.

Avec le jour, une réaction s'opérait ; ils recouvraient du sang-froid.

D'ailleurs la pièce avec son lit fait et les meubles rangés ne rappelait plus qu'imparfaitement à Merlin l'horrible drame qui s'y était joué.

Tous deux à cette heure respiraient.

Assis l'un en face de l'autre près du secrétaire qu'ils avaient rouvert, ils avaient aligné sur le tablier abaissé l'argent et les valeurs, et sans bruit, ils comptaient.

Et, fascinés, grisés par cet or qu'ils adoraient, qu'ils avaient si ardemment convoité et qu'ils tenaient maintenant, ils oubliaient le crime, l'infamie !

Ils s'égarèrent en projets, échafaudaient l'avenir, un avenir plus brillant encore, ruisselant d'or, de luxe et de considération, d'autant plus basse qu'elle s'achète. Même ils s'attendrissaient et parlaient de leur fille, de sa dot, assurés maintenant du succès.

Criminels et sacrilèges, cyniques et sentimentaux, mélange humain d'ombres et de lumières.

Ils n'avaient pas songé un seul instant à se coucher ; les émotions de la nuit en allumant une fièvre dans leurs veines, ne leur eussent point permis de se reposer.

Et pour se maintenir éveillés ils avalaient de temps en temps un verre de rhum et se refaisaient de l'audace avec de l'alcool.

Les comptes terminés, Merlin parla de ce qu'il convenait de faire maintenant, revenant surtout à cette idée qu'il fallait quitter Nogent, la maison.

Il émit diverses propositions sur la façon d'opérer pour éviter jusqu'au moindre soupçon.

Elle discuta les moyens, les corrigea, en indiqua de plus pratiques. Si bien qu'en devisant ainsi ils atteignirent sept heures du matin, l'heure à laquelle ils se levaient d'habitude.

Comme Mme Merlin se rendait à la cuisine pour y élaborer le café traditionnel, un violent coup de sonnette l'arrêta, toute pâle.

Elle revint près de son mari, et tous deux se regardèrent, muets, frissonnant instinctivement de la même pensée.

Un second coup de sonnette retentit, puis des aboiements se firent entendre.

Les assassins écoutaient immobiles, et ce simple bruit leur semblait à cette heure plus terrible que les éclats de tonnerre de la nuit passée.

---Eh bien ! qu'attends-tu ? demanda enfin Mme Merlin qui, la première, prit un parti ; va ouvrir.

Troublé, chancelant, le mari obéit.

En arrivant dans le jardin, il aperçut derrière la grille l'uniforme sombre d'un sergent de chasseurs à pied.

Dans son trouble, il crut à un gendarme, et cette apparition inattendue le fit tressaillir d'effroi.

Mais il ne pouvait reculer, le militaire, qui le voyait, l'appelait d'une voix impatiente, par son nom.

Enfin il ouvrit lui-même la grille, à la stupéfaction de Merlin qui ne comprit pas qu'elle fût seulement fermée au pène, puis il entra.

C'était un jeune homme de vingt-trois ans environ, à la physiologie franche et martiale, aux traits sympathiques.

---Mme de Serlay ? demanda-t-il d'une voix altérée par l'émotion.

C'était la foudre tombant aux pieds de Merlin.

---Mme de Serlay, répéta-t-il d'un air abêti, les yeux écarquillés, je... non... c'est-à-dire.

Le militaire était trop absorbé lui-même pour s'apercevoir du trouble où ses paroles jetaient l'ex-passementier.

---Oui, dites-moi tout de suite où elle est... j'ai un grand malheur à lui annoncer.

Comme il achevait d'une voix saccadée, Mme Merlin parut. Prudemment elle venait à la rescousse de son mari.

En chemin, elle se composa une attitude et ce fut avec un calme surlissant qu'elle dit :

---Monsieur, Mme de Serlay est partie en voyage... depuis deux jours.

Mais de quoi s'agit-il donc ?

Et elle ajouta, se tournant vers son mari :

---Fais donc attention, tu restes là devant la porte, tu empêches Monsieur d'entrer.

Et d'un geste gracieux, elle invita le sous-officier à pénétrer dans

le jardin. Puis tous se dirigèrent vers la maison, pendant que le sergent se tournant vers le chien qui l'accompagnait, un magnifique caniche noir aux beaux yeux intelligents et presque humains, disait la main levée d'un geste menaçant :

---Voux-tu te taire, Négro, voux-tu te taire !

L'animal impatient se coucha un instant aux pieds de son maître, puis se releva, sembla aspirer dans l'air une mystérieuse émanation, et d'un bond se précipita dans la maison, courant droit à la chambre de Mme de Serlay.

Mais la porte était fermée, force lui fut de s'arrêter là. Alors il poussa un aboiement plaintif et prolongé.

---Tiens, fit le sergent en se tournant vers les Merlin, vaguement troublés, il aboie comme s'il y avait un mort dans le voisinage.

II

C'était une de ces brûlantes journées de fin de juillet, où le soleil rutilait en rayons ardents sur les plaines que rougissent les ors des blés mûrs.

Dans le ciel uniformément bleu, de ce bleu limpide et intense qui paraît si profond, qu'il nous donne vraiment la sensation de l'éternel infini, pas un nuage, pas une ride, nulle tache.

Et malgré la brise molle, cependant rafraîchissante qui faisait frissonner les frondaisons, la nature comme absorbée jouissait d'un calme grandiose.

Accablés par la température de la chaude saison, les insectes, les oiseaux se taisaient, somnolaient en une inconsciente adoration de l'astre divin.

Au loin dans les champs, les brunes silhouettes des moissonneurs se profilaient confusément dans une atmosphère rose et vaporeuse tout imprégnée de poussière dorée.

La ferme des Lorrain, située à l'embranchement même des routes poudreuses qui conduisent, l'une à Montigny, dans le département de l'Aisne, l'autre à Vasset en passant devant Cerfroid, carrefour où finissent de s'écrouler les ruines de l'antique couvent jadis habité par un ancien ordre fameux — celui des moines trinitaires — la ferme, disons-nous paraissait déserte, comme abandonnée.

Dans cet agreste et délicieux paysage que bornent d'un proche horizon, à droite de fertiles collines, à gauche la délicieuse rivière du Clignon, toute bordée de saules, d'ajoncs, et plus loin bornée par les bois de Vaux, on n'entendait qu'un seul bruit. Mais combien suggestif ce tic-tac régulier du moulin de Vasset qui, toujours en mouvement, suffisait à détruire l'impression de morne solitude qu'aurait infailliblement ressentie l'étranger voyageur en pénétrant dans le joli village silencieux à cette heure.

Pourtant, tous les habitants n'étaient pas à la maison.

La ferme des Lorrain, non plus que Vasset, n'était absolument déserte.

Bientôt, en effet, apparurent à la porte charretière un jeune homme et un enfant, causant et riant comme des fous.

Le jeune homme vêtu d'un sombre uniforme de chasseurs à pied, sur les manches duquel brillait un galon d'argent, n'était autre que l'aîné des fils Lorrain, Pierre, un beau garçon de vingt-trois ans.

Brun, de taille un peu au-dessus de la moyenne, bien découpé, le torse développé, les membres vigoureux et non dépourvus d'élégance nerveuse, le sergent portait crânement sur ce corps de jeune athlète une jolie tête caractéristique.

Dans son visage d'un ovale antique, s'ouvraient, profonds et doux, deux grands yeux bruns striés d'or qu'ombrageaient de longs cils. Son nez droit, aux narines bien ouvertes, sa bouche d'un dessin pur, son menton rond, et quelque peu proéminent donnaient à sa physionomie un caractère de fierté, d'énergie courageuse et de bonté tout à la fois.

Il riait, découvrant une double rangée de dents un peu grandes, mais blanches et bien placées.

Et près de lui, joyeux, turbulent, adorable de jeunesse, gambadait un gamin de sept ans, blanc, rose et blond comme les blés de juin, au visage affiné déjà, aux allures inconsciemment élégantes.

Tous deux, l'homme et l'enfant, jouaient, bavardaient sans contrainte, comme des êtres habitués l'un à l'autre, et qui s'aiment.

Sur la route, s'égrenait, en notes perlées, le rire exquis d'insouciance de ce blond petit homme qui, perché tout à coup sur une vieille herse, envoyait à son grand frère Pierre, comme il l'appelait, toute une série de pieds de nez ironiques.

Subitement des pas retentirent, faisant sonner, en écho, les murs de la ferme, puis la haute stature du meunier Debas apparut au tournant de la route.

Aussitôt, le sergent s'avança vers lui, la main tendue.

---Eh bien ! mon Pierre, fit le meunier de sa rude bonne voix, tu n'es donc pas à la pêche ?

---Impossible, je suis de garde.

---Ah ! comment cela ?

---Mais ne faut-il pas que je veille sur ce petit diable de Gaston ?

—C'est juste. Bien qu'il soit assez habitué à jouer seul, répliqua le meunier.

—Seulement, puisque tu es là, il en profite, on n'a pas toute l'année son grand frère de lait, n'est-ce pas, mioche ?

En disant cela, le brave homme caressa de sa grosse main la joue rose de l'enfant.

Puis, après un moment de réflexion, il reprit :

Cependant, si tu avais eu dix minutes à me donner, je t'aurais fait voir un joli coup.

J'ai découvert à cinq minutes au-dessous du moulin, au premier tournant de la rivière, un trou sablé, où les goujons sont aussi nombreux que les cousins en cette saison.

On pourrait d'un seul coup d'épervier faire une belle friture. Toi qui aimes cela...

Pierre, alléché par cette tentation, réfléchit un instant, regarda tour à tour l'enfant et le meunier, puis prenant subitement son parti :

—Allons voir, dit-il.

Sois sage, Gaston, et ne t'éloigne pas, continua-t-il en s'adressant au gamin, je reviens dans dix minutes.

Et, allègrement, il suivit le meunier qui dévorait la route à grandes enjambées.

Bientôt, ils disparurent derrière le moulin.

Profitons de ce répit pour dire qui était l'enfant que le sergent venait de laisser à lui-même pour un moment.

Bien qu'il n'eut pas quitté la ferme depuis sa venue au monde, il n'était point d'essence paysanne.

Gaston était le fils de Mme de Serlay, la malheureuse victime des Merlin.

En réalité, d'ailleurs, la pauvre femme n'avait aucun droit de porter ce nom, car l'union qu'elle avait contractée ne reçut jamais la consécration légale.

Marguerite Dubois était la fille de M. Dubois, juge d'instruction à Paris.

Sortie de pension à seize ans, peu de temps après la mort de sa mère, elle vint habiter avec son père le petit hôtel de la rue de Boulogne, où grâce à son intelligence, à son esprit d'ordre, elle sut prendre en peu de mois la direction cependant compliquée de cet intérieur luxueux.

La fortune de son père, sans l'éblouir, ne la gênait pas non plus. Elle avait en elle ce qu'il fallait exactement pour en jouir sans en abuser, pour s'en réjouir sans orgueil.

Mais M. Dubois, souvent obligé par les exigences de sa profession de rester absent des journées entières, parfois même des soirées ou des nuits, négligeait trop cette jeune fille, à l'intelligence vive, doublée d'une ardente imagination.

Bien des fois, Marguerite se trouva forcée de remplir, vis-à-vis des nombreuses connaissances de son père, le double rôle de maître et de maîtresse de maison. Ce fut ce qui la perdit.

Parmi ceux qui venaient assez régulièrement en soirée dans le confortable hôtel de la rue de Boulogne se trouvait un jeune homme de vingt-six ans, d'allures originales, d'esprit très parisien, et plutôt bien que mal physiquement.

Doué d'un sens artistique très développé, Jean de Serlay chantait quelquefois au piano, tandis que Marguerite l'accompagnait.

Et, tout en soignant avec amour, et quelque peu de fatuité, sa méthode et sa chaude voix de baryton, il enveloppait la jeune fille de longs regards passionnés, où se lisait déjà l'expression d'un amour contenu.

Rougissante alors, elle baissait la tête, doucement troublée, et sous l'aurole de ses boucles blondes, qui s'affolaient à son front et à ses tempes, ses oreilles subitement vermeilles trahissait les doux émoi qui s'emparait d'elle.

Ce fut ainsi pendant des semaines, des mois.

Puis un jour vint où, sous la poussée des effluves printaniers, Jean osa dire, une après-midi qu'il se trouvait seul avec Marguerite au petit salon, ce que depuis longtemps chantaient ses yeux et trahissaient ses soupirs.

Il aimait sincèrement, profondément, et sous les chaudes inflexions de sa voix vibrante de passion, Marguerite, éperdue, sentit son cœur se fondre de joie.

Sans savoir, plus tard, comment cela s'était fait, elle laissa échapper l'aveu qui brûlait aussi ses lèvres et sentit l'haleine tiède de Jean effleurer ses cheveux blonds.

A partir de ce jour, elle vécut d'une vie intérieure très particulière, toute imprégnée de sensations amoureuses, sans cesse renouvelées et toujours plus puissantes, et elle atteignit ses dix-huit ans radieusement embellie par l'amour.

D'un commun accord, les jeunes gens décidèrent d'informer leurs parents du doux projet qu'ils avaient formé, en leur demandant un consentement indispensable à sa réalisation.

Marguerite choisit pour cela l'un des jours de repos de M. Dubois, et après l'avoir préparé à cet aveu important par d'adroites câlineries, lui dit son amour partagé et son légitime désir.

Mais, à sa profonde stupéfaction, M. Dubois refusa net, et en termes durs, de jamais autoriser cette union.

Questionné par sa fille, il dit ce qu'il savait de la famille de Serlay.

Famille de noblesse ancienne, mais ruinée presque complètement par la paresse héréditaire de ses rejetons mâles qui malheureusement étaient en outre affligés tous de la même incurable passion, celle du jeu.

En effet, depuis trois générations, les messieurs de Serlay étaient joueurs effrénés de père en fils.

Le dernier, le père de Jean, en était aujourd'hui réduit à une modeste rente de 6,000 francs, après avoir gaspillé, sur tous les tapis verts de l'Europe, non seulement les restes d'un patrimoine déjà fort entamé, mais encore les 300,000 francs que lui avait apportés en dot feu Mme de Serlay.

Or, selon toute vraisemblance, et par loi d'atavisme, Jean ferait un jour comme ses aînés.

La terrible passion le saisisrait à son tour, et la fortune de Marguerite se trouverait rapidement engloutie.

C'était la misère probable en perspective ; tout au moins l'horrible gêne, la gêne des mondains, d'autant plus cruelle qu'elle a été précédée d'une existence luxueuse, large et exempte de soucis matériels.

Non, jamais sa fille n'épouserait un joueur, jamais un de Serlay.

D'ailleurs, elle était encore jeune, et pouvait attendre.

Ce qu'elle croyait un amour éternel n'était sans doute qu'un caprice de jeune fille, un roman de pensionnaire.

Elle oublierait vite et facilement, comme elle-même serait oubliée bientôt, malgré les serments échangés.

M. Dubois dit tout cela de sa voix grave, et parfois rude, où perçait malgré lui le sentiment d'intransigeance et d'entêtement qui formait le fond même de son caractère.

Marguerite pleura, supplia son père de réfléchir, tout fut inutile, le juge d'instruction demeura inflexible.

De plus, il donna l'ordre à sa fille de recevoir de moins en moins M. de Serlay, jusqu'à ce qu'elle pût l'évincer tout à fait.

Mais cet homme de fer, tout au devoir, et peu accessible à la délicatesse de certains sentiments humains, avait compté sans l'amour — source de puissance et de folies — et sans le cœur de sa fille.

Celle-ci, en effet, bien qu'elle souffrît de désobéir à son père, continua de recevoir celui qu'elle aimait ardemment.

Leurs entrevues devinrent au contraire plus fréquentes, leur entretiens plus longs et plus tendres, si bien qu'un jour, las tous deux de souffrir ce long martyre d'amour, ils prirent la fuite.

Ils se dirigèrent en hâte vers l'Italie, puis s'installèrent à Venise, sur le quai des Esclavons, où la vue des cieux éternellement bleus, des lagunes ensoleillées, leur fit oublier un peu la tristesse et la fausseté de leur situation.

D'ailleurs, ils s'habituaient peu à peu à cette existence d'amoureux en faute, et la parfaite communion de leurs cœurs et de leurs êtres donna quelque apparence de sécurité au bonheur dont ils jouissaient.

Bientôt un nouvel élément vint resserrer encore les liens qui les unissaient. Marguerite portait dans ses flancs le fruit de leur ardent et sincère amour.

Jean, pensant avec raison que l'air vif des montagnes serait profitable à la santé un peu ébranlée de sa chère Marguerite, l'emmena en Savoie, à Chambéry, où ils s'installèrent, pour attendre la délivrance de la jeune femme.

Trois mois avant cet événement, et sur les conseils de son pseudo-mari, la jeune femme écrivit une longue lettre à son père, lui demandant en termes touchants de consentir enfin à la légalisation, devenue nécessaire, de l'union qu'elle avait librement contractée.

Mais M. Dubois demeura aussi inflexible qu'avant la faute de sa fille.

Il répondit brièvement par quelques mots si durs, que Marguerite, atteinte en plein cœur, faillit tomber malade de désespoir.

Son père ne voulait plus entendre parler d'elle en aucune façon, il la reniait, disant qu'il l'avait fait passer pour morte. Pour le monde, pour lui, Mlle Dubois n'existait plus.

Il ajoutait, saisi sans doute d'un remords particulier, que, ne la voulant pas malheureuse, matériellement du moins, il mettrait à sa disposition la part de fortune qui lui revenait de sa mère, pour qu'elle pût la toucher à sa majorité.

Marguerite n'avait plus de famille, plus de liens moraux qui la rappelassent à Paris.

Ainsi tout était fini entre eux.

Cependant, après ce coup douloureux, sa santé se rétablit assez vite, grâce aux soins empressés de Jean, et tous deux purent envisager avec espoir l'époque prochaine d'une délivrance ardemment souhaitée.

Mais une nouvelle et plus cruelle épreuve était réservée à la jeune femme dont l'existence semblait décidément vouée au mal-

heur. Parti un matin pour faire une ascension quelque peu périlleuse, Jean de Serlay, au retour, fut précipité au fond d'un torrent, où il trouva une mort terrible.

Quand on rapporta chez lui son corps mutilé presque méconnaissable, Marguerite crut qu'elle allait mourir de chagrin.

Une effroyable crise de désespoir la retint au lit plusieurs jours, et elle ne dut son rétablissement qu'à l'extraordinaire force morale dont elle était douée.

Elle voulait vivre, vivre à tout prix pour son enfant, seul souvenir qui lui rappellerait son Jean bien-aimé, seule affection qui lui restât désormais.

Et, pressée de fuir les lieux où s'était appesantie sur elle la dure main du malheur, elle partit bientôt, seule et triste, se dirigeant vers le département de l'Aisne, avec l'intention de se fixer à Vasset.

Jean lui avait souvent parlé de la famille des Lorrain, où elle se rendait. C'étaient de braves et honnêtes paysans, sur la reconnaissance desquels Jean savait pouvoir compter.

Ils occupaient la seule ferme qui subsistât de l'ancienne grande fortune territoriale de la famille de Serlay, et la géraient bien.

Elle reçut en effet un chaleureux accueil à Vasset, grâce aux papiers de Jean qu'elle put montrer, et, munie des quelques milliers de francs qu'il lui avait laissés, elle s'y installa sous le nom de Mme de Serlay.

Ce fut là que Gaston vint au monde, un soir de juin.

Tout d'abord, la jeune mère voulut nourrir son enfant, mais les cruelles épreuves qu'elle avait subies ne lui permirent pas cette joie.

Elle dut céder aux instances des Lorrain et se résoudre à élever son enfant au verre.

Heureusement le lait était bon à la ferme. Les vaches superbes, bien portantes, furent pour le petit garçon d'excellentes nourrices. Bien qu'il parût très délicat lors de sa naissance, il se fortifia peu à peu, sous l'action bienfaisante du grand air, devint robuste, sans s'alourdir, et nous l'avons vu tout à l'heure, en plein exercice de santé, jouir de la vie heureuse et libre des enfants élevés à la campagne.

Complètement rassurée à son égard, Mme de Serlay, ou plutôt Marguerite Dubois, songea alors à ses affaires d'intérêt.

Elle venait d'atteindre sa vingt-troisième année, et, moins légère qu'on ne l'est habituellement à cet âge, douloureusement mûrie par le malheur et la solitude morale, elle se préoccupa de la succession maternelle dont lui avait parlé son père dans sa première et dernière lettre.

Gaston venait d'avoir cinq ans et demi, il marchait comme un petit homme et parlait déjà; elle pensa justement qu'il lui était loisible de s'absenter pendant quelques jours.

Donc elle partit pour Paris et, directement, se rendit chez le notaire de sa famille, Me Bernard, rue de Laval.

Cet officier ministériel était, en même temps que dépositaire des secrets de famille et de la fortune des Dubois, l'ami intime du juge d'instruction. Il avait pour ainsi dire vu naître Marguerite. Aussi ne put-il dissimuler son émotion lorsqu'il la vit entrer dans son cabinet.

D'un geste aimable, les regards attachés sur elle, il lui indiqua un fauteuil et attendit qu'elle se remit un peu.

Il la devinait non seulement émue, comme lui-même, mais encore profondément troublée à la pensée de se retrouver devant un vieil ami de son père qui, pouvait-elle penser, allait lui parler de devoir et de vertu.

Mais bienveillant et pitoyable, il l'engagea doucement, au contraire, à dire ce qui l'amena.

Il se montra plein d'aménité, d'indulgence, répondant sans détours et sans malice à toutes les questions qu'elle lui adressa concernant son inexorable père.

Malheureusement, il dut la confirmer dans cette opinion que jamais le juge d'instruction ne lui pardonnerait la faute qu'elle avait commise.

Mais il se s'appesantit point sur ce cruel sujet.

Il parla du règlement assez long de la succession de la jeune femme, en lui conseillant vivement de prendre logis à Paris pendant quelques mois, afin qu'elle put se tenir à sa disposition pour les démarches et signatures indispensables à la prompt liquidation de sa fortune.

Bien que Marguerite ressentit de l'obligation d'habiter la même ville que son père un profond ennui, une gêne facile à comprendre, elle s'y résolut cependant.

Tout d'abord, elle retourna à Vasset, pour se munir d'objets nécessaires à son séjour dans la capitale, puis elle revint à Paris, laissant Gaston aux soins éclairés des braves fermiers.

En attendant mieux, elle loua une chambre dans un hôtel meublé convenable.

Invinciblement, et bientôt en dépit de toute sa mélancolie, elle se trouva attirée au dehors par l'étourdissante et bruyante vie de Paris.

Elle fit quelques promenades, visita les musées, se rendit à deux ou trois expositions artistiques, et enfin, comme toutes les Parisiennes, pénétra dans les grands magasins modernes.

Caravansérails luxueux, où sous couleur de progrès s'active et s'achève la désagrégation sociale, où s'aberge et s'oblitére même le sens moral des femmes, que les désirs d'une coquetterie sans cesse surexcitée conduisent à la ruine et à la faute.

Mais pour Marguerite, cet écueil n'existait point, elle allait là pour se distraire, tout simplement.

Peut-être aussi, éprouvait-elle, comme toute vraie fille d'Eve, un certain plaisir à toucher ces soieries, ces dentelles, à sentir ces parfums, à voir ces bibelots, utilités trop luxueuses, utilités banales.

Un jour que, très fatiguée de courir de rayon en rayon, elle était entrée dans le salon de lecture du Louvre, elle vit s'asseoir près d'elle une femme d'une cinquantaine d'années, de mise assez cossue, sans éclat, d'allures simples, mais non communes, et qui semblait ce qu'on est convenu d'appeler une bonne bourgeoise.

L'air intelligent, plutôt fin, avec une certaine expression morne dans le regard, qui pouvait passer au besoin pour de la bonté, telle était cette femme.

À plusieurs reprises, elle se tourna vers Mme de Serlay, avec l'intention évidente de lui adresser la parole.

Comme tant d'autres, cette bourgeoise devait aimer à causer.

Pour elle le silence prolongé était sans doute un véritable supplice.

Instinctivement la mère de Gaston se rendait compte de cela, et soit bonté, soit désir de ne point laisser souffrir trop longtemps cette femme affamée de bavardage, elle entama l'entretien à l'aide d'une phrase banale.

On lui répondit aussitôt, et par un naturel enchaînement, dans ce lieu public, si commode à rapprocher les distances, la conversation s'anima, devint intéressante, chacun y mettant du sien.

Confiante comme toute jeune femme, Marguerite se laissa aller à dire son ennui d'être seule, obligée de loger à l'hôtel, où l'intérieur n'existe pas, forcée de manger au restaurant, ou à table d'hôte, en contact avec toutes sortes de gens.

Elle dit sa solitude dans la grande ville, son manque de relations, son esseulement, sa tristesse enfin.

Et, doucement, insinuante, la brave femme l'approuva, exagéra même les inconvénients d'une telle vie, énumérant les dangers de toute nature qu'offrait une telle situation pour une jeune et jolie femme.

Elle expliqua qu'il y avait remède à ces inconvénients. On pouvait habiter avec une famille, se créer une sorte d'intérieur. Elle en arriva enfin à proposer à Marguerite de la prendre en pension.

Elle habitait à Nogent-sur-Marne une jolie propriété, où elle et son mari, un excellent homme, s'étaient retirés des affaires et vivaient heureux et tranquilles.

Justement ils cherchaient une dame seule et "comme il faut" qui eût le désir de vivre en famille.

Là-bas Mme de Serlay serait servie et soignée comme chez elle; toute liberté d'ailleurs lui resterait.

Deux pièces très confortables au rez-de-chaussée seraient son logement, avec faculté de prendre ses repas en famille, de jouir du jardin, d'entrer, de sortir, d'aller et venir comme elle l'entendrait.

Le prix de la pension serait des plus raisonnables.

Ce n'était pas une affaire, mais plutôt le désir d'avoir quelqu'un de bien qui égayât un peu leur intérieur; un tiers jeune, qui rompit la monotonie d'une longue vie passée presque toute entre mari et femme, car ils avaient bien une fille charmante, Claire, mais elle resterait au couvent jusqu'à ce qu'elle atteignit ses dix-huit ans.

Enfin la bourgeoise à l'air débonnaire parla tant et si bien que Marguerite promit d'aller lui faire une visite le surlendemain. Huit jours plus tard, elle s'installait à Nogent-sur-Marne chez les Merlin, d'où elle ne devait jamais sortir, hélas!

Pendant deux ans, elle vécut là, car elle s'était habituée au gens et au pays, pensant s'être créé une sorte de famille, et projetant déjà de faire venir bientôt Gaston qui, toujours à Vasset, continuait à grandir et à se bien porter.

Il allait avoir sept ans bientôt!

Elle se rendait assez souvent chez les Lorrain, pour voir le fils bien-aimé, et y demeurait généralement trois jours. Mais en dépit des efforts répétés des braves fermiers pour la retenir, elle continuait à préférer Nogent et la vie nouvelle qu'elle s'y était faite.

On eût dit que la fatalité la clouait à cette demeure.

Elle pensait d'ailleurs que bientôt Gaston devrait être mis à l'école, et à ce point de vue, il était bien naturel qu'elle préférât Paris et ses environs à un village perdu du département de l'Aisne.

Elle en était arrivée à se lier assez intimement avec les Merlin pour leur raconter une partie de son histoire et leur confier le secret de ses affaires d'intérêt.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET 1897

Les Enfants Martyrs

DEUX INNOCENTS

TROISIÈME PARTIE

Au Bord du Crime

X

(Suite)

—Que savez-vous ?
Blaise ne put que lui renouveler le récit de Valentin.
—Sur qui se portent vos soupçons ?
Dame, monsieur, c'est bien difficile à expliquer...
Et, très gêné, il se grattait le front.
—Pourquoi est-ce si difficile ? Dites à la justice ce que vous savez, ce qui peut l'éclairer. Vous avez été soldat... je vois à votre boutonnière la médaille...
—Oui, soldat au Tonkin...
—Alors vous savez qu'il faut toujours faire son devoir?...
—Je l'ai toujours fait, monsieur, voilà pourquoi je n'hésiterai pas à vous dire ce que je pense... Le vieux n'était pas très aimé par les gens de la ferme. Il était très mal avec le fermier et avec la maîtresse. Ils ne se parlaient guère, ou bien quand ils s'adressaient la parole, on était toujours sûr d'entendre une insulte sortir de la bouche du vieux. C'est au point, monsieur, que la ferme qui va être vendue demain—tous les meubles et les troupeaux sont même saisis—pouvait être sauvée si le vieux prêtait de l'argent. Et le vieux n'a jamais consenti, par haine, à donner deux sous.
—Et savez-vous d'où venait cette haine ?
—Du mariage de son fils.
—De telle sorte que dans votre pensée ?
—Oh ! Je ne pense rien, mais supposez que la maîtresse ait voulu l'implorer, le vieux ? Supposez que l'autre se soit emporté ? Supposez même qu'il l'ait frappée et que la maîtresse se soit défendue?... Alors tout s'expliquerait peut-être...
—Et l'argent qui est étalé là ?
—Le maître m'a raconté une fois qu'ayant demandé une somme à son père, celui-là la lui avait refusée, mais que pour le narguer, il lui avait montré de l'or enfermé dans les tiroirs en lui disant : "Je te verrais crever, tu n'aurais rien de moi, rien !"
—Vous ne supposez pas votre maîtresse capable d'avoir rêvé un meurtre pour s'emparer de cet argent et payer les dettes de son mari ?
—Non. Rien ne peut faire supposer une pareille atrocité ! Notre maîtresse est la meilleure et la plus douce des femmes. Nous l'adorons tous. C'est l'argent qui manque ici. Sans quoi on y aurait été très heureux.
—Et s'il y a crime prémédité ?
—Ah ! dame ! je ne puis rien vous dire...
—Croyez-vous que ce soit la main de votre maîtresse dont les traces restent aussi visibles sur le cou de ce malheureux ?
Blaise se pencha et examina Violaines.
—Non, dit-il. Si ce sont là des traces de doigts, ça n'est pas assurément les doigts de notre maîtresse dont la main est toute petite, si petite que quelquefois nous la plaisantons, par manière de galanterie, en lui disant qu'elle est née d'une princesse—car il faut vous dire, monsieur le magistrat, notre maîtresse est une enfant de l'hospice.
Un pli, sur le front du procureur de la République.
Et il garde le silence. Puis il semble secouer un souvenir important.
—Est-on sûr, à la ferme, de tous les domestiques ?
—Oh ! oui, ce sont d'anciens serviteurs. Il n'y a que deux jeunes gens, une fillette et le berger, qui soient ici depuis moins d'un an.
—Le berger ?
—Un garçonnet, une manière de petite fille.
Et se mettant à rire :
—Oh ! ce n'est pas non plus la largeur de ses doigts... Mais...
Et Blaise s'arrête, interdit.
Il vient de penser à ce vagabond recueilli par Charlot à la ferme, depuis deux jours.
—A quoi pensez-vous ? dit le magistrat.
—Monsieur, j'ai promis de tout dire... Eh bien, il y a quelqu'un depuis avant-hier à la ferme, que je ne connais pas, que personne autre que le berger ne connaît et dont je ne voudrais pas répondre.

—Qui ?
—Un vagabond, une connaissance du berger...
—Ah ! ah ! dit le magistrat vivement intéressé et dont les yeux brillèrent. Il couche à la ferme ?
—Oui, monsieur, avec le petit Charlot.
—Charlot ?
—Le berger dont je vous parle, qui l'a recueilli.
—Si cet homme est coupable, il a certainement pris la fuite.
Allez vous en assurer ; en même temps, vous m'enverrez un domestique qui veillera sur ce cadavre, et vous vous informerez si madame Violaines a repris connaissance, si je puis l'interroger.
—Bon, monsieur, mais si le vagabond est là ? S'il dort ?
—Vous placerez quelqu'un à la porte pour le surveiller.
—Je ne le réveillerais pas ?
—Non, plus tard.
Blaise sortit et le procureur de la République prit des notes. Il rentra cinq minutes après.
—La maîtresse va mieux, mais elle est bien émue, bien faible.
—Et le vagabond ?
—Il dort et Charlot aussi... Dans le fond de la bergerie, à cause des moutons, on peut très bien ne rien entendre de tous les bruits de la cour... Ça n'est pas lui, bien certainement.
Le magistrat ne répondit pas. Il réfléchissait.
—Vous êtes intelligent, dit-il. Veuillez rester près de moi, à ma disposition. Vous pourrez m'être utile.
—Comme il vous plaira, monsieur.
—Je vais interroger madame Violaines. Vous resterez dans la cour, à portée de ma voix.
Il se dirigea vers la cuisine de la ferme, derrière les fenêtres de laquelle tremblottait de la lumière.
Violaines était auprès de sa femme. Celle-ci, assise, avait les deux coudes appuyés sur la table, la tête dans les mains, le visage caché.
Quand le magistrat entra, il dit au fermier :
—J'ai besoin de rester seul avec madame. Veuillez vous retirer. Le fermier obéit avec un grand geste de désespoir.
Marie-Thérèse semblait n'avoir rien entendu.
Sa blessure était, nous l'avons dit, légère. Le couteau, glissant sur la robe, n'avait fait à la peau qu'une éraflure assez profonde.
Mais on eût dit que le coup frappé par le fils avait atteint la mère en plein cœur !
—Madame ! fit le magistrat.
Et comme elle n'entendait pas encore, il se rapprocha.
Violaines avait allumé une lampe à pétrole avant de partir. La cuisine était éclairée d'une lumière crue, que ne rabattait aucun abat-jour.
Le procureur de la République appuya la main, doucement, sur le bras de Marie-Thérèse et répéta :
—Madame, il faut me répondre... J'ai quelques renseignements à vous demander et que vous seule pouvez me donner.
Alors, elle laissa retomber ses mains sur la table et son visage apparut, baigné de larmes.
Et tous deux poussèrent un cri effaré, un cri de terreur et de surprise :
—Henri !
—Marie-Thérèse !!
Et il se turent, blêmes, le cœur battant avec force, elle revoyant en une seconde, dans cette apparition, le rêve joyeux de sa jeunesse, l'ignoble comédie jouée par Henri, l'impitoyable abandon, l'atroce torture infligée à sa maternité coupable, sa vie malheureuse à cause de cet homme, et sa haine remplaçant son amour ; lui, le front rougissant aux souvenirs honteux de la mauvaise action commise, perdant tous son sang-froid, ne sachant que dire, que demander...
—Henri ! Henri de Milberg ! dit-elle, car c'est toi, c'est bien toi ! Que viens-tu faire ici ? Ce n'est pas ta place. Tu as tout pour que je te haisse... Ma haine ne doit pas te surprendre. Va-t-en !... va-t-en !
Mais il releva enfin le front.
—Il s'est commis ici un crime. Je suis magistrat. Je fais mon devoir.
—Magistrat ! Et c'est toi qui vas interroger...
—Moi, oui.
—Grand Dieu ! dit-elle, les yeux agrandis par une épouvante folle.
Elle pense à Borouille ! à l'assassin ! à Borouille, effroyable bandit, son fils, à elle, et le fils de cet homme !
Et cela lui semble si terrible qu'un instant sa pauvre tête se détraque et qu'elle pousse un rire aigu achevé dans des sanglots.
Lui, ne peut pas comprendre ce qui se passe en elle. Il ne peut se douter que l'enfant né de lui, abandonné jadis avec tant de cruelle indifférence, va réapparaître dans sa vie tout à coup, comme une menace et comme un remords. Le hasard, dans sa justice sans pitié, va faire du père le juge de son fils.
C'est ce qui la rend folle, la pauvre femme ! Elle a cru un moment

qu'elle ne résisterait pas à un choc pareil... Et pourtant elle reprend un peu de sang-froid.

Il faut qu'elle réponde à cet homme, à ce magistrat !

Ce n'est pas encore la folie ; mais dans sa tête une surexcitation étrange, une fièvre intense, une hallucination qui grossit les événements anciens de sa vie au fur et à mesure que le retour subit de Milberg les évoque à ses yeux.

Elle s'est reproché souvent l'abandon de Borouille.

Non ! quand on était venu le lui prendre, il n'y avait rien eu de sa faute, la mère avait été victime, comme l'enfant.

Mais plus tard, la faute avait commencé ; elle n'aurait pas dû céder aux instances de Jean Violaines lorsqu'il la suppliait de ne point réclamer le petit, mettant cette condition à son mariage.

Elle aurait dû ne point se marier, alors, et à sa majorité, recouvrant sa liberté, l'enfant fût revenu auprès d'elle.

Et après son mariage, elle n'avait pas assez prié Violaines d'oublier, et d'accepter l'abandonné.

Vraiment, elle l'avait accepté, cet abandon, de gaieté de cœur, et ce cœur en saignait aujourd'hui.

Oui, oui, d'abord victime, ensuite coupable.

C'était sa faute. — C'était son crime, autant que le crime de Milberg, si l'enfant avait été livré à des mains mercenaires.

C'était son crime, s'il n'avait pas été surveillé, conseillé, dirigé.

C'était son crime s'il était devenu vagabond, fuyant ses nourriciers chez lesquels sans doute il n'avait pas rencontré l'affection qui l'eût retenu.

C'était son crime si du vagabondage, il était passé à la rapine, au vol.

C'était son crime si, de voleur, il était devenu assassin !

Sous l'empire de cette fièvre, dans l'hallucination qui la tourmente, les responsabilités se déplacent ; elle en vient à se croire aussi coupable que Milberg et à ne plus se demander, même, si la société qui s'était de force substituée à elle, lors de la naissance de Borouille, avait fait pour cet enfant ce qu'elle devait faire pour l'instruire, le garder dans la droite route de l'honnêteté, pour le préserver surtout !

Alors elle baisse la tête sous l'accusation qui monte contre elle-même du fond de son cœur.

Et la folie du sacrifice, la folie de la réparation s'empare de son cerveau.

Elle va essayer de sauver son fils, elle se dit que tel est son devoir.

Henri de Milberg est maintenant maître de lui.

—Êtes-vous prête à me répondre ?

—Oui.

—Vous n'avez rien à craindre de moi... Je représente ici une chose sacrée ; la Justice, qui est égale pour tous, qui frappe sans pitié, c'est vrai, mais qui protège également.

—La justice ! dit-elle avec une ironie pleine d'amertume. La justice est peut-être sur vos lèvres ; elle n'a jamais été et ne sera jamais dans votre cœur... Parlez cependant : je suis prête à vous répondre.

Il passa la main sur son front et se recueillit.

—Faites-moi le récit de ce que vous savez !

Alors très bas, presque d'une voix inintelligible elle murmure :

—Nous sommes à la veille de la ruine complète. Demain tout sera vendu ici. Le père Violaines avait de l'argent, beaucoup, mais nous en refusait. Il restait impitoyable, il nous haïssait. Je suis allée pour le supplier de nous prêter ce qu'il fallait...

Elle s'arrêta. Elle soupira. La voix était devenue de plus en plus faible.

—Continuez !

—Il a refusé toujours...

—Alors ?

—Alors il m'a montré cet argent, dit-elle en cherchant ses mots, mentant, se sacrifiant pour sauver le fils — pour me donner plus de regrets il me disait combien de mille francs cet argent représentait. "Et tu n'auras pas un sou, disait-il, pas un sou !" J'ai été prise de colère... Je me suis précipitée sur l'argent pour y saisir au moins de quoi sauver notre pauvre ferme... Il a voulu défendre son or et il a pris un couteau...

—Et ensuite...

—Ensuite il m'a frappé... là... près de l'épaule.

—Et vous avez été aveuglée par la colère ?

—Par la colère et aussi parce que je voyais bien, à ses yeux qui brillèrent comme ceux d'une bête sauvage, que, si je me laissais faire, il me tuerait... Je lui ai mis les mains autour du cou, oui comme ça, pendant qu'il levait une deuxième fois son couteau pour frapper. Et j'ai serré si fort, si fort, que le couteau est tombé et que lui a perdu l'équilibre... Il s'est écroulé par terre et n'a plus bougé. Je n'avais pas voulu le tuer, je n'avais voulu que me défendre, et pourtant il était mort... Alors, j'ai été tellement effrayée que je me suis évanouie, et croyant que moi aussi j'allais mourir, j'ai crié, j'ai appelé au secours, et j'ai cassé une vitre pour attirer l'attention. Puis je

ne sais plus ce qui s'est passé. On est venu. On m'a secouru. On a dû vous dire le reste.

Henri de Milberg gardait le silence.

Certes, le récit qu'elle venait de faire était très simple. Il n'y avait rien là d'in vraisemblable. Et pourtant le magistrat doutait.

Il avait remarqué les hésitations de Marie-Thérèse. Ces hésitations ne venaient pas de ce qu'elle n'osait raconter son crime, mais bien plutôt de ce qu'elle se voyait prise au dépourvu.

A cela vient se mêler le souvenir de l'observation qu'il a faite lui-même sur le cadavre. Il lui a paru que Violaines avait été étranglé par une main d'homme.

Ce n'était donc pas Marie-Thérèse ?

Alors, qui ?

Jean Violaines, son mari, peut-être ? Le fils tuant le père pour une question d'argent. C'était un forfait horrible, certes, mais qui n'est pas, dans les campagnes reculées, arriérées, aussi rare qu'on pourrait le penser.

Était-il possible que ce fut Jean Violaines ? Il dormait profondément. Les domestiques l'avaient réveillé. Et c'était un homme doux et bon, adoré autour de lui !... Mais Marie-Thérèse ainsi était douce et bonne, universellement aimée. Et pourtant, elle s'accusait.

Le magistrat se perdait dans ces redoutables problèmes.

Et il attendait avec impatience l'arrivée du docteur qui allait sans doute préciser ses observations et guider son enquête.

Il n'attendit pas longtemps.

La voiture conduite par Valentin entra presque au même moment dans la cour, et le docteur pénétra dans la cuisine et serrait la main du magistrat.

Le docteur était un jeune médecin à l'œil intelligent et rieur, au visage doux, souriant et un peu moqueur. Pour l'instant, il était très grave et même un peu inquiet de la mission à lui confiée, pour la première fois de sa carrière ; la mission de guider la justice et d'empêcher une erreur possible.

Accompagné du médecin, le magistrat retourna dans la maison du père Violaines.

Il s'était fait précéder de Marie-Thérèse.

Celle-ci obéissait machinalement, marchant comme en rêve.

Le docteur, aidé par un des domestiques qui gardaient la maison, ainsi que Milberg en avait donné l'ordre, déshabilla le cadavre, l'examina scrupuleusement.

—Il y a eu lutte, dit-il, et même lutte assez longue, car il existe des contusions sur différentes parties du corps. En outre, regardez les ongles. Plusieurs sont recourbés, cassés, comme après de violents efforts, et tout saignants. Malheureusement ce vieillard était attaqué par une sorte de colosse, à en juger par la main qui a serré son cou.

—Un colosse ? Un homme ou une femme ? interrogea Milberg, en regardant Marie-Thérèse.

Le docteur parut surpris de cette question.

—Mais un homme, un homme très robuste...

—Veuillez regarder les mains de cette femme...

Le docteur s'exécuta.

—Ce ne peut être elle, n'est-ce pas, qui a étranglé ce vieillard ?

—Assurément non, fit le médecin, et sans aucun doute encore...

Elle est peut-être complice — je l'ignore — mais j'affirme qu'elle n'est pas l'auteur direct de ce meurtre.

Le procureur de la République inclina la tête. L'opinion du médecin concordait avec la sienne.

—Ce n'est pas tout, dit-il, cette femme a été blessée...

—Ah !

—Veuillez examiner sa blessure, qui est insignifiante, et me transmettre vos observations.

Le docteur se livra à un nouvel examen. Marie-Thérèse, toujours machinale, ne vivant pas, vraiment, se prêtait à tout ce qu'on exigeait d'elle. Le médecin enleva délicatement le bandage posé par Jean Violaines tout à l'heure et découvrit l'épaule.

—Peu grave, en effet, absolument bénigne... C'est un coup de couteau porté de haut en bas... et qui a été amorti par le bouton en acier qui se trouve en haut du corsage... Voici l'éraflure.

—De haut en bas ? répéta le procureur de la République.

—Oui.

—Vous en êtes sûr ?

Le jeune médecin fit un sursaut, et tout à la fois souriant et sérieux :

—Je vous prie de croire que je n'affirme jamais rien dont je ne sois absolument sûr... Du reste, si vous voulez examiner avec moi la plaie.

—Non, c'est inutile.

Le magistrat se promenait, agité.

Il y eut quelques secondes de silence. Le médecin pansait la blessure et replaçait le bandage d'une main experte et légère.

Marie-Thérèse, très pâle, ne semblait rien entendre, rien comprendre, et d'un œil égaré, vide de pensées, les regardait alternativement.

—Docteur, fit tout à coup Milberg, je vous prie de réfléchir avant de répondre à la grave question que je vais vous poser.

—Dites, monsieur, fit le médecin sans se retourner.

Il rattachait les bandes avec des épingles à ce moment.

—La blessure de cette femme peut elle avoir été faite par l'homme que voici ?

Et il désignait le cadavre.

Le médecin resta quelques minutes silencieux.

Mais le père Violaines, nous l'avons dit, était très petit. Marie-Thérèse était, au contraire, très grande.

Le doute, l'hésitation n'était guère possible.

—Non, dit-il.

—C'est bien, dit le magistrat. Pouvez-vous rester quelques minutes encore, car sans nul doute j'aurai besoin de vous tout à l'heure ?

—Je suis à votre disposition, monsieur, dit le médecin.

Et il sortit dans la cour, en roulant une cigarette.

—Vous avez entendu, madame ? dit le procureur.

Elle fit un signe affirmatif. Elle n'avait pas la force de parler.

—Non seulement il est possible que ce soit vous qui ayez assassiné Violaines, mais il est impossible également que ce soit Violaines qui vous a frappée...

—Elle ne répondit rien. Elle avait la tête baissée, les yeux clos.

—D'où vient, dès lors, le récit que vous m'avez fait ?

—J'ai dit la vérité, fit-elle doucement.

—Non, vous avez menti. Et pourquoi ?... La vérité, que vous n'osez dire, est donc bien effroyable ?

Certes elle l'était, et plus encore pour lui que pour elle !

Milberg sentait autour de lui l'obscurité s'épaissir en quelque sorte, mais les obstacles surexcitaient son esprit au lieu de le décourager.

Marie-Thérèse n'était pas coupable, et puisqu'elle avait voulu assumer sur elle toute la responsabilité du meurtre de son beau-père, c'est qu'elle connaissait le coupable.

—Vous persistez à ne point vouloir me dire pourquoi vous vous êtes accusée d'un meurtre que vous n'avez pas commis ?...

—J'ai dit la vérité, répétait-elle obstinément.

—Si vous vous accusez, c'est que vous connaissez le coupable.

—Il n'y en a pas d'autre que moi.

—Vous voulez éloigner de lui le châtement.

—Le châtement, c'est moi qui l'ai mérité.

—En agissant ainsi, il faut donc que le vrai coupable vous soit cher ? il faut que ce soit un de vos amis ? il faut qu'il soit de votre famille, peut-être ?

A chaque mot, elle tressaillait. Comme il la torturait !... Ah ! l'effroyable vérité, quand il la connaîtrait, si elle était obligée de la lui révéler, ce serait lui qui la repousserait de toute son épouvante, de toute son horreur !

Et le magistrat, achevant :

—Votre mari, sans doute ?

Elle relève la tête, indignée ;

—Mon mari est le plus doux et le plus loyal des hommes.

—Vous êtes menacés de la misère... La misère est féconde en mauvais conseils... Entre le père et le fils, c'était une haine connue.

—Une haine qui était au cœur du père seulement, et que le fils ne partageait pas. Jamais mon mari n'a manqué au respect qu'il devait à son père. Et lorsqu'il me parlait de cette haine qui éloignait le vieillard de notre foyer, c'était avec des larmes dans les yeux.

Et plus bas :

—Et puis, monsieur, savez-vous bien que c'est d'un parricide que vous parlez ? Un parricide, monsieur... Réfléchissez donc !

Et elle frémit jusqu'au fond d'elle-même, car elle pense que le parricide a été commis ; un fils n'a-t-il pas frappé sa mère ?... Borouille n'a-t-il pas failli tuer Marie-Thérèse ?

—Si vous persistez à me cacher la vérité, dit Milberg, je vais interroger votre mari et je serai obligé de vous mettre tous deux en état d'arrestation. Voilà ce que vous aura gagné votre inexplicable silence...

—Jean n'aura pas de peine à se disculper, dit-elle fièrement.

—Je vais donc le faire venir.

Le magistrat donna quelques ordres à Blaise.

Presque aussitôt, le fermier entra. Blaise avait également ramené le médecin.

—Votre femme s'accuse de ce meurtre ! dit Milberg.

Jean ne répondit rien. Il n'était pas loin de penser — nous avons expliqué pourquoi — que sa femme, en effet, pouvait être coupable.

—Nous lui avons prouvé qu'elle s'accusait de gaieté de cœur, pour sauver le meurtrier... qu'elle connaît sans doute... mais dont elle persiste à nous taire le nom...

Jean Violaines, soulagé, respira profondément.

Sa femme était innocente ! De grosses larmes vinrent à ses bons yeux d'être inoffensif et doux.

Et il regarda Marie-Thérèse avec tendresse.

Puis tout à coup, cette pensée inquiétante : elle s'était accusée ! Pourquoi ?

Et il va la questionner à son tour, quand Milberg lui impose silence d'un geste, et dit :

—Le meurtrier qu'elle essaye ainsi de sauver, ce ne peut être que vous !

Jean, ébahi, regarde le magistrat sans rien répondre. Puis offusqué, indigné, ne comprenant pas comment une pareille pensée peut venir à un homme :

—Mais monsieur, vous ne savez donc pas ?... C'est mon père !

Le juge dut lui faire comprendre pourquoi ces soupçons lui étaient venus. Il rétablit ses déductions, la scène du crime : Violaines aurait demandé à son père de lui venir en aide ; et, le père refusant, Violaines se serait laissé emporter jusqu'à la folie du meurtre ; alors Marie-Thérèse, sans doute, n'avait pu assister à cette scélératesse sans indignation et sans révolte ; elle avait voulu probablement intervenir, pour empêcher son mari d'aller jusqu'au bout ; et dans la bagarre, Jean furieux l'avait frappée, elle aussi.

Mais le fermier écoutait cela, avec effarement.

Et il répétait la même phrase tout le temps, pour sa défense :

—Il faut être fou pour inventer de pareilles monstruosité !

Le docteur Morsaux vint prendre la main de Jean Violaines qui, étonné, se laissa faire : Le médecin examinait sa main.

Il fit un signe négatif au magistrat ; Milberg, cependant, répondant à ce signe, lui montra le cadavre.

Alors, s'adressant au fermier :

—Votre père a été étranglé et les traces des doigts de l'assassin sont restées sur la gorge. Approchez-vous du cadavre et placez votre main autour du cou de la victime, en suivant les indications que vous donnera le docteur.

Jean se révolta.

—Vous refusez ? Que redoutez-vous ?

Et le magistrat se rapprochait de lui et ne le quittait pas des yeux. Jean comprit que c'était une preuve que l'on cherchait. S'il hésitait à la donner, il paraîtrait coupable.

Il fit quelques pas, s'agenouilla devant le cadavre.

—Voici ma main, monsieur, dit-il au docteur, faites-en ce que voulez. Mais que ce ne soit pas long, n'est-ce pas ? Il me semble, voyez-vous, que je manque de respect à un mort.

Sa main était courte, aux gros doigts noueux. Elle ne couvrait pas les traces restées visibles sur la peau tirillée et ridée du vieux

Ce n'était pas cette main-là qui avait commis le crime.

La conviction du magistrat était faite maintenant.

—C'est bien, dit-il, retirez-vous !

Le fermier sortit en chancelant. Son émotion était grande. Il essuya, avec la manche de sa blouse, de la sueur qui coulait de son front. Il regarda sa femme en sortant — sa femme silencieuse.

—Et Marie-Thérèse, est-ce que vous la retenez ?

—J'ai encore besoin d'elle.

Le docteur s'éloigna également. De nouveau Milberg et Marie-Thérèse restèrent seuls. La pauvre femme, abîmée, ne s'en apercevait pas.

Milberg lui dit rudement :

—Le nom du meurtrier !

Elle tressaillit, comme brusquement réveillée, mais se tut.

—J'interrogerai donc tous les gens de la ferme, l'un après l'autre. Et je vais commencer par le vagabond auquel il paraît que vous donnez asile depuis plusieurs jours.

Elle semblait si visiblement qu'il s'en aperçut. Ses doigts convulsés se portèrent à sa bouche comme pour en retenir le cri d'épouvante.

—Ah ! ah ! dit-il en riant, voilà une émotion étrange.

Il riait. Elle voyait cela.

Elle reprit des forces.

—Ce vagabond ne peut être le coupable.

—Qu'en savez-vous ?

—C'est un ami de notre berger et celui-ci est un gentil et honnête garçon.

—Qu'est-ce que cela vous prouve ?

—Je vous assure, dit-elle égarée, que ce ne peut être lui !... Il est bien inutile que vous l'interrogiez... Du reste, je crois savoir qu'il devait partir dans l'après-midi, vers le soir. Et fort probablement il a quitté la ferme...

—Cet homme n'a pas quitté la ferme et je le fais garder avec soin.

—C'est un homme sans défense que vos soupçons vont troubler beaucoup. Les pauvres gens sont faciles à émouvoir et l'émotion ressemble bien souvent à la culpabilité.

—Vous paraissez lui porter un bien grand intérêt.

—Je ne le connais pas. Je suis sûr qu'en l'accusant la justice se trompe. Et je voudrais vous épargner une erreur.

—Vous ne l'aviez jamais vu, avant son séjour ici ?...

—Jamais,

—Il est absolument étranger pour vous ?...

—Un étranger ! dit-elle d'une voix sourde, un étranger, oui, puisque jamais, non, jamais, il ne s'était trouvé sur mon chemin et pourtant...

—Pourtant ? demande-t-il devinant quelque confiance.

—Si je cherche à le sauver, il faut bien que j'aie des raisons pour cela, n'est-ce pas ?

—Vous l'avouez ?

—Oui, je l'avoue... et des raisons que vous comprendrez, vous, plus que tout autre... Si je le défends, ce garçon, c'est parce que je le vois seul... Charlot, notre berger, le connaît... Il m'a dit que son camarade était un enfant abandonné, comme lui, n'ayant jamais été élevé ni par son père, ni par sa mère, livré aux soins de l'Assistance publique dès le lendemain de sa naissance... Alors je me dis que cet abandonné doit être plus malheureux que les autres et que ce n'est pas une raison parce que sa vie est solitaire et livrée à tous les hasards pour qu'on le traite en criminel, sans ménagement pour lui... Et si je me dis tout cela, monsieur de Milberg...

Elle s'arrête, se rapproche du magistrat et continue plus bas encore, mais presque cette fois sur un ton de menace :

—Si je me dis tout cela, c'est que je me souviens voyez-vous. Je me souviens qu'un jour j'ai eu un enfant que j'aurais bien aimé si des hommes sans pitié n'étaient venus et ne me l'avaient pris. Je me souviens que cet enfant a dû vivre dans le malheur, dans l'isolement. J'ai peur qu'il n'ait maudit bien des fois sa mère, sa mère qui peut-être était innocente comme je l'ai été... Ce souvenir-là, je l'ai gardé dans mon cœur toute ma vie... Et je suis la seule sans doute, n'est-ce pas, monsieur de Milberg ? ...

Il comprenait trop bien les allusions. Il était troublé.

—Je ne sais ce que vous voulez dire ! bégaya-t-il.

—Allons donc ! Vous devinez admirablement, au contraire. Je n'avais pas mérité le sort qui m'attendait. J'avais, puisque vous avez eu le triste courage de renier votre femme, du moins, le droit d'être mère. Et je pourrais aujourd'hui vous demander compte de mon enfant.

Il eut un geste d'impatience.

—Ce sont des histoires anciennes. Tout cela ne vous a pas empêchée de vous marier et d'être heureuse.

—Qu'en savez-vous !

Il haussa les épaules.

—Je suppose que, depuis près de vingt ans, vous ne passez pas vos nuits à pleurer ?

—Vous vous trompez. Je pleure souvent.

Il voulut faire le galant, gêné par le regard de la pauvre femme.

—Vos larmes n'ont pas altéré la fraîcheur de votre visage.

Mais elle lui imposa silence.

—Taisez-vous... Ainsi, vous n'avez pas eu de remords, vous ?

Il ne répondit pas et fit mine de détourner la tête, ennuyé.

—Ah ! le malheureux ! le malheureux ! s'il savait murmura-t-elle.

—En somme, fit-il impatienté, où voulez-vous en venir ? On dirait que vous désirez m'empêcher d'interroger votre vagabond ? Dans quel but ?

—Je vous en prie, en effet.

—Je ne puis écouter votre prière. Innocent, cet homme n'a rien à redouter de la justice ? Coupable, pourquoi voudriez-vous le soustraire au châtimement ?

—Je vous en prie ! reedit-elle, au dernier degré d'une surexcitation suprême.

—Non.

—Une dernière fois ?

—Non !

—Ah ! vous en serez cruellement puni !

—Puni parce que j'aurai fait mon devoir ?

—Puni plus effroyablement qu'un homme l'aura jamais été !

Elle mit les mains sur ses yeux avec un geste de folie, comme pour ne rien voir de ce qui allait se passer.

Milberg appelle Blaise.

—Allez me chercher le vagabond qui est couché dans la bergerie ! Blaise partit.

La fermière vint alors au magistrat et d'un ton singulier :

—Henri, vous vous souvenez bien de mon nom, n'est-ce pas ? de ce gentil nom que vous prononciez si doucement autrefois ?

—Vous vous appelez Marie-Thérèse, dit-il avec froideur, croyant qu'avec ses anciennes amours elle allait essayer de l'attendrir.

—Oui, Marie-Thérèse. Mais bien que je sois une abandonnée, on m'avait donné un nom... Vous le connaissez ?

—Je ne me souviens plus.

—Je m'appelle Marie-Thérèse Borouille.

—C'est vrai. Je me rappelle, maintenant.

—Ne l'oubliez plus.

—Pourquoi ?

—Ne l'oubliez plus !

Et elle ne voulut pas s'expliquer d'avantage.

Blaise s'était joint au domestique qui montait la garde devant la porte de la bergerie. En outre, il avait appelé Valentin.

—Nous ne sommes pas trop de trois, dit-il, le gaillard à l'air solide. On peut prendre des précautions.

Et ils étaient entrés.

Papillon gronda au fond de la bergerie. Et en même temps Charlot se soulevait sur ses bottes de paille.

—Qu'est-ce qu'il y a ? fit-il.

—Tu dors, toi, malgré tout le tapage ?

—Quel tapage ? Je n'ai rien entendu.

Blaise et Valentin le mirent au courant. Il faisait très noir dans la bergerie. Il ne pouvaient voir la pâleur profonde du pauvre garçon. C'est qu'il se disait : " Sûrement, c'est Borouille qui a fait le coup ! "

Il ne savait même pas si Borouille était couché.

Il l'apprit en entendant le bandit répondre en grommelant à Blaise et à Mathurin qui le secouaient :

—Qu'est-ce que vous me voulez ?

—Allons suivez-nous...

—Mais je n'ai pas fini de dormir... Où faut-il que je vous suive ? Je ne vous connais pas, moi... Le maître et la maîtresse savent que je couche dans le lit de Charlot. Je suis dans mon droit. Je ne fais rien de mal.

—Si vous n'avez rien fait de mal, on le saura bientôt. Suivez-nous, il le faut. Vous reviendrez après achever votre somme.

Borouille sentait bien que le mieux était d'obéir. Résister eût été attirer des soupçons. Il fallait feindre l'ignorance la plus complète.

Il sauta hors du lit. Il s'était couché tout habillé.

Blaise lui en fit la remarque. Borouille répondit en plaisantant.

—Le matin, on a plus vite terminé sa toilette. On n'a qu'à se secouer comme les chiens et ça y est.

Les deux domestiques le prirent chacun par un bras, mais Borouille se laissait faire. Comme les autres le tenaient solidement, il dit :

—Pourquoi me serrez-vous si fort ?

En passant devant Charlot, il vit que le berger était réveillé :

—Qu'est-ce qui se passe, Charlot ? demanda-t-il.

Charlot détourna la tête avec horreur et, lorsque Borouille fut dehors, il retomba en sanglotant sur la paille de son lit.

Borouille huma l'air comme ferait une bête fauve emprisonnée.

Il tournait la tête vers le bois. La liberté était dans leur solitude, dans leurs broussailles, dans leurs chemins inextricables.

—Où me conduisez-vous donc ? répéta-t-il

—Vous le saurez bientôt.

Et comme Borouille, instinctivement, s'arrêtait, résistait, ils ajoutèrent, en le maintenant, et prêts à la lutte :

—Allons, doucement, du calme.

Ils traversèrent la cour.

Devant la porte entr'ouverte de la maison du père Violaines, Borouille eut un léger frisson.

La situation était grave pour lui. Comment se tirerait-il de là ?

Blaise et Valentin le poussèrent dans la chambre où le magistrat l'attendait avec Marie-Thérèse. Puis il se retirèrent, fermèrent la porte, mais ne s'éloignèrent pas. Ils montaient la garde devant la maison.

Borouille avait salué, machinalement, en soulevant la visière de sa casquette.

L'homme qui le regardait n'était pas de la ferme. Cela se voyait bien.

Et Borouille flairait en lui l'ennemi, le juge, le curieux !

Il avait reconnu tout de suite Marie-Thérèse...

—Si la bonne femme n'a pas eu le temps de m'apercevoir, au moment où j'ai soufflé la chandelle, se disait-il, je suis sauvé. Mais si elle m'a vu, je suis frit.

Et il la considérait curieusement.

Il avait la main solide et il avait frappé fort. Comment Marie-Thérèse était-elle debout ?

—Ça, c'est une déveine, disait-il.

La fermière ne le quittait pas de son regard épouvanté, de son regard de folle. Et sous ce regard, Borouille était gêné.

—Elle me reluque d'un drôle d'air !... Elle m'a vu, c'est sûr !... Pourtant il fut détrompé et respira. Milberg disait à Marie-Thérèse :

—Ainsi, vous ne le connaissez pas ?

—Non.

—Vous ne l'avez jamais vu ?

—Non.

Borouille poussa un profond soupir. Il devenait tout guilleret.

—Ah ! la brave femme ! la brave femme !

Et il lui souriait. Il aurait voulu l'embrasser !

Cependant Milberg ne se pressait pas de l'interroger.

Il l'examinait en connaisseur, le savourait pour ainsi dire.

—Joli type de bandit ! murmura-t-il entre ses dents. Evidemment, il ne peut y avoir de doutes, c'est lui qui a fait le coup !

Puis, soudain, il se lève et vient l'examiner de plus près.

Un signalement lui est parvenu, il y a quelques jours, au parquet, après la tentative de vol chez le général Auberpin.

Le voleur avait été vu, cette fois, et le cocher, qui se faisait fort de le reconnaître, en avait donné le signalement.

Cette haute taille, ce cou de taureau, ces épaules carrées, ces cheveux noirs en désordre, ces yeux flamboyants, le cocher avait tout remarqué et Henri de Milberg remarquait tout à son tour.

Le cocher avait même ajouté :

—Un joli garçon, ma foi.

Et en les voyant si près l'un de l'autre, Marie-Thérèse frémissait.

Son regard se portait du visage de Milberg au visage de son fils !

Elle pouvait faire ainsi l'odieuse comparaison !

Non elle ne s'était pas trompée, Borouille ressemblait à Henri !

C'était les mêmes yeux, mais ce n'était pas le même regard. Les yeux de Milberg avaient conservé un peu de leur trompeuse douceur, tandis que ceux de Borouille étaient farouches. C'était la même bouche aussi ; mais seulement gourmande et voluptueuse chez le magistrat, elle devenait chez le bandit ignoble et cruelle. Chez l'un comme chez l'autre, la figure présentait les mêmes traits réguliers, la même oreille finement ourlée, le même menton à fossette. Et, il y a vingt ans, Milberg ne portait pas une moustache plus fournie que celle qu'avait aujourd'hui Borouille.

Vraiment, c'était Milberg rajeuni qui surgissait devant elle, à côté de Milberg devenu plus grave, plus compassé, plus froid.

Le magistrat, lui, n'examinait Borouille que parce que celui-ci lui offrait un beau type de coquin.

—Depuis combien de temps êtes-vous à la ferme ?

—Depuis deux jours. Et j'allais partir...

—Quelle est votre profession ? ...

—Journalier.

—C'est la profession de ceux qui n'en ont pas.

—C'est possible.

—Tous les vagabonds de votre espèce se disent journaliers.

—Tout le monde ne peut pas être de la magistrature, répondit le garçon, insolemment.

—D'où venez-vous ?

—Oh ! je viens de voyager un peu partout.

—Vous cherchez de l'ouvrage, n'est-ce pas ? dit Milberg avec ironie.

—Oui, et si vous pouvez m'en donner, ça me rendra service.

—Quel a été votre dernier domicile ?

—La Pierre-de-Marbre ; j'étais couché tranquillement tout à l'heure ; je dormais ; on m'a réveillé ; qu'est-ce que l'on me veut ?

—Et avant d'arriver à la Pierre-de-Marbre ?

—Je couchais à la belle étoile.

—Je comprends. Vous allez essayer de vous dérober, en refusant tout les renseignements capables d'éclairer la justice... C'est un système...

—Je te crois ! fit Borouille à demi-voix.

—De qui pouvez-vous vous réclamer ?

—Je n'ai rien fait. Je n'ai pas besoin de me réclamer de personne.

—Quel âge avez-vous ?

—Dans les vingt ans.

—Combien de fois avez-vous été condamné ?

—Jamais !

Milberg haussa les épaules.

—Votre nom ! dit-il.

—Je n'en ai pas.

—Je vous ordonne de me dire votre nom !

Marie-Thérèse, pleine d'angoisse, retenait son souffle.

—Puisqu'on vous dit que je n'en ai pas... Je ne puis pourtant pas en fabriquer un pour votre plaisir..

—Vous avez intérêt à le cacher à la justice.

—Je suis un enfant abandonné.

—Recueilli par l'Assistance publique ?

—Oui, dans le temps. Mais il y a longtemps que je l'ai dans le nez, l'Assistance publique. Je me suis tiré des pieds de bonne heure.

—Vous avez dû passer par les colonies pénitentiaires.

—Jamais ! Je suis inoffensif comme un oiseau dans son nid.

—Où étiez-vous le 14 novembre dernier ?

—Il y a huit jours ?

—Oui.

—Et vous, monsieur le magistrat ?

Milberg ne se fâchait pas de ces insolences ; au contraire, c'était comme un dernier coup de pinceau qui lui complétait son homme.

—Vous ne voulez pas me répondre ?

—Comment donc ? Vous dites le 14 novembre ? Je présidais ce jour-là un congrès de philanthropes.

—Cette nuit-là vous cherchiez à dévaliser la villa du général Auberpin.

—Je suis un honnête homme.

—Vous avez été vu. On vous reconnaîtra.

Borouille eut un léger frisson. Oui, on l'avait vu. C'était le point faible. La situation devenait pour lui de plus en plus dangereuse.

—Ce n'était pas la première fois que vous pénétriez ainsi chez le général. Vers le mois de février ou de mars de cette année — je n'ai pas la date précise dans la mémoire, — vous avez dévalisé la villa, vous étiez accompagné de plusieurs complices. Celui qui a pénétré dans la maison avec vous est infirme, il boite... Vous savez bien que vous avez failli être surpris...

—C'est des histoires... Je suis pur comme l'oiseau dans son nid.

—Ce n'est pas tout. Deux autres complices faisaient le guet dans le jardin et ont failli être saisis par le cocher : un jeune garçon et une jeune fille... L'un des deux a été blessé d'un coup de revolver, car on a, le lendemain, retrouvé du sang sur les feuilles mortes, dans le bois qui a protégé votre fuite, derrière la villa.

—Des histoires, des histoires...

—L'enquête ouverte par mon prédécesseur, et dont j'ai parcouru les notes lors de votre seconde tentative contre la villa, a même amené plusieurs découvertes très intéressantes...

—Ah ! ah ! Vous permettez que je prenne une chaise, monsieur ?

—Vous habitez, avec vos jeunes complices, un hangar situé sur la rive de la Vence et vous avez été employé pendant cinq ou six jours chez un briquetier du pays. Il vous reconnaîtra, lui aussi, au besoin comme il reconnaîtra vos complices. Malheureusement, cet homme ne vous employant que provisoirement, ne vous a même pas demandé vos noms... Dans la Vence, on a retrouvé un ballot d'argenterie, provenant de chez le général... Et dans le hangar, un flacon de malaga, dérobé, avec des biscuits... Sur la paille du hangar, encore des traces de sang...

Borouille voyait se resserrer l'étreinte autour de lui.

Il devenait grave. Ses yeux brillaient, soudain, de toute sa rage concentrée, avec un éclat extraordinaire.

Le magistrat restait souriant.

Où avez-vous connu le berger Charlot ?

—Je l'ai rencontré comme ça, sur la route dans le temps.

—Ne serait-ce pas l'un de vos complices ?

—Je n'ai jamais fait de mal. Je n'ai donc jamais eu de complices.

—Il doit connaître votre nom. Il nous le dira.

Borouille serra les poings. C'était vrai, Charlot parlerait. Il était donc perdu, irrévocablement perdu ? La justice rétablirait bien vite les différentes phases de sa vie vagabonde avec l'aide de l'Assistance publique et les rapports des maisons pénitentiaires.

Et Charlot serait là, pour affirmer que tout cela était vrai ! ...

Alors, il se dit que la violence et l'ironie ne réussiraient pas et que mieux valait employer la persuasion et la prière.

Au lieu de braver la justice, il aurait plus de profit à se poser devant elle comme une victime du sort.

Il jetait, dans l'esprit du juge, un peu d'hésitation ; s'il gagnait du temps, — si peu que ce fût, ne fût ce qu'une nuit — c'était une chance de plus de s'en tirer.

Milberg s'était très bien rendu compte que la menace, si simple, de demander à Charlot le nom du bandit, avait singulièrement troublé celui-ci. Il ne fut donc pas autrement surpris quand il entendit :

—Monsieur, cela est vrai, Charlot me connaît et vous dira mon nom. Il pourra vous dire aussi qu'on n'a jamais rien eu à me reprocher et que je suis un honnête garçon...

Il essaya de pleurer, fit une grimace et porta sa main à ses yeux.

—Pourquoi veut-on me faire de la peine ?

Milberg ne retint pas un geste de dégoût.

—Il est complet, murmura-t-il ; hypocrite par-dessus le marché !

L'autre, en larmoyant, continuait :

—C'est vrai, je suis un vagabond, mais ce n'est pas une raison pour m'accuser de vol et d'assassinat.

Il eut l'audace de dire en se penchant vers le cadavre du père Violaines, donc les yeux glauques étaient tournés vers lui :

—Si ce pauvre homme pouvait parler !

Il n'acheva pas. Des sanglots l'interrompirent. C'était Marie-Thérèse, saisie d'horreur devant tant de cynisme.

—Ah ! le misérable ! le misérable ! disait-elle.

Milberg se reprenait à sourire.

Il allait connaître la vérité. Pour lui cela devenait évident.

Marie-Thérèse, qui la savait, la vérité, ne la tairait pas davantage, ou bien le jeune garçon à court de moyens pour se défendre et pressé de toutes part, la dirait lui-même.

Mais Borouille, montrant la fermière :

—Tenez, monsieur le juge, regardez cette pauvre femme. Elle a pitié de moi, celle là ! Elle me comprend ! Et puis, quoi ? Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise encore ? Ce n'est pas moi qui l'ai décollé, le vieux, et voilà tout.

—Êtes-vous disposé maintenant à répondre à mes questions ?

—Mais je ne fais que ça, monsieur le juge. Qu'est-ce que vous m'avez demandé ? Ce que je suis ? Je suis journalier, on ne m'a pas appris de métier, ce n'est pas ma faute. J'accepte tous les tra-

vaux qu'on me propose. Tenez, je serais bien heureux si on pouvait m'occuper dans cette ferme ; je n'en bougerais plus.

—Je vous ai également demandé d'où vous veniez, où vous habitiez, où vous avez travaillé, comment vous faites pour vivre... où s'est écoulée votre vie jusqu'en ces derniers temps...

—J'ai cherché partout du travail ; on ne m'en a donné nulle part ; alors j'ai bien été obligé de mendier pour vivre.

—Votre nom ?

—Je n'en ai pas, puisque je suis un enfant abandonné.

—Mais tous les enfants recueillis portent un nom...

Et l'assassin avec un regard farouche, la voix tremblante de colère, car il se voyait peu à peu acculé à l'aveu de tous ses crimes :

—Le mien, c'est Borouille !..

Marie-Thérèse eut un gémissement, cacha de nouveau sa tête dans ses mains et resta immobile sur sa chaise.

On l'eût dite frappée de mort.

Tout d'abord le nom ne surprit pas le magistrat. Il inscrivit sur ses notes la réponse du jeune garçon, comme il avait inscrit les précédentes.

Puis soudain en voyant ce nom écrit, sous ses yeux, il lui semble que cela prend une forme, que cela éclate, resplendit, flamboie, et il répète machinalement :

—Borouille ! Borouille !

Une grosse sueur d'épouvante mouille son front.

Et il se dit, en secouant la tête :

—Non, non, ce n'est pas possible ! Ces choses-là, ça n'arrive pas !

Il demande, machinalement, ne sachant guère ce qu'il dit :

—Comment s'écrit Borouille ?

—Comme ça se prononce.

Le magistrat se tait. Il regarde le vagabond. Ah ! il ne l'admire plus, maintenant, comme un beau type bien complet de bandit, de voleur et d'assassin ! Dans son regard, de l'horreur et de la folie même !

Malgré tout, ce type n'est pas vulgaire. L'allure est faubourienne et détonne avec la distinction du visage.

Et voilà qu'au fur et à mesure qu'il le détaille, il remarque chacun de ses traits et frémit de tout son corps, le cœur soulevé.

Vingt ans ! abandonné à l'Assistance publique ! Le visage du père avec, seules, les modifications apportées par le vice, par le crime. Le nom de Marie-Thérèse !..

Que de preuves !

Et par-dessus tout, le désespoir de la mère, qui connaît le crime et a voulu sauver le coupable ! De la mère, sacrifiée, et cent fois moins coupable que lui ! De la mère, dont les gémissements étouffés redoublent son indicible et mortelle émotion.

Borouille !

Borouille, ce bandit serait son fils ?..

Lui, l'assassin, considère cet homme et cette femme avec surprise.

—Qu'est-ce qu'ils ont donc, à me reluquer ? Ils ne m'ont pas assez vu ?

Et il remarque bien leur trouble et leur pâleur.

Et il remarque aussi l'effarement du magistrat, qui n'ose même plus l'interroger.

—C'est mon nom qui les trouble comme ça ?

Un moment, une fierté dans son cerveau :

—Ils me connaissent. Ils auront entendu parler de moi ?

Il sourit aimablement à Milberg, qui le considère, terrifié.

—Ça lui fait de l'effet, tout de même ! Ce que c'est que de ne pas être le premier venu !

Il fait deux pas, sans savoir, vers le juge.

Et Milberg recule, recule devant lui, recule jusqu'à ce qu'il rencontre Marie-Thérèse.

Alors, Borouille ne comprend pas.

—Mais il a peur de moi !

Et vraiment, à cette heure, c'est lui qui semble être, par son attitude, le juge et le maître de cet homme et de cette femme. Lui seul garde la tête haute. Les deux autres sont honteux devant lui.

Et il ricane, sans savoir.

Et justement parce qu'il a deviné que c'est son nom, prononcé, qui a produit cet effet terrifiant, il le répète :

—Mais oui, ça vous étonne ? Je m'appelle Borouille !..

Milberg se penche à l'oreille de la fermière.

—Marie ?

Elle laisse tomber ses mains, découvrant ses yeux rouges de fièvre.

—Vous le saviez ?

—Je le savais !

—Ainsi... Ainsi... dit le magistrat dont la voix est rauque et qui ne peut achever qu'avec un visible effort, ainsi, c'est lui ?.. C'est lui !..

Elle ne répond même pas. Elle se contente de faire un signe de tête.

Et Milberg, qui essayait de douter, peut-être, Milberg dit seulement :

—Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon Dieu ! !

Et un très long silence règne dans la sinistre chambre.

Et les yeux fixes du cadavre semblent s'étonner de tout ce qui se passe et demander qu'on lui fasse justice !

—Sûrement ils ont quelque chose ! murmure Borouille.

Et il s'amuse à redire :

—Monsieur le juge a bien inscrit mon nom avec l'orthographe ? C'est très important...

Et il rit sans savoir pourquoi.

Lui, le juge, voudrait qu'une catastrophe l'anéantisse. Il désire que la terre s'entr'ouvre pour s'y engloutir !.. Au moins, de cette façon, tout cela n'aura été qu'un mauvais rêve... Est-ce que, vraiment ce n'est pas un cauchemar ? Pourquoi est-on venu le chercher ? Et comment le hasard, l'impitoyable hasard, a-t-il, pour son châtement, ramené là ce garçon, cet assassin, ce Borouille, SON FILS !

Et il repense à l'aventure d'autrefois.

Il avait meurtri le cœur de cette jeune mère. L'égoïsme, la peur du ridicule lui avaient fait abandonner Marie-Thérèse après l'avoir, par une sacrilège comédie, indignement trompée.

Oh ! il avait été bien cruel !..

Marie-Thérèse, tout à l'heure, l'avait menacé de châtement.

Elle ne se trompait pas. La punition était terrible !

Qu'allait-il faire, dans une situation aussi atroce ?

A ce bandit, jamais Marie-Thérèse et Milberg n'avoueraient la vérité ! En se dévouant pour lui, la mère avait été sublime ! Milberg avait rendu ce dévouement inutile.

Mais le devoir impérieux du magistrat n'était-il pas tout tracé ? Il devait continuer à interroger cet homme.

Il devait le livrer aux juges !

Et c'était le livrer à la guillotine... !

Il frissonne. Il essuie avec son mouchoir ses mains moites de sueur.

Et il ne trouve qu'une vague prière, qu'il prononce même sans y penser, s'adressant à une puissance surnaturelle, parce qu'il sent bien que, dans une situation aussi tragique, les hommes ne peuvent rien pour lui !

—Mon Dieu ! Ah ! mon Dieu !

Et tout à coup son épouvante devient plus grande encore lorsqu'il entend Borouille, hypocrite jusqu'au bout, profiter de l'émotion visible du juge et de la fermière pour les apitoyer encore.

Et comment les apitoyer, si ce n'est en retraçant sa vie de solitaire, sa vie d'abandonné ?

On dirait que dans son astucieuse intelligence, il a deviné que ces détails étaient les seuls qui dussent produire leur effet.

—Yoyez-vous, monsieur le juge, dit le misérable d'une voix douceuse, et en baissant les yeux avec humilité, il ne faut pas non plus jeter la pierre aux pauvres gens comme moi. Je n'ai pas eu une vie heureuse, allez. D'abord, je n'ai jamais connu ni mon père, ni ma mère. Je l'ai bien regretté. Ça m'aurait fait tant de plaisir de les connaître.

Et appuyant la main sur sa poitrine :

—Si vous saviez ce qu'il y a d'affection pour eux, malgré tout, dans mon cœur ! J'ai pensé à eux bien souvent. Pourquoi m'ont-ils abandonné ? On ne doit pas laisser, comme ça, les enfants sans secours. On risque de les faire mal élever. Et alors à qui la faute ? Est-ce aux enfants qui ne sont pas responsables ou bien aux parents qui, eux, savaient ce qu'ils faisaient ? Vous, monsieur le juge, vous avez été élevé par une mère qui a pris grand soin de vous. Vous ne pouvez deviner ce que c'est qu'une vie comme la mienne !.. On ne suit même pas, tous les jours, si on va manger le lendemain. Alors des fois, c'est difficile de résister aux tentations. Il y a tant de gens qui ont trop, et tant qui n'ont pas assez ! J'en ai eu des tentations, moi, mais j'y ai résisté. J'ai un fonds d'honnêteté. Et ça m'appartient en propre, parce que personne ne m'a jamais rien enseigné là-dessus.

Et avec un regard en dessous :

—Oui, il faut avoir pitié des pauvres abandonnés. Ils ont une vie trop triste, sans jamais personne autour d'eux pour leur dire qu'on les aime. Quand il y en a qui tombent dans le mal, il ne faut pas les en punir. C'est les parents qu'il faudrait punir plutôt. Voilà, N'est-ce pas que c'est la vérité, ça, monsieur ?

Certes, le procureur de la République, pas plus que Marie-Thérèse, ne se faisaient illusion sur les sentiments de Borouille. Ils savaient qu'ils avaient devant eux un profond et infâme scélérat. C'était avec dégoût, le cœur soulevé, qu'ils l'entendaient essayer de les apitoyer ! Et pourtant chacune de ses paroles les remuait, brulait la blessure saignante de leurs remords.

Oui, oui, c'était vrai tout cela : la vie de ce garçon avait dû être lamentable, sans jamais un sourire, sans jamais la douceur des caresses d'une mère.

C'était vrai, personne ne lui avait fait aimer le bien.

(A suivre.)

Gavotte Gentille

PAR M. OTTO SCHIFF

Moderato
PIANO

p
pp
rallent
rallent
Tempo
dolce
p
poco rit
rallent
poco rit
rallent

LA MASCOTTE

(Suite)

CODA.

p
calando

Madame Jules LE BASSARD, née Angélie LE VAILLOIS.
LES ROSIERS DE GRAND' MÈRE
 BIUJETTE.

Paroles de
 Félix VAN HECKE.

Musique de
 H. NEUZILLET.

2
 À son réveil, dès le matin,
 Ils sont sa première pensée,
 Et vite, l'arrosoir en main,
 Elle supplée à la rosée.
 Chemin faisant, chaque rosier
 Dont elle a l'aide de baptême,
 Comme un vivant calendrier,
 Lui redit un doux nom qu'elle aime...
au refrain.

3
 Tous bien plantés, non sans apprêts,
 Formant une suite nombreuse,
 Ils simulent tous les portraits
 D'une autre famille joyeuse.
 Tout le monde, jusqu'aux derniers,
 L'affectionne et la révère:
 Grand'mère aime bien ses rosiers,
 Les enfants aiment bien Grand'mère...
au refrain.

Refrain.
 Ainsi que ses petits-enfants,
 Grand'mère adore son parler;
 Il faut voir, quand vient le printemps,
 Comme ils fleurissent éclatants,
 Les rosiers de Grand'mère...

LES ÉTONNEMENTS DE Mr FLEURDELIS



I
Mr Fleurdelis.—Sapristi ! V'là qu'ça mo-d ; on li-ait un petit poisson.



II
(Le jettant vivement pardessus sa tête.)— Comme me suis pas t-ompé ; savais bien que li était un petit poisson.



III
Mais, sapisti ! je cois bien que j'en ai un gos... gos...

veut faire quelque chose de bien dans notre partie. Ainsi, moi qui te parle, j'avais quatre enfants.

—Je sais bien.
—Je ne te dis pas que tu ne sais pas, mais enfin j'avais quatre enfants. J'aurais pu, comme tant d'autres pères, leur donner des carrières banales. Je les aurais mis dans le commerce, par exemple, ou garçons de magasin, ou demoiselles de comptoir... c'est une supposition. Ils auraient été perdus pour les plaisirs du public. Eh bien, non, je ne me suis pas inquiété si l'on m'en saurait gré ou pas. J'ai pris le premier, un garçon quand il n'avait encore que six ans, et je me suis dit : Toi tu seras dans la dislocation.

—Je me rappelle.

—Tu ne te doutes pas

de ce que c'est, encore une fois. Ça demande de la part d'un père de famille des soins, des efforts, un travail... Pendant des sept, huit heures par jour, j'étais là à lui tordre les bras et les jambes, à lui faire craquer les articulations... une rude besogne, va ! Enfin, j'avais réussi : c'était un sujet comme on en voit peu. A sept ans et demi il touchait déjà ses cent cinquante francs par mois chez Loisset, à Bruxelles.

—C'était gentil !

—C'est pas pour me flatter, mais je les avais bien gagnés. Pour lors, qu'au milieu d'une représentation, crac ! il fait un faux pas en se renversant en arrière pour prendre une assiette avec ses dents. Il se rompt un vaisseau et il meurt le lendemain matin. Tu crois que c'est régaland, ces choses-là ?

—Pour ça, non.

—Il y en a d'autres qui aurait renoncé du coup. Moi, pas. Je me dis : Puisque tu as commencé à te dévouer, il faut aller jusqu'au bout. Huit jours après, je prenais ma petite seconde, qui était dans sa cinquième année. Ça m'avait donné à réfléchir sur les inconvénients de la dislocation. Je l'entrepris pour la danse de corde. Mais pas de vieux jeu. La danse sans balancier, à trente pieds d'élévation. Parce que je suis d'avis qu'ou il n'y a pas de danger, il n'y a pas de mérite, et que je fais mon métier consciencieusement.

—Elle s'appelait Sophie, je crois ?

—Oui, seulement sur l'affiche on mettait Dolorès, parce que ça faisait mieux. Celle-ci, elle n'avait pas les dispositions du frère. Il fallait voir les manières, au commencement : "Papa, je vais tomber... Papa, je t'en prie... Papa, qu'est-ce que je t'ai fait ? tu veux donc te débarrasser de moi ? Et elle criait, et elle pleurait. Heureusement que je ne connais que mon devoir. Je m'étais dévoué à faire leur bonheur, je ne sortais pas de là. Et dame je tapais ferme, quoique la mère voulût par moment se mêler de ce qui ne la regardait pas. Je dois l'avouer, du reste, cette enfant-là devait me dédommager.

—Elle était forte ?

—Forte ! ce n'est pas le tout de le dire. Nous recevions à la fois des propositions de Madrid, de New-York, de Vienne, est-ce que je le sais !...

LES VÉLOS

Devant vous souffrez que je plaide
La cause d'un homme inouï
C'est à n'y pas croire ! Eh bien, oui :
Je n'ai pas de vélocipède.

Ils vont !... ils vont !... crevant leurs pneus
Et les passants qui, d'aventure,
Bravant une mort presque sûre,
Se hasardent hors de chez eux.

Alors que tout gravite vers,
Ou par, ou sur la bicyclette,
Incoercible, je décrète
Que j'en priverai... mon envers.

Sans respecter âge ni sexe,
Ils emballent à fond de train,
Ecrabouillant avec entrain.
Les vieux en accent circonflexe.

Dussé-je figurer, — ô honte ! —
Fier contempteur de l'Omniùm
Dans un recoin du Muséum
Tel un étrange mastodonte.

Les bicyclistes vont courant !
Jour et nuit, de New-York à Rome
La terre n'est qu'un vélodrome,
C'est un vertigineux courant.

Nul ne me verra dextrement
Détenir sur l'âpre machine
Dans un éclair de guillotine
Le record de l'écrasement.

Dans lequel l'humb'e piéton rûle
En contemplant, jamais lassés,
Ses bourreaux aux corps ramassés
En gargouilles de cathédrale.

Flâner ! — Cauchemar impossible
A faire perdre la raison
De tous les points de l'horizon
Le cycliste vous prend pour cible.

Puîrque rien n'échappe au massacre,
Puisé-je avoir l'amer plaisir,
O grands dieux ! de me voir périr
Ecrasé par le dernier fiacre.

Puis au Muséum précité,
Spécimen d'un temps difficile,
Dormir près du "cocher fossile"
Le sommeil de l'Eternité !

EDOUARD GALLOG.

UN PÈRE DÉVOUÉ

Je sortais du Cirque.

On y avait applaudi avec fureur une petite fille qui exécutait, à vingt mètres de hauteur, les plus vertigineux exercices. Et j'avais remarqué que toutes les fois que les braves éclataient, un monsieur qui se tenait debout au pied de la corde par où l'enfant avait grimpé, s'inclinait jusqu'à terre pour remercier.

Je m'étais demandé ce que pouvait bien être ce monsieur, et d'où venait qu'il eût l'air de prendre pour lui, qui restait bien tranquillement à l'abri de tout péril, les témoignages d'admiration que les spectateurs prodiguaient à la petite acrobate.

Le spectacle finit cependant, et je pensai à autre chose.

Mais, à la sortie, étant entré dans un café des environs, le hasard fit qu'à la table voisine de celle où je m'assis, je retrouvai le même monsieur en compagnie d'un ami.

Il avait dépouillé cette fois l'habit à boutons de métal que nous avons vu depuis tant d'années passer sur tant de dos. Il avait revêtu le paletot des simples mortels, et, tout en fumant une pipe d'écume soigneusement culottée, il entama avec son interlocuteur la conversation que voici :

—Eh bien, fit l'interlocuteur, c'est un vrai succès.

—Oui, cela ne va pas mal.

—Tu dois être content !

—Très content. Mais ce n'est pas faute de m'être donné du mal, et le public peut bien me témoigner un peu de reconnaissance. A ta santé.

—A la tienne.

—Ils ne se doutent pas, mon cher, de la peine qu'il faut prendre et du dévouement qu'il faut avoir.

—Le fait est...

—Il n'y a pas. C'est toute une vie d'abnégation, quand on

LES ÉTONNEMENTS DE Mr FLEURDELIS (Fin)



IV
(Le jettant pardessus sa tête.)— Comme il est loud ! Je cois bien que c'est une petite baleine.



V
Ah !... et c'est moi, Fleurdelis, qui ait jetté, deux fois, ce cocodille pardessus li tête à moi !

des quarante et cinquante francs par soirée qu'on nous offrait. En moins d'un an j'avais amassé de quoi acheter la petite maison d'Asnières que tu connais.

—Tu l'as encore ?

—La maison ou la petite ?

—La maison.

—Oui... Quant à la petite... Oh ! les enfants, on a beau faire tous les sacrifices pour leur éducation... Je ne cessais de lui répéter : "Sophie, tu ne travailles pas assez. Tu t'en fies à ta facilité, ça te jouera un mauvais tour." Ça lui a joué, monsieur. L'auto d'exercice, un soir, elle a dégringolé de là-haut et s'est cassé la cuisse gauche, net. A preuve qu'elle a une jambe de bois maintenant : c'est du joli. Tout ce que j'avais fait pour elle, perdu ! Tu m'avoueras qu'il y avait de quoi se décourager ; mais, moi, je ne bronche pas. On a été mis sur la terre pour être utile à quelque chose.

—C'est vrai.

—Je me suis rabattu sur mon troisième. Une autre affaire ! Comme il était solidement taillé, j'ai entrepris d'en faire un hercule. C'était une idée, pas vrai ? un hercule de quatre ans vous enlevant de gros poids avec ses tout petit bras.

—C'était neuf.

—En voilà encore un pour qui je me suis exténué... Car il fallait tout lui démontrer. Je prenais un poids de cinq kilos, je l'enlevais et je lui disais : A ton tour. Toute la journée comme cela. Il avait du mal à mordre aussi. Il disait que c'était trop lourd. De la paresse, quoi ! Et les paresseux, ça n'arrive à rien de bon. Aussi c'est celui qui a le plus mal tourné. Quand je pense que, pendant que nous répétions, avant ses débuts, il s'est une fois presque tordu la colonne vertébrale, et que je l'ai gardé trois mois dans le lit, c'est-à-dire que, si je ne l'avais pas soigné, il était perdu... oui... Eh bien, pour me dédommager, il a filé avec une troupe américaine qui l'a emmené je ne sais pas où. Il gagne gros, à ce qu'on m'a conté, et il n'aurait seulement pas le cœur de m'envoyer ce qu'il gagne.

—Un mauvais sujet.

—Il faut s'attendre à l'ingratitude des enfants. C'est ce qui m'a forcé à faire travailler ma dernière un peu plus tôt que je n'aurais voulu. J'ai même failli avoir des raisons avec le public qui la trouvait trop jeune.

Tuez-vous donc le tempérament à former des sujets ! Ça ne fait pas pitié ! Si je te disais que maintenant je n'ai plus que celle-là, toutes les fois que je la vois en l'air, ça me trouble la digestion, que j'en ai presque une gastrite pour laquelle le médecin me fait prendre un tas de poudres qui me coûtent les yeux de la tête.

—Le fait est que si elle tombait...

—On ne me tiendrait pas compte des services que j'ai rendus à l'art. Est-ce que le dévouement est apprécié dans ce monde ?... Avec mes cheveux qui grisonnent, on me dirait : "Tire toi de là comme tu pourras..." Oh ! ces enfants-là pourront se vanter de m'avoir abrégé l'existence. Tiens, dans ce moment-ci, j'ai des crampes, c'est à ne pas croire... Tu n'as pas vu ?... Elle a failli lâcher le second trapèze. J'ai cru que je l'avais sur la tête... Il n'aurait plus manqué que cela qu'elle tue son père en tombant dessus. Ça aurait été le bouquet... A la tienne.

—A la tienne.

—Je retournerai demain consulter mon docteur pour qu'il me change mes poudres. Allons nous coucher, mon vieux ; que le bon Dieu te préserve de jamais te dévouer à tes enfants, comme j'ai fait pour les miens...

PIERRE VÉRON.

L'histoire ne se répète jamais, mais les hommes se ressemblent toujours ;
COUAT.

DEVINETTE



—Avec tout ça, je ne sais où est passé mon cousin Anatole !



Excille (qui avale respectueusement son premier verre de crème à la glace).—Oh, Rose, que c'est délicieux ! Comment est donc le Paradis !...

LES INFORTUNES D'UN ENFANT D'ABRAHAM

On nous envoie de Bertrichamps, dit *l'Espérance de Nancy*, le récit d'un fait assez extraordinaire, et que néanmoins on affirme vrai dans tous ses détails :

« Un brocanteur israélite, de Raon-l'Étape, traversait le grand matin la forêt qui sépare Bertrichamps de Veney. Tout à coup il s'arrête, un objet étrange s'agite dans l'obscurité. Il s'approche et voit un lièvre se débattant dans son piège. Tout joyeux de sa trouvaille, il s'en empare et serre le craintif animal dans ses bras, le comblant de caresses. Mais celui-ci peu accoutumé à pareille compagnie, fait mille contorsions, et ses pattes impriment sur la figure du vieil Israélite certaines marques qu'il ne s'attendait guère à recevoir. Ainsi égratigné, notre homme plonge la main dans le nombre infini de ses poches, mais n'y trouve pas le plus petit bout de ficelle. Après réflexion, il tire sa bourse et en noue les longs cordons au cou de l'animal qu'il veut conduire en laisse.

« Mais à peine le lièvre a-t-il senti la terre, et avant que le brocanteur ait eu le temps de bien serrer la bourse dans sa main que, par un mouvement brusque et inattendu, il s'élance dans un épais fourré. Étourdi de cette brusque disparition, le fils d'Abraham essaye de poursuivre le voleur, qui lui emporte sa bourse et 52 francs. Mais son empressement lui est encore fatal : car il n'a pas fait deux pas qu'il tombe dans un buisson. Découragé, et jugeant que ses efforts pour rejoindre le fuyard seraient inutiles, il se résigne à continuer son chemin en s'accusant de sa maladresse. A Venay, il fait annoncer, par le crieur public, que son argent court les bois au cou d'un lièvre, promet une récompense à celui qui le lui rapportera. Malheureusement, il était écrit que l'infortuné n'était pas à la fin de ses déboires : un garde sévère sur la consigne, lui déclara procès-verbal comme prévenu de braconnage. »

QUI A BU BOIRA

Un brave ouvrier d'Alger fréquentait trop assidûment une des auberges de la rue Bab-el-Oued, et les pauses qu'il y faisait devenaient de plus en plus de longues désordonnées. Ses amis lui en firent quelques reproches. L'ami de la bouteille sentit toute la justesse de cette remontrance et promit de se corriger ; il en fit même le serment solennel. Aussi, le jour suivant, passa-t-il devant le malencontreux cabaret sans faire sa station d'habitude. Toutefois il ralentissait le pas ; on eût dit qu'une force invincible le retenait et l'appelait en arrière ; mais il surmonta la tentation. Arrivé en dehors des portes de la rue Bab-el-Oued, un ami, qui l'avait suivi, l'entendit s'adressant à lui-même ce petit discours : " A la bonne heure ! je suis content, j'ai été ferme, j'ai tenu parole. Cela vaut bien un litre : je vais le prendre au Cheval-Blanc. " Et il entra fort satisfait de ce judicieux raisonnement.

LA NOUVELLE AIGUILLE

Delille, revenant le soir de chez un de ses amis, fut accosté par trois hommes à mine rébarbative, qui lui demandèrent l'heure. Il vit bien que leur intention n'était nullement pacifique. " Messieurs, répondit Delille en montrant la pointe de son épée, il est minuit, et voici l'aiguille qui marque l'heure. " Ce trait de courage lui sauva la bourse et peut-être aussi la vie.

Chronique Théâtrale



ACADEMIE DE MUSIQUE

"A Musician's Romance" avec l'acteur Auguste Van Biene, sera le spectacle de cette semaine, à l'Académie.

La réputation de cet artiste est suffisamment établie pour que tous les amateurs de musique de Montréal aillent applaudir au spectacle vraiment splendide qui leur est réservé sur notre première scène.

Dans le 2e acte sont introduits toute une série de sélections d'airs populaires dans le monde entier : Le Nocturne, de Chopin ; la Rhapsodie



M. AUGUSTE VAN BIENE.

hongroise, de Popper ; l'antaise sur Faust, de Gounod ; Air du Tanhauser, de Richard Wagner ; Simple Aveu, de Fisher ; Ben bolt, Home Sweet Home, Swance River, Ave Maria, etc.

La compagnie qui accompagne Mr Van Biene est assurée, par son organisation exceptionnelle, d'un succès complet que justifient, du reste, un impeccable jeu, de superbes décors et des costumes magnifiques.

x

QUEEN'S THÉÂTRE

La semaine prochaine nous donnera une comédie qui est toujours un succès partout où elle est représentée. "Way Down East", ce sera l'attraction qui remplacera M. J. Corbett, changement nécessité par suite de l'engagement du même J. Corbett à l'Académie de Musique de New-York, commençant une semaine plus tôt qu'il était décidé.

Tous les artistes du théâtre de la Vo Avenue, à New-York, donnent dans "Way Down East", une des pièces les plus nouvelles de la saison et les plus populaires. C'est une comédie douce de la vie, dans l'ordre pastoral, à la Nouvelle-Angleterre.

Mlle Phœbé Davis et M. Jos R. Grismer interprètent les principaux rôles.

x

THÉÂTRE ROYAL

"Rice & Barton Rose Hill English Folly Co." Cette compagnie est une des plus fortes d'Amérique comme burlesque.

Deux pièces, toutes deux d'un comique transcendant : "Gay Grass Widows" et "The Wicked City", donnent à 25 charmantes femmes l'occasion de se produire au milieu de décors superbes, dans des scènes sensationnelles. Des danseuses Espagnoles, Japonaises, des statues vivantes, la danse du Zouzou, voilà ce qu'on pourra y voir avec les plus magnifiques costumes du monde. Dans les variétés, nous citerons : Le Quartette Casino, un des plus étonnants de l'Amérique ; Mlle Blanche Newcomb, le délicieux petit oiseau chanteur ; Cain et Mack, le couple comique ; Hickey et Nelson, dans un nouvel acte original ; Willard et Browne ; les

Ginger Girls ; Mlle May Gebhardt, la reine du burlesque, et le "Tug of War" des Amazones, où l'on voit le plus gros ballon imaginable.

C'est grâce à M. T. W. Leclair que nous avons pu avoir, au Royal, des attractions aussi remarquables et nous ne pouvons que remercier ce sympathique agent qui s'occupe également de la publicité pour les théâtres du Queen's et de l'Académie.

PALLADIO.

CE QU'IL LUI A OTÉ

Bouleau.—Oui, je tombais en syncope et tout le monde crut que j'étais empoisonné. Alors on alla chercher le docteur qui vint avec sa pompe.

Rouleau.—Et il t'a ôté quelque chose ?

Bouleau.—Je crois bien, cinq piastres !

AU PAYS BELGE

Le douanier.—Monsieur, ouvre ta montre ; tu pourrais vouloir cacher de la contrebande dedans, sais-tu, une fois...

Et toi, madame, tes dents sont neuves... Tout ce qui est neuf, ça paye, savez-vous !

PAS DIFFICILE

Clara.—En voilà une chose que je ne comprends pas. Léon me dit que quoique il ne soit pas soldat et ne l'ai jamais été, il connaît les horreurs de la guerre.

Clémence.—Pas difficile, pourtant. Ne sais-tu pas qu'il est marié ?

UNE GRACIEUSETÉ

Rouleau.—Dire que ma femme, hier soir, m'a invoqué pendant au moins deux heures.

Rouleau.—Et qu'avez-vous fait ?

Rouleau.—Oh ! je l'ai laissé dire.

UN VIEUX PROVERBE

Bouleau.—Moi, je m'en tiens au vieux proverbe : Contentement passe richesse.

Rouleau (mélancolique).—Vrai, mais personne ne vient vous l'emprunter.

LE MEILLEUR PRODUIT

Le touriste (qui visite l'Irlande, à un fermier qu'il rencontre).—Voudriez-vous me dire, monsieur, quel serait le meilleur produit à cultiver dans un pays aussi pluvieux que celui-ci ?

Le fermier Pat.—Des parapluies, monsieur !

CE QUI SERAIT BLESSÉ

Cadet.—Cela blesserait-il vos sentiments si je vous appelais menteur ?

Quinquet.—Non, mais mes poings.

PAS LA MÊME CHOSE

Le client (entr'ouvrant la porte du bureau).—Est-ce ici qu'on donne des avis légaux ?

L'avocat.—Non, monsieur, ici nous les vendons.

IL Y VEILLERA



Le malade.—C'est que, voyez-vous, docteur, ce n'est pas la mort qui m'effraie, mais la peur d'être enterré vivant. Cela me tourmente au delà de tout.

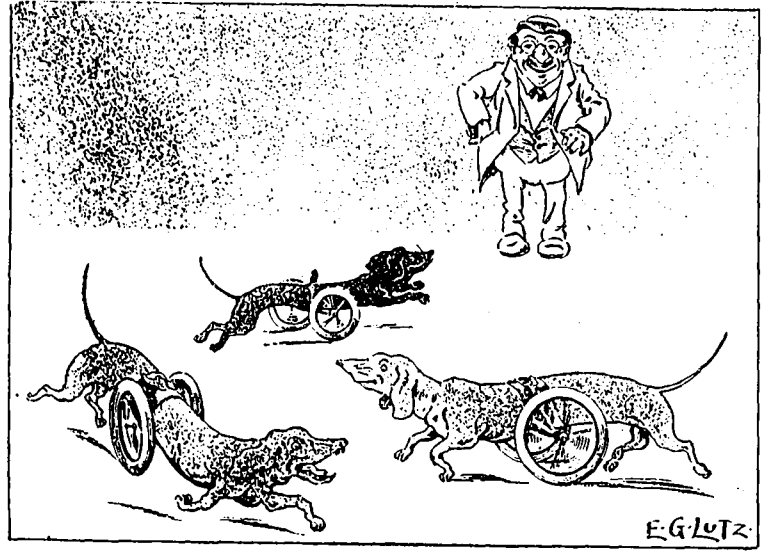
Le docteur.—N'ayez crainte ! vous ne le serez pas, je vous l'assure, car j'y veillerai.

DERNIER BREVET CANADIEN



I

Le dernier brevet, c'est celui de mon oncle Ti'Toine dont les malheureux chiens bassets, s'allongeaient, s'allongeaient, au point que leur ventre s'usait à terre.



II

Mon oncle a trouvé le joint, c'était pas difficile, mais il fallait le trouver, comme pour l'œuf de Christophe Colomb.

VARIÉTÉS

On a vendu tout dernièrement à Londres, un œuf de pingouin d'une grande rareté, qui a été adjugé à sir V. Crewe pour la modeste somme de trois cents livres sterling, soit sept mille cinq cents francs de notre monnaie.

Il paraît qu'il n'existe, de par le monde que soixante-dix œufs de l'espèce en question, aujourd'hui disparue. Celui qui a été vendu l'autre jour provenait d'une collection privée et avait été trouvé en Islande au commencement de ce siècle.

En 1894, un œuf de ce genre a été payé sept mille neuf cents francs. C'est le prix maximum. Les autres varient comme valeur entre quatre et cinq mille francs.

Le prix de ces soixante-dix œufs rarissimes, s'élève à trois cent cinquante mille francs, c'est du moins l'estimation des experts pour la collection complète. A ce taux-là, cela met la douzaine à soixante mille francs. Voilà des œufs un peu chers !

* * *

Il paraît qu'il n'existe qu'un parc d'huîtres perlières au monde, mais il donne à son propriétaire un joli bénéfice.

Ce parc se trouve dans le détroit de Torres, à l'extrémité septentrionale de l'Australie. Il appartient à M. James Clark, de Queensland.

M. Clark, connu sous la dénomination de "roi des pêcheurs de perles," avait mis au début 150 000 huîtres perlières.

Aujourd'hui, M. Clark emploie 1 500 ouvriers, dont 200 plongeurs, et 250 bateaux à la pêche de ses perles. Il y a trois ans que M. Clark a établi son parc. Il a une superficie de 500 milles carrés et la pêche annuelle varie entre 40 000 et 200 000 livres sterling.

L'INDIEN DANS L'EMBARRAS

Le P. Smet raconte le fait suivant, dans une lettre des *Précis historiques de Bruxelles*.

"Parmi les Indiens convertis sur la frontière du Canada, se trouve un certain Jean-Baptiste, dont j'ignore la famille. Ce Jean-Baptiste avait dans le temps escamoté bien des objets ; sa conscience se trouvait un peu lourde.

Lors de sa conversion, Robe-Noire (ils appellent ainsi les missionnaires) lui enjoignit la restitution de deux piastres au ministre calviniste du voisinage. Notre homme se présente donc chez le ministre et le dialogue suivant s'engage :

"Bien ! que veux-tu ? dit le prédicant.

"Moi, t'avoir volé ; Robe-Noire dire à moi :

"Toi, Jean-Baptiste, rends l'argent volé" — Quel argent ? — Deux piastres volées, toi par moi, mauvais sauvage ; moi aujourd'hui bon Indien ; avoir l'eau du baptême sur le front, moi enfant du grand-Esprit. Tiens, prends l'argent volé à toi. — C'est bien. Ne vole plus. Bonjour, Jean-Baptiste. — Bonjour, pas assez. Moi vouloir autre chose. — Et que veux-tu ? — Moi vouloir un reçu. — Un reçu ! qu'as-tu besoin d'un reçu ? La Robe-Noire t'a-t-elle dit de le demander ?

— Robe-Noire ne rien dire ; c'est Jean-Baptiste (se montrant du doigt) vouloir un reçu. — Mais pourquoi vouloir un reçu ? Tu m'as volé et tu rends l'argent, c'est bien assez.

— Pas assez ; écoute : toi vieux ; moi jeune, toi mourir sans doute premier ; moi mourir après toi ; comprends-tu ? — Non ; qu'est ce que tu veux dire ? — Écoute encore. Cela vouloir dire beaucoup, cela vouloir dire tout. Moi frapper à la porte du ciel, le grand chef saint Pierre ouvrir et dire : C'est toi, Jean-Baptiste, et toi, quoi vouloir ? — Mon chef, moi vouloir entrer dans la loge du Grand-Esprit. — Et tes péchés ? — Robe-Noire m'avoir pardonné, — Mais toi avoir volé le ministre : as-tu rendu l'argent ?

Toi montrer à moi le reçu. — Maintenant toi voir le cas du pauvre Jean-Baptiste, pauvre Indien sans reçu ! obligé pour te trouver de galoper par tout l'enfer."

SAUVÉE PAR LA MUSIQUE

Madame Sibémol. — Je suis bonne musicienne, c'est vrai, et j'adore mon piano ; il faut dire aussi que, durant la dernière inondation qui a détruit presque tout le village, c'est lui qui m'a sauvé la vie.

Madame Rémifa. — Pas possible ! Comment donc cela est-il arrivé ?

Madame Sibémol. — Quand l'eau est montée à la hauteur du premier étage de notre maison, mon mari a pris le lit-pliant et s'est mis à l'eau en s'en servant comme d'un radeau. C'est ce qui l'a sauvé.

Madame Rémifa. — Et vous même ?

Madame Sibémol. — Moi, je l'ai accompagné sur le piano.

PIS ENCORE

Lui. — Il y a encore quelque chose de plus insupportable que la femme qui fait toujours attendre son mari.

Elle. — Ah ! Qu'est ce donc ?

Lui. — C'est celle qui, étant prête la première, se tient au bas de l'escalier et lui crie toutes les minutes de se dépêcher.

UN QUI EN A ASSEZ

Le père. — On dit souvent que quand même une personne souffre beaucoup, il est toujours possible d'en trouver une autre qui souffre davantage. Eh bien, personne ne peut être plus fatigué que moi qui, cette nuit, ai promené cet enfant sur mes bras pendant six heures.

La mère. — C'est vrai ; mais supposons qu'on resterait au Klondike, où les nuits durent six mois, que dirais-tu donc, grand Dieu !

DEVINETTE



— Quel est ce fantôme qui, au moment où le voleur va accomplir son crime, le contemple ? Le voyez-vous ?



Écoutez!

Il y en a qui naissent avec de beaux cheveux, d'autres qui en acquièrent, mais il n'y en a pas auxquels il en pousse de force. Ceux qui acquièrent une belle chevelure font généralement usage de cette préparation favorite pour les cheveux et le cuir chevelu,

La Vigueur des Cheveux d'Ayer

Chez le photographe.

Une discussion s'engage entre un père de famille et l'artiste en collodion au sujet du plus ou moins de ressemblance de la photographie du jeune collègien qui vient de poser.

— Je vous affirme, s'écrie le photographe, que votre fils est ressemblant.

— Ressemblant!... hurle le père; je lui trouve simplement l'air idiot!

Le photographe se redressant fièrement:

— Ça, c'est un air de famille.

La parole est à M. Toto:

— Papa, qu'est ce que c'est donc que l'Eternité?

— Mon enfant, c'est une chose qui n'a ni commencement ni fin.

Toto, après avoir réfléchi:

— Alors, c'est comme le chemin de fer de ceinture!

Calino a acheté un chien qui s'est échappé un moment après qu'il eut payé. Furieux, Calino de s'écrier alors:

— Si le chien ne revient pas, je le tue.

EXTINCTION DE VOIX GUÉRIE

A. M.

Congrégation de l'Assomption, Southbridge, Mass., 17 mars 1893.

Messieurs Roy & Boire Drug Co.—C'est avec plaisir que je certifie avoir employé le *Menthol Cough Syrup*, pour une extinction de voix qui durait depuis trois jours, deux doses seulement ont été suffisantes pour la faire disparaître. Je ne puis faire autrement que de vous féliciter.

Sœur St-Anselme, Supérieure.

Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Une Recette par Semaine

Y a-t-il rien de plus insupportable que de ne pouvoir enlever un bouchon de verre d'un flacon? On recommande généralement, pour triompher de l'entêtement, de chauffer le goulot de la bouteille avec une allumette; mais parfois on arrive seulement à faire fendre le dit goulot. On réussit beaucoup mieux en mettant d'abord avec une plume une ou deux gouttes d'huile autour du bouchon, tout contre l'entrée du goulot, puis en exposant au feu à cinquante centimètres environ. Le goulot se dilate un peu; et si peu que ce soit, cela suffit pour que l'huile s'insinue entre le bouchon et la paroi de verre; en frappant doucement le bouchon avec un petit bout de bois on va pouvoir le sortir. Si par hasard rien ne bouge, ajoutez une autre goutte d'huile, chauffez à nouveau, et vous réussirez certainement.

B. DES

On juge une espèce d'hercule accusé de tapage nocturne et de rébellion.

Le président. — Vous n'avez pas d'avocat pour vous défendre?

Le prévenu. — Je n'ai besoin de personne pour me défendre... Vous pouvez venir tous les trois, je vous ferai votre affaire à moi tout seul!

Épithète cueillie au cimetière la Salle:

"Cher époux, mes larmes ne te ressusciteront pas. C'est pour cela que je pleure."

VERTUS BIENFAISANTES

Il faut avoir expérimenté les vertus bienfaisantes du *Baume Rhumal* pour expliquer la vogue dont il jouit dans le monde médical.

Un fragment d'une lettre d'un père économiste à son fils:

"Mon cher enfant, je t'envoie 6 chemises neuves, faites avec six vieilles à moi. Quand elles seront usées, renvoie-nous les, on en fera six neuves pour ton petit frère."

Promenade du dimanche.

Monsieur pousse péniblement la voiture de son bébé.

MADAME, *causante*. — Dis donc, on n'a jamais tant parlé de voitures sans chevaux?

MONSIEUR, *avec un soupir*. — Ça n'est pourtant pas nouveau!

PIS ENCORE



Si un chien enragé est une chose terrible, l'intempérance est plus terrible encore. Contre elle il n'y a presque pas de défense à opposer. L'endurance qu'il en est temps encore et si vous voulez vous guérir aller trouver ces bienfaiteurs de l'humanité qui sont M^r le Dr Chs Guilbault, 313 rue Amherst, ou de M^r J H Charles, 513 avenue Laval.

OH! SI LES MORTS PARLAIENT!

Combien ont été victimes de leur négligence! Lectrices, n'imitiez pas leur exemple.

PRENEZ LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

Oh! si les morts pouvaient parler! Si du fond de leurs tombeaux il nous était permis de les entendre, combien de jeunes filles et de femmes diraient à leurs compagnes sur terre qu'elles ont eu une mort prématurée. La mort les a moissonnées parce qu'elles se sont livrées sans la combattre. Elles ont commencé par n'avoir que de légers maux de tête, quelques irrégularités: Elles n'en ont fait aucun cas. Puis la maladie s'est aggravée. Elles ont eu des douleurs dans les jambes. Elles ont perdu l'ap-

née de 33 ans. Sa vie était devenue un long et douloureux martyre. Elle souffrait horriblement de la maladie des reins, du mal de reins, etc. Elle avait continuellement mal à la tête, et était si pâle, nerveuse et faible, que tout le monde ne lui donnait que peu de temps à vivre.

Après avoir essayé plusieurs médecins, dépensé beaucoup d'argent sans pouvoir en retirer aucun soulagement, elle était en proie à de profonds excès de découragement. Enfin, après avoir pris une quantité de remèdes, qui ne lui firent aucun bien, elle fut un jour dans un journal le récit de la guérison d'une maladie semblable à la sienne obtenue par l'emploi des Pilules Rouges du Dr Coderre, et prit la résolution d'en faire l'essai. Après en avoir pris régulièrement pendant un mois, elle éprouva un mieux sensible et au bout de trois mois elle fut complètement guérie. Arrachée à la mort et renvoyé à la vie du bonheur et de la santé. Son bébé, qui est âgé de 7 mois, est en parfaite santé, grâce aux nouvelles forces de sa mère. La jeune sœur de Mme Ouellette, âgée de 16 ans, s'est guérie complètement d'irrégularités douloureuses par l'emploi des Pilules Rouges du Dr Coderre.

Les témoignages que nous donnons sont vrais et sincères; nous donnons les noms, l'adresse et le portrait des femmes reconnaissantes qui disent à leur sœurs affligées: Faites comme nous, guérissez-vous par l'emploi de la plus merveilleuse découverte du siècle, les Pilules Rouges du Dr Coderre. Des milliers en ont fait l'heureuse expérience: il vous est facile d'en faire l'essai.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont faites exprès pour guérir les maladies des femmes, le beau mal, la faiblesse, la pâleur, "les irrégularités", elles sont souveraines et guérissent toujours.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre ne sont pas offertes pour guérir toutes les maladies, mais seulement pour les maladies des femmes, et pour cela elles sont sans égales.

Écrivez-nous avec confiance, si les Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas complètement, notre médecin vous répondra pour rien. Notre médecin spécialiste pour les maladies des femmes est entièrement à votre disposition, écrivez-lui, il vous indiquera le régime à suivre. Toute correspondance est confidentielle. Ne craignez pas d'écrire.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre se vendent en boîte seulement, jamais autrement. Delfez vous des imitateurs. Elles se vendent partout à 50c la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50; nous les expédions par la maille sur réception du montant.

Adressez votre lettre comme suit:

Cie Chimique Franco-Américaine,

Département médical,

Boite Postale 2306. MONTREAL, Que.



Mme A. OUELLETTE.

pétit, le sommeil. Elles ont dû abandonner le travail. Puis la mort est venue lente mais sûre, et aujourd'hui elles dorment dans le tombeau. Lectrices ne saisissez pas leurs exemples. Instruisez-vous de la triste expérience de celles qui vous ont devancées. Soignez-vous, si vous ne voulez pas être moissonnées à la fleur de l'âge. Faites usage des Pilules Rouges du Dr Coderre, le remède infailible du plus grand médecin du siècle. Ce savant a vué toute son existence à l'étude des maladies des femmes. Il en a cherché les causes, les symptômes et les effets. Puis il a donné au monde étonné le remède en vogue, le remède populaire, les Pilules Rouges du Dr Coderre. Les femmes bénissent aujourd'hui sa mémoire. Ce médicament les arrache aux douleurs, leur permet de travailler et les rend pleines de force et de santé. Mme A. Ouellette, de Fitchburg, Mass., en a fait l'expérience et a été complètement guérie en trois mois. Mme Adolphe Ouellette demoure au No 16 rue Plymouth, Fitchburg, Mass. elle est

TRIO DE PROVERBES

La joie finit par l'ennui.

x

On tire parti de tout.

x

Le mieux est l'ennemi du bien.

SANCHO PANÇA

Nos enfants.

Le petit Tommy est allé hier au Jardin botanique avec sa mère. Il regarda attentivement la girafe, réfléchit, puis:

— Maman, fait-il tout à coup, que je voudrais donc avoir le cou aussi long que ça!!!

— Pourquoi, mon chéri?

— Parce que quand je mangerais un bonbon je le sentirais descendre plus longtemps!...

Le *Menthol Soothing Syrup* ne contient pas de Laudanum et Paragoric qui le rend de beaucoup le sirop calmant le plus efficace pour les enfants.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Celebre Sel de Coleman

Sans égal pour la laiterie, la table et la ferme. Prompte livraison garantie.

CANADA SALT ASSOCIATION CLINTON, ONT.

— Ainsi, vous m'aimerez toujours!

— Toute la saison, je vous le jure!

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines

Articles de Fonds par des écrivains distingués; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE, avec le choix sur une collection de chromos lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primos dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL,

Éditeur Propriétaire.

J. A. CARUEL,

Administrateur.

Le jeune Gustave, qui fait ses débuts comme cycliste et n'est pas encore bien daplomb sur la selle, se relevant tout endolori, après une chute sérieuse :
—Assez pour aujourd'hui... A chaque jour suffit sa pelle !

* *

* * Voilà les grands théâtres de Paris qui se plaignent du tort que leur font les cafés chantants.

En Angleterre, pendant le règne d'Élisabeth, un meneur d'ours se plaignait de ce que les drames de Shakespeare l'empêchaient de gagner sa vie.

Le *Menthol Cough Syrup* est recommandé par plus de médecins pour la toux et le rhume, que tous les autres remèdes de ce genre réunis ensemble. Faites lecture de la circulaire qui accompagne chaque bouteille et vous en serez convaincu.

Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Toujours les fameux *lapsus*.

Edmond de Goncourt :

"Sur la chaussée qui passe derrière le marché aux chevaux, des *blouses lisent* le journal."

Octave Mirbeau :

"Les gardons et et les chevannes, *poissons terriens* s'il en fut." En est-il donc ?

Du même :

"D'inutiles et *inallaitables* mamelles." Allaiter des mamelles, qu'elle singulière opération :

Armand Silvestre :

"Le taureau divin qui cinglait vers l'île de Crète." Le taureau à voiles est un animal bien extraordinaire.

* *

X... est le roi des égoïstes, à ce point que son entourage lui a composé cette devise :

"Chacun pour moi..."

Un enterrement est indiqué pour midi précis ; il est midi et demi, et le corbillard n'est pas encore arrivé.

L'héritier, s'adressant à l'ordonnateur :

—On ne fait pas poser le monde comme ça ! s'écrie-t-il ; tous les invités sont là depuis une heure et ils ne savent sur quel pied danser !

* *

Le docteur a dit à un de ses clients, buveur renforcé :

—Voici les beaux jours : vous en profiterez pour vous mettre au vert.

Le client a promis d'obéir, et depuis lors on peut le voir chaque jour attablé au Grand Café devant une absinthe.

Le *Menthol Soothing Syrup* est le meilleur calmant pour les enfants, c'est le seul qui soutient le Menthol.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Entre architecte et propriétaire :

—Oui, oui, je comprends que le cas est fort embarrassant pour vous.. Néanmoins, en prenant les moyens termes...

Le propriétaire, sursautant :

—Jamais de la vie ! Je n'accepte que des termes entiers :

* *

Doux propos.

Deux dames, déjà mûres, cassent du sucre sur le compte d'une de leurs anciennes amies de pension.

Il paraît, ma chère, que c'est une mégère... Comment une telle femme peut-elle avoir des enfants ?

—Mais elle n'en a pas !

—Tiens ! on m'a dit qu'elle était mère de deux filles.

—C'est une erreur.

—Ah !... Tant mieux pour elles, les pauvres petites !

Tapis, Prelarts, Rideaux, Etc.

L'achat d'un Tapis est assez important pour que vous voyiez à la qualité et au prix de la marchandise. Nous énumérons plus bas une partie de notre immense département de TAPIS ; mais nous sollicitons surtout une visite de nos clients, afin qu'ils puissent constater l'économie qu'ils peuvent faire en achetant ces marchandises à notre magasin.

TAPIS TAPESTRY, 25c, 30c, 35c, 40c, 50c, 60c, 65c, 75c.

TAPIS BALMORAL, 80c et 90c.

TAPIS BRUNELLES, 90c, \$1.00, \$1.15, \$1.25, \$1.35.

TAPIS AXMINSTER, \$1.10, \$1.35.

TAPIS MOQUETTE, \$1.25.

TAPIS VELOURS, \$1.25, \$1.50.

TAPIS D'ESCALIER, 20c, 23c, 25c, 30c, 35c, 40c, 50c, 60c, 75c, 90c, \$1.00, \$1.15, \$1.25.

PAILLASSONS (Rugs), 70c, 75c, 90c, \$1.00, etc.

CARRÉS DE TAPIS de tous prix et de toutes dimensions.

TAPIS DE TABLE, en damas, chenille, brocatelle, de \$1.25 à \$10.00.

PRELARTS A ESCALIER, de 15c à 60c la verge.

BONS PRELARTS ANGLAIS, de 25c à 50c.

LINOLEUMS, depuis 25c la verge.

RIDEAUX DE NET, depuis 65c la paire.

RIDEAUX DE NET, à la verge, de 10c à 90c.

PORTIERES EN CHENILLE, extra, \$2.95 et \$3.50 la paire.

RIDEAUX EN DAMAS, de \$3.75 à \$9.00.

Grand choix de CRETONNE, double largeur, de 25c à 10c.

FRANGES à Garnitures de meubles et Rideaux.

POLES et Ornaments de Chassis, de 25c à 60c.

Etc., Etc., Etc.

DUPUIS FRERES,

Coin des Rues Ste-Catherine et St-André.

Ceux qui font un travail mental

Croient qu'ils réfléchissent mieux après un bain turco-russe pris aux

BAINS LAURENTIENS

Les résultats sont profitables à l'esprit et au corps.

Bains pendant le jour. | Le soir jusqu'à 10 h.,
75c | **50c**

Jours pour les dames: LUNDI avant-midi et MÉRREDI après-midi.

Ouverts toute la nuit.

Bains de Natation Laurentiens

Angle des rues Craig et Beaudry

GOMME du Dr Adam
Pour le Mal de Dents

En vente partout. - 10 cts



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 **20 Rue St-Laurent**

Le comble de la froideur pour un homme de lettres:
—Glacer son papier au fur et à mesure qu'il le couvre de sa copie.

Tel. Bell 784

Dr F. T. DAUBIGNY

Médecin-Vétérinaire
Professeur à l'Université Laval.

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

at: *Ecurie de première classe*

378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

La scène ne se passe pas à Marseille, puisque les garçons de café de cette ville réclament la suppression du pourboire.

Cheminot, qui vient de déjeuner à la brasserie, s'apprête à se retirer, son addition payée. Et, comme il a négligé de laisser la moindre piécette dans la soucoupe:

—Monsieur oublie le garçon, sans doute?
—Vous faites erreur, mon ami; je n'en ai pas mangé.

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 329 Powers' Block, Rochester, N. Y.

Un monsieur est accosté l'autre soir par un individu qui lui demande l'aumône, et qui lui dit avec l'accent méridional le plus pur:

—Ayez compassion de moi, mon bon Monsieur, je suis un pauvre Alsacien-Lorrain.
—A votre accent, je vous aurais cru du Midi.
—Et j'en suis... du Midi de l'Alsace-Lorraine.

Les *Pilules C. T. C.* sont indispensables pour les personnes souffrant de maux de tête et migraine.
Les *Pilules C. T. C.* sont en vente partout, 25 cts la boîte.

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

UN EFFET DE L'ENTHOUSIASME

Un prince allemand, le duc d'Anhalt-Bernbourg, lisant un jour dans une histoire de Napoléon comment l'empereur avait décoré et fait officier une sentinelle sur le champ de bataille, se précipita hors de sa chambre, plein d'enthousiasme, et embrassant le factionnaire qui faisait les cent pas près de là, le gratifia séance tenante d'une décoration et ajouta:

—"Tu es capitaine!"

Le soldat ne perdant pas la tête dit:

—"Votre Altesse voudrait-elle avoir l'obligeance de me donner la chose par écrit?"

Le duc ne fit aucune difficulté et notre homme se trouva ainsi, sans savoir pourquoi, décoré et promu au grade de capitaine.

X..., qui tient le bulletin météorologique dans un journal de la localité, rédigeait son bulletin lorsque sa femme jette un coup d'œil distrait par dessus son épaule.

—Tu n'y songe pas, s'écrie-t-elle, tu mets de la pluie pour mardi prochain et c'est le jour où nous allons déjeuner à Rochecorbon.

—Ah! suppristi! c'est vrai, je n'y songeais pas.
Et sans hésiter, il raye pluie et met beau fixe.

EXCELLENTS RESULTATS

Roy & Boire Drug Co.—Messieurs, je suis heureux de pouvoir dire que j'ai obtenu d'excellents résultats dans presque tous les cas où j'ai prescrit le *Menthol Cough Syrup*. C'est une préparation élégante et efficace qui mérite la confiance du public.

E. Sylvain, M. D.
999 rue Elm.

Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 98



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casso-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précisa qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Arthur Payette, Mlle R H (Montréal), Jos Campeau (Mile End, Q), Louis Besette, Imprimeur (Farmham, Q), Alfred Bouchard (Lévis, Q), C O S (Ottawa, Ont), Elzard Desrosiers, J A Fortin (Brossard, Me), John Champoy (Cambridgeport, Mass), Peter Benne (Cohasset, N Y), Miss L A Pelletier, Jos D Thibault, Léon Trépanier, Mlle Rose de V Leblond (Fall River, Mass), Pierre Binette (Lawrence, Mass), Mme J S Aubin, Mme Chénovet, Mme Mary, Mlle Claudia Tremblay, Mlle Cordélia Morneau, A Blais, Charles Lirette Jr, Arthur Tremblay (Lowell, Mass), Pierre Vanasse (New Bedford, Mass), J Derbes, Alex Derbes, J M Dossut (Nouvelle-Orléans, La), Julien Desnoyers, Henry Hickory (Waittsfield, Vt).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Alfred Bouchard (Lévis, Q), Pierre Binette, 165 Valley (Lawrence, Mass), Mme Mary Lafortune, 5 Hanover (Lowell, Mass), Julien Desnoyers (Waittsfield, Vt), Mlle R H, 127 ave Hotel de Ville (Montréal).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.

L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fatigue ou Epuisement Cérébral — chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; contre les affections de la Moëlle Epinière, Faiblesse Générale, Débilité Nerveuse, Idées Fixes, Scrupules, Fluxions Blanches, Vapours, Encrations, Hystérie, Vertige, Vents, Incontinence d'Urino, Menstruation difficile ou supprimée, Beau Mal.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une Véritable Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur en ENCRE ROUGE.

Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.

Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.

RÉCIPROCITÉ

Le mari (furieux). — Je me demande quand est-ce tu comprendra que mes rasoirs ne sont pas faits pour tailler tes crayons de mine.

La femme. — Ça, je ne puis pas le dire, je suppose que ça sera quand tu comprendra toi-même que mes épingles à cheveux et mes aiguilles à tricoter ne sont pas faites pour nettoyer tes pipes.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 100



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Decoupez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition, l'EXCEPTION DE BERBER.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

Avis Important — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 21 octobre, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^R CODERRE

PILULES DE Noix Longues (Composées) De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

A VENDRE

Stock de Chaussures

AVEC LOYER

CONDITIONS FACILES

S'ADRESSER

No 1105 Rue Ontario

Dr BERNIER DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au

No 60 RUE ST-DENIS

à deux portes plus haut que le Jardin Viger.

PRIX MODÉRÉS



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc . . .

RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de

COUPELLERIE importée directement pour cette raison à prix très raisonnables chez

L. J. A. SURVEYER, Quineailleur
6 Rue St-Laurent.

QUERY FRERES

PHOTOGRAPHES

Côte Saint-Lambert, No 10

MONTREAL

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montreal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame

Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ

Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes
Parfums et Articles de Toilette, un choix . . .

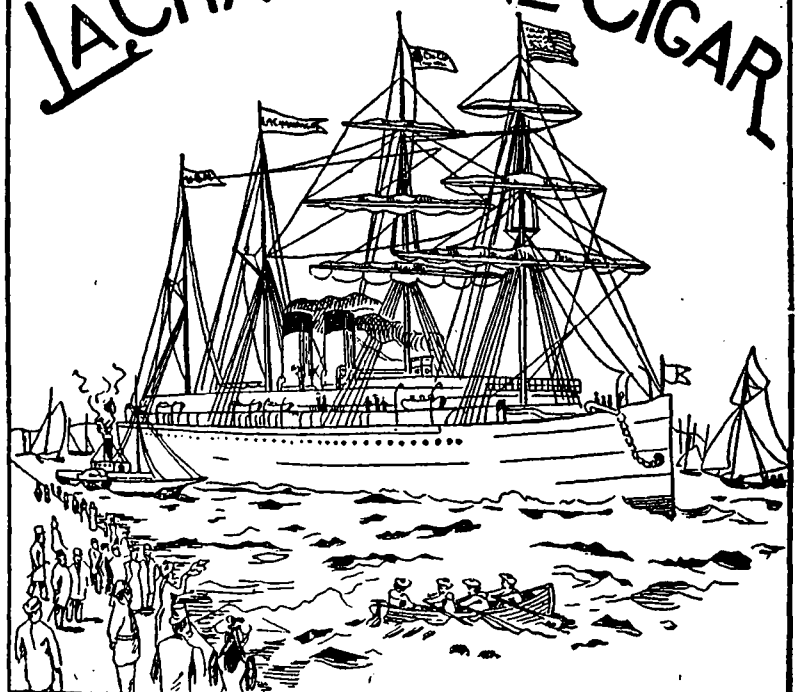
Les Dimanches et Fêtes: 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451

Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL

2318

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC,

LA FINE CHAMPAGNE,

LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main vaut 10c pour 5c.